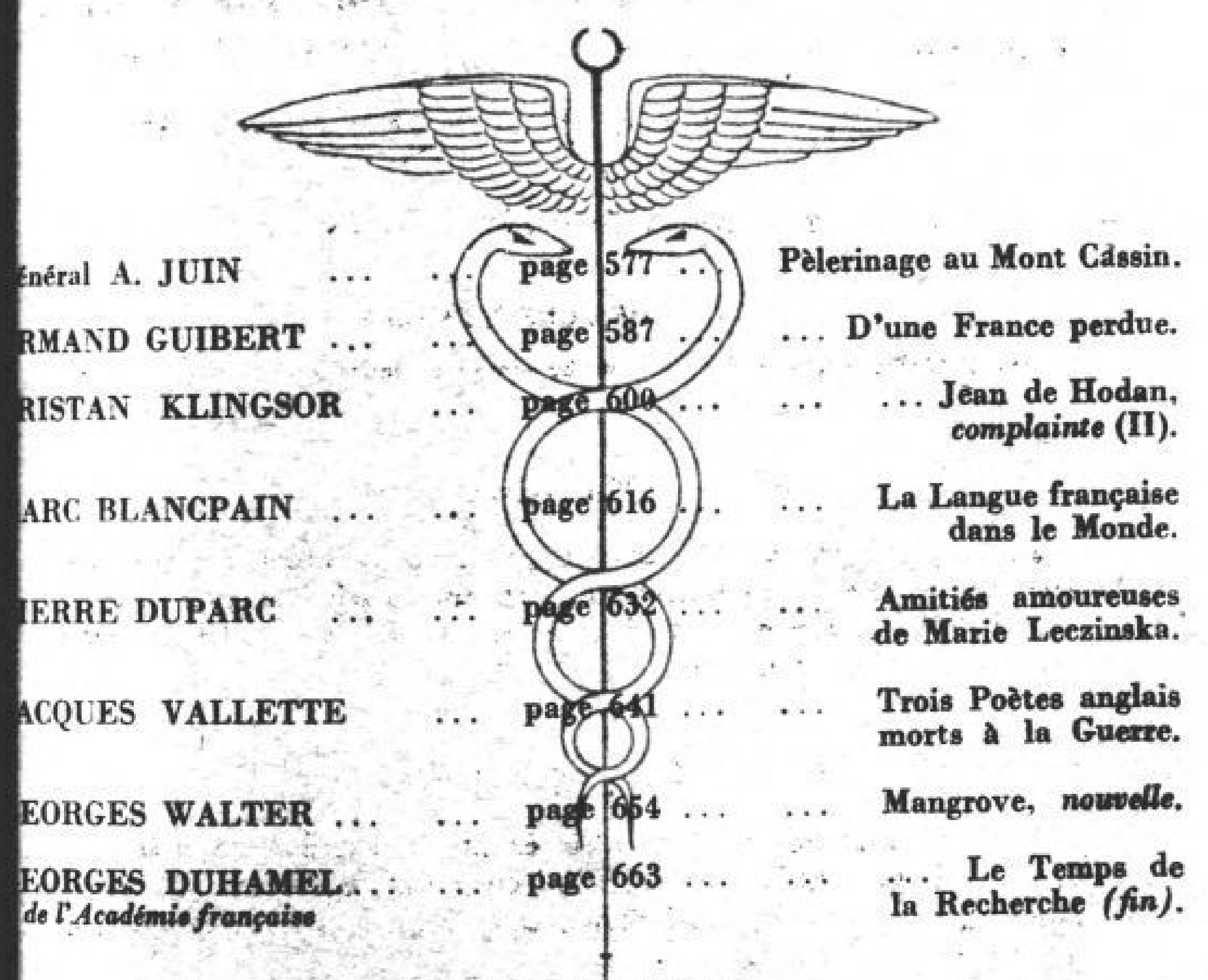
MÉRO 1004 1er AVRIL 1947

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



MERCVRIALE

GAZETTE

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947.

PRIX ACTUELS :

	France et Union française		Étranger plein tarif postal	Étranger demi-tarif postal
ABONNEMENTS : un an	~~660 fr.~~	627 fr.	770 fr.	710 fr.
six mois	~~345 fr.~~	328 fr.	400 fr.	370 fr.

LE NUMÉRO : ~~60 francs.~~ 57 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).

Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 Paris.

Manuscrits

Les auteurs non avisés dans les trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les retirer aux bureaux du MERCVRE, où ils restent à leur disposition pendant trois mois encore. Passé ce délai les manuscrits ne sont pas conservés.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de dix francs en timbres.

Baisse de 5 %

Les prix indiqués ci-dessus tiennent compte de la baisse de 5 %.

Conformément à une décision du Syndicat de la Presse périodique, tous les abonnés de France et de l'Union française ayant payé leur abonnement à l'ancien prix seront crédités de 33 francs (abonnement d'un an) ou de 17 francs (abonnement de six mois). Une note ultérieure précisera les modalités d'application de cette mesure.

PÈLERINAGE AU MONT CASSIN

par le général A. JUIN.

« Hélas! J'ai vu ces lieux-là, même le Gariglion. C'était à soleil couchant que les ombres et les mânes commencent à apparoître, comme phantosmes, plustot qu'aux autres heures du jour : il me sembloit que les âmes généreuses de nos braves François là-morts s'esleva ent sur la terre, me parloient et quasi me respondoient.. »

BRANTÔME.

Ayant eu l'occasion de « redescendre » en Italie pour visiter les sépultures de nos morts, j'en ai profité pour monter au Mont Cassin. Je n'en avais jamais gravi les pentes, encore que pendant des mois la vue de ce formidable obstacle, si longtemps opposé à la progression des forces alliées, m'eût littéralement obsédé. Mais il n'entrait pas dans la zone d'action impartie aux Français qui n'avaient mission que de le déborder à l'est par les hauts du terrain et ne furent, à vrai dire, que les témoins à distance du drame dont il fut le théâtre.

Quittant le bourg de Venafro dans la haute vallée du Volturno où se trouvait mon quartier général pendant la campagne d'hiver et où reposent aujourd'hui tant de héros de l'armée française d'Italie, j'ai gagné, par la route de montagnes et à travers de somptueuses oliveraies, le col d'Annunzata Lunga d'où l'on découvre le mont vénérable. Il se dresse telle une proue géante, au nord et à l'arrière-plan [...]f de vallée où s'épandent

le Liri et le Rapido avant de s'unir pour former le Garigliano. Vu de loin et de haut, dans la rudesse de ses lignes et l'harmonie de ses tons, le paysage est d'une surprenante grandeur; mais à le regarder de plus près on reste confondu devant les ruines que la guerre y a accumulées.

C'est que des hommes armés de tonnerres se sont affrontés dans cette plaine et sur les monts qui l'entourent et que la lutte, longtemps incertaine, y a piétiné, s'acharnant impitoyablement sur ce que d'autres hommes avaient cru devoir planter et bâtir pour leur bonheur. On a tué jusqu'aux arbres et jusqu'aux pierres.

Par San Pietro in fine aux masures éventrées et aux vergers déchiquetés, j'ai rejoint la Casilina qui est la grand'route de Rome. Franchissant le Rapido sur le pont de fortune à l'endroit même où nous nous heurtions, il y a trois ans, aux premiers postes de l'ennemi, j'ai traversé au pied des pentes la cité fantôme de Cassino, pour de là m'engager sur la piste, toute en lacets, qui mène au monastère de Saint-Benoît. Il n'en reste, à la vérité, que quelques pans de mur, affreusement mutilés, mais qui lui gardent son aspect de vieux bourg féodal. Les soubassements très épais ont défié le souffle des bombes et l'on peut encore circuler dans les cryptes et galeries du fond utilisées comme abris, au temps des batailles, par les défenseurs ennemis. La grande cour encaissée, qu'on m'avait décrite si belle avec ses statues, son puits et ses gradins donnant accès au cloître, est en partie défoncée et jonchée de débris. Le cloître lui-même et l'église, superstructures légères et ornementales de ce vieux « trois ponts », ont dû voler en éclats dès les premières bordées. Sur ce qu'il en reste, et au point le plus élevé, des mains pieuses ont érigé une simple croix de bois comme sur une sépulture provisoire. Elle est surmontée d'une lampe-tempête où vacille jour et nuit la flamme du lieu sacré.

Conduit par l'Evêque-abbé qui s'occupe activement des travaux de déblaiement et des premières restaurations, j'ai parcouru, sans m'y attarder, le dédale des ruines. J'éprouvais comme un remords d'avoir été mêlé, même de loin, aux attaques qui causèrent cet anéantissement et de m'y être montré insensible. J'avais hâte de me retrouver hors de cette désolation et de reposer mes regards sur de l'éternel et du vivant.

Ce fut un grand soulagement quand, délaissant l'abbaye, je pus contempler, de ce point d'observation vraiment unique qu'est le Mont Cassin, l'architecture immuable des Apennins qu'inonde, le soir, la plus douce des lumières.

J'avais devant moi l'ensemble des champs de bataille où s'est décidé, en 1944, le sort de l'Italie péninsulaire et rien n'était plus tentant pour l'homme de métier que de reprendre, avec l'aide de ses souvenirs, le fil des opérations. J'en revis le déroulement avec d'autant plus d'intérêt que je me trouvais placé à l'endroit d'où l'Allemand que nous attaquions avait pu lui-même les suivre et en juger. Le pèlerinage tournait au « Kriegspiel ».



Kesselring qui commandait en Italie et avait pris la résolution de nous arrêter dans notre marche à travers la péninsule ne pouvait assurément mieux faire que de s'établir au plus étroit de celle-ci, en s'arc-boutant sur les Abruzzes. N'ayant rien à craindre du côté de la côte adriatique qui se prête mal à des opérations offensives, il ne devait penser qu'à couvrir Rome en barrant la vallée du Liri qui en est le chemin le plus direct et le plus praticable quand on vient du sud. Il avait donc établi sa position principale de résistance sur le fossé continu du Rapido et du Garigliano flanqué de part et d'autre par les gigantesques bastions du Mont Cassin et du Mont Majo d'où il avait des vues excellentes.

Pour un homme comme Kesselring qui croyait dur comme fer à la vertu du terrain, il ne pouvait y avoir de meilleure position. Il l'avait appelée « ligne Gustav » et l'avait couverte en avant, du côté du Volturno, par une ligne d'avant-postes dite ligne d'hiver. Malgré l'hiver et ses rigueurs, cette ligne avait fini par sauter sous les coups répétés de la 5e Armée américaine du général Clark. Le corps expéditionnaire français rattaché à cette armée s'y était taillé un magnifique succès en enjambant du 12 au 15 janvier l'épais massif montagneux qui sépare la vallée du Volturno de celle du Rapido en amont de Cassino.

Nous étions ainsi arrivés au contact de la ligne « Gustav » et il apparaissait évident qu'on ne pourrait la rompre qu'en mettant la main sur l'un au moins des deux grands môles qui en formaient l'ossature. L'attention du haut commandement allié se porta tout de suite sur le Mont Cassin. Mais l'obstacle était de taille, bien défendu et percé d'abris comme un autre Gibraltar. Il n'était pas indiqué de l'aborder de front et la sagesse conseillait de l'enlever par une large manœuvre débordante.

La première idée du général Clark fut de tenter ce débordement par la plaine de l'Ouest en franchissant de force le Rapido. C'était l'époque où nos alliés, partis sur une formule de motorisation et de mécanisation à outrance, inspirée des premiers succès allemands et de l'expérience des campagnes d'Afrique, croyaient qu'il ne pouvait y avoir d'effort décisif et prolongé que par les plaines où les moyens mécaniques dont ils disposaient en abondance pouvaient faire valoir toute leur puissance. Malheureusement en Italie c'est la montagne qui tient tout le paysage; les plaines y sont rares et étroites, battues de flanc et faciles à barrer de front par des inondations, des mines et des blockhaus anti-chars.

La division américaine du Texas (36e) fit les frais

sanglants de cette première tentative vouée d'avance à l'échec. Il fallut revenir à une conception plus saine d'un débordement par l'Est et par la montagne. Faisant resserrer sa 34e Division sur les Français, le général Clark décida alors d'attaquer directement le pédoncule qui relie au nord le Mont Cassin aux massifs tourmentés du Belvedere et du Cairo. L'entreprise était encore hasardeuse en ce sens qu'il fallait partir du fond du Rapido pris d'enfilade. Elle demandait en tout cas à être couverte et si possible prolongée sur sa droite. Ce fut cette mission que le général Clark assigna au corps expéditionnaire français.

Encore que les Français fussent étirés et démunis de réserves à la suite des dernières opérations offensives, on vit ce fait, sans précédent dans nos annales militaires, d'un régiment battant nos couleurs, le 4e Régiment de tirailleurs tunisiens, qui après s'être infiltré la nuit à travers la ligne « Gustav » parvenait à s'emparer au petit jour et par surprise de la position du Belvedere. C'était inespéré, mais, à la gauche, la 34e Division américaine allait mettre quatre jours pleins pour atteindre son objectif, quatre jours durant lesquels le 4e Tunisien aventuré en flèche dut subir les contre-attaques de toutes les réserves de l'ennemi. On ne dira jamais assez de quel prix le 4e Tunisien a payé la conquête du Belvedere. C'est un nom qui sera mentionné dans l'histoire comme un autre Sidi-Brahim, mais un Sidi-Brahim s'achevant en victoire.

La 34e Division américaine complètement épuisée ayant été retirée du front, le général Clark, qui n'avait plus aucune réserve, dut faire appel à celles des Britanniques pour poursuivre sa manœuvre. Un corps néo-zélandais formé d'une division néo-zélandaise et d'une division hindoue fut mis à sa disposition. Il était aux ordres du général Freyberg, un glorieux vétéran de la guerre 14-18 qui, après s'être illustré en Libye par sa

belle défense de Tobrouk, avait pris une très grande part à toutes les victoires de Montgomery.

Ayant été mis en face du problème il suggéra d'enlever le monastère en partant des positions que les Américains relevés lui avaient léguées. Ce devait être l'affaire de la Division hindoue; après quoi, le Mont Cassin étant tombé, la Division néo-zélandaise n'aurait pas de peine à s'emparer de la ville de Cassino. Autrement dit, la manœuvre de débordement tournait au plus court pour un essai dit « bille en tête ».

Le général Freyberg, pénétré de la valeur des principes tactiques de la 8e Armée qui avaient fait leurs preuves en Libye et en Tunisie, était convaincu qu'on pouvait s'épargner les lenteurs de la manœuvre par un assaut unique précédé d'une préparation somptuaire à laquelle s'appliqueraient toute la gamme des engins de feu et toutes les ressources de l'aviation stratégique. C'était vouloir préalablement l'anéantissement de l'abbaye. Cette conception se justifiait à condition que l'effet de neutralisation recherché fût réellement obtenu. J'eusse préféré cependant qu'on lui substituât celle de la manœuvre déjà amorcée par la conquête du Belvedere. Elle eût exigé un délai plus long mais aurait été moins coûteuse. Mon avis toutefois n'avait aucune chance d'être retenu, étant donné que les Français n'étaient pas dans le coup et qu'on ne leur demandait plus que de se maintenir sur le Belvedere.

Une telle proposition n'était pas sans heurter le général Clark. Il lui répugnait d'employer une méthode aussi brutale, au moment surtout où les Allemands, qui avaient eu vent, on ne sait comment, de l'opération, commençaient d'annoncer au monde le sacrilège qui se préparait sur un lieu saint dépositaire de tant de richesses d'art et d'histoire. Ils affirmaient même pour frapper les esprits qu'il n'y avait aucun défenseur, ce qui était invé-

rifiable. Il est certain en tout cas qu'ils en défendaient âprement les abords.

Après maintes discussions le général Clark se rangea à l'avis du général Freyberg, mais bien à contre-cœur, je puis le certifier. J'assistai de mes positions au plus affreux *bombing* qui se puisse imaginer. La précipitation et la précision des coups étaient telles que la malheureuse abbaye disparaissait dans un nuage d'épaisse fumée qui en s'élevant vers le ciel s'élargissait comme le champignon atomique de Bikini. Le résultat en fut que les Hindous qu'on avait fait reculer pour leur donner une plus grande marge de sécurité ne purent même pas reprendre leurs tranchées, l'ennemi les ayant immédiatement occupées pour se mettre à l'abri.

La préparation de grand style n'avait servi qu'à détruire le monastère et à faire perdre du terrain.

Pour ne pas rester sur cette humiliation, il fut décidé que l'affaire serait relancée dans les moindres délais. Mais cette fois on ne ferait reculer personne et on attaquerait simultanément le monastère et la ville de Cassino après une préparation mettant en jeu tous les moyens disponibles de l'aviation et de l'artillerie.

Le pilonnage recommença avec des doses encore plus massives. Il y eut même deux vagues de « Liberators » qui, mal orientées, vinrent décharger leurs bombes par erreur sur Venafro où se trouvaient mon quartier général et celui de la 8[e] Armée britannique. Malgré ce fâcheux incident l'assaut général fut donné à l'heure prévue. Les Hindous marquèrent quelques progrès dans le terrain chaotique qui entoure l'abbaye mais ne purent malgré leur courage prendre pied dans celle-ci. Les Néo-Zélandais se ruèrent avec frénésie dans Cassino où ils se heurtèrent à la résistance opiniâtre de parachutistes allemands embusqués dans les ruines. Ne pouvant employer leurs chars dans les rues obstruées par les décombres, ils en étaient réduits à combattre homme

contre homme à coups de mitraillettes et de grenades. Dans cette lutte pied à pied et de maison en maison, où seul le courage individuel comptait, les parachutistes allemands, qui n'étaient pas des manchots et disposaient par surcroît de communications souterraines, retrouvaient leur avantage.

Persister eût été une folie et je me souviens du jour où le général Clark me fit appeler pour m'annoncer qu'il lui fallait prendre une décision. La propagande allemande se gaussait, après le battage fait autour des bombardements préalables qu'on avait présentés au public comme un procédé moderne et sûr, de l'impuissance des alliés à forcer la résistance des quelques défenseurs de Cassino. Un caporal, de simples soldats étaient nommément cités pour leur héroïsme dans les communiqués d'Hitler. En Amérique, l'opinion commençait à s'énerver.

Je trouvai le général Clark hésitant sur le parti à prendre. Il se montrait ulcéré à l'idée que dans le monde entier il passait pour l'homme qui ne pouvait prendre Cassino, alors que c'étaient les Britanniques qui attaquaient et qu'il avait mis tous ses moyens matériels à leur disposition. Il souhaitait d'en finir avec d'autres troupes. Je lui fis observer qu'à cet égard il ne fallait pas compter sur les Français qui n'interviendraient désormais que dans le cadre de la véritable manœuvre d'armée à convergence lointaine que j'avais toujours préconisée. Il convint qu'il y avait erreur et prit sur lui de suspendre les attaques, montrant ainsi qu'il était un très grand chef et qu'il ne craignait pas l'impopularité.

★

La partie devait être reprise plus tard, et en accord intime, de l'autre côté de la vallée du Liri. Les circonstances ayant amené le haut commandement allié à regrou-

per les forces franco-américaines plus à l'ouest sur le Garigliano, c'est autour de l'autre bastion, autour du Mont Majo, que fut montée la nouvelle manœuvre d'armée. Largement débordante cette fois et visant très loin, elle devait du premier coup faire céder la ligne Gustav et conduire jusqu'à Rome sans qu'il fût possible à l'ennemi de reprendre haleine.

De mon observatoire, je revoyais de biais toute cette manœuvre du mois de mai. Le Mont Majo et le Petrella qui en avaient été les pivots me faisaient l'effet de complices. Ils avaient joué leur rôle dans notre victoire comme le Mont Cassin, du reste, qui avait fait croire à Kesselring, après les opérations d'hiver, qu'il était infaillible et pouvait désormais s'en remettre entièrement aux vertus éprouvées du terrain et au courage de ses hommes.

Abîmé dans mes souvenirs et songeries d'homme de guerre, je ne quittai le Mont Cassin qu'à la tombée de la nuit. Sous les rayons obliques de la lune, le profil déchiré du monastère se dressait comme une apparition spectrale. Des fantômes s'agitaient dans le cimetière polonais qui s'étage en gradins, sur une pente plus au nord, face à l'abbaye et sur le lieu même où les soldats d'Anders livrèrent en mai 44 le dernier assaut. Il me semblait qu'une grande veillée funèbre se préparait et que j'allais voir surgir de cette terre abreuvée de sang tous ceux qui depuis 1.300 ans y sont venus, l'épée au poing, pour y mourir : Lombards, Sarrasins, Allemands et Espagnols, Normands et Angevins, chevaliers de la Table Ronde et des Croisades, républicains de Championnet mêlés aujourd'hui aux gens de la France d'Outremer et aux combattants accourus des continents les plus lointains.

Etrange destin que celui de cette abbaye bâtie en un siècle du moyen âge sur un des chemins que la barbarie et la guerre ont le plus fréquentés! Des êtres pensifs, épris de solitude et rebutés par l'âpreté de la vie avaient

cru pouvoir s'y réfugier au-dessus des hommes et de leurs vaines passions pour ne se livrer qu'aux spéculations de l'esprit. Ils n'en furent pas moins obligés, sous la pression des circonstances et par souci de sécurité, de sortir fréquemment de leur rêve de Paix et de prière pour se mêler aux affaires séculières avec leurs Papes et leurs abbés batailleurs. Ils ne connurent, à la vérité, que tempêtes et tumultes guerriers; le soudard qui franchissait le seuil et qu'ils accueillaient *tanquam Christus* — comme s'il était le Christ — rendait le plus souvent le mal pour le bien. Quant à leur saint asile, maintes fois profané et dévasté au cours des âges, il n'est plus aujourd'hui qu'un amas de pierres calcinées et disjointes surmonté d'une humble croix d'où pourrait jaillir à nouveau le grand cri de désespérance : *Eli, Eli, lamma sabacthani.*

Alors que nous étions arrêtés devant Florence j'avais fait un crochet du côté d'Assise pour voir ce qu'il était advenu, dans le fracas des batailles, de la petite ville de saint François. Je l'avais retrouvée intacte dans cette lumière ombrienne profuse et dorée que les peintres italiens ont si remarquablement fixée. Aucun coup de canon n'en avait ébranlé les murs et les cloches sonnaient à toute volée comme pour remercier le Seigneur. En contre-bas, dans une immense prairie, une division blindée, prête à vomir la mort et un peu honteuse de sa présence en un tel lieu, mettait une note violente dans ce paysage de douceur et de paix.

Comparant le sort heureux de cette terre bénie et toute imprégnée d'amour à celui de l'abbaye du Mont Cassin, je n'avais pu m'empêcher de penser qu'à mérite égal le « Poverello » était peut-être plus près du cœur de Dieu que ceux qui s'adonnent aux travaux desséchants de la science et à la culture d'eux-mêmes.

D'UNE FRANCE PERDUE

par ARMAND GUIBERT.

Le Français que les hasards du voyage amènent aux abords de la pointe méridionale de l'Afrique éprouve à des signes non douteux l'accueil d'une contrée qui d'emblée lui paraît familière. Au goût de l'air, aux lignes du paysage, il connaît déjà qu'une certaine intimité fondée sur l'harmonie règne parmi la communauté humaine établie en ces lieux. Egalement éloignée de la rudesse industrielle du Transvaal et de l'indolence tropicale du Natal, cette terre porte l'estampille d'un effort initial qui se poursuit avec facilité, et d'une conception de la vie proprement classique. C'est, limité à un petit groupe de vallées situées au nord de la ville du Cap, le théâtre d'une expérience assez peu commune dans les annales de la colonisation.



Lorsque Louis XIV, après 1680, raidit sa politique intérieure, on vit l'intolérance relever sa tête haineuse. L'année suivante les dragonnades écumèrent le royaume, et les protestants par milliers furent contraints à prendre le maquis. Un exode massif vida le pays de quelques-uns de ses meilleurs éléments, ceux qui faisaient passer leurs convictions avant leur bien-être. Ce fut bien pis après octobre 1685, date de la révocation de l'Edit de Nantes; sous peine d'être envoyés aux galères, les ministres de la religion réformée devaient franchir la frontière, solution interdite à leurs ouailles, à qui il était enjoint de se convertir sous la pression de promesses vénales. Insensibles à la manœuvre comme à la menace, les persécutés abandonnèrent leurs demeures et leurs champs, se pressant sur les routes de l'exode en files angoissées. En quelques années, la France s'appauvrit de la vingtième partie de sa population.

Certaines provinces se vidèrent; en Languedoc, Montauban, Montpellier, Nîmes, Uzès; dans la vallée du Rhône, les régions de Grenoble et de Romans; sur le littoral, La Rochelle. Parmi les exilés volontaires se trouvaient quelques agriculteurs — encore que le paysan se résigne malaisément à quitter son champ — mais surtout des juges, des médecins, des officiers, des armateurs, des fabricants de draps, des « soyeux », des orfèvres. Cette élite d'une nation allait infuser un sang neuf aux divers pays qui devaient l'accueillir : Angleterre, Brandenburg, Danemark, colonies d'Amérique. La terre qui entre toutes se montra hospitalière fut toutefois la Hollande, asile prédestiné que Descartes jadis avait célébré, avec tant d'autres Français épris de pensée libre. Elle fut plus que jamais en ce temps d'affliction, pour reprendre à Bayle une expression des plus heureuses, « la grande arche des fugitifs ».

Marchands d'Amiens, de Rouen, de Nantes et de Bordeaux, artisans de Bretagne et de Normandie, agriculteurs du Midi, furent traités en frères de sang par leurs frères en religion. Exemptés de taxes pour trois ans, et dans certains cas pour douze, ils purent reconstituer leur avoir et acquérir à bref délai la nationalité néerlandaise. Mais le pays souffrait de congestion, il fallut aviser au moyen le plus rapide d'éviter une catastrophe économique. C'est alors que le Conseil des Dix-Sept, qui présidait aux destinées de la Compagnie des Indes Orientales, prit l'initiative d'encourager l'émigration en Afrique et d'y faire amorcer une exploitation agricole. En 1652, Jan van Riebeck avait fondé au Cap de Bonne-Espérance une factorerie qui n'était guère qu'une aiguade sur la route des navires. Enfermée dans sa redoute aux abords de laquelle les hippopotames venaient s'ébrouer, la garnison militaire avait renoncé à toute pénétration dans l'arrière-pays peuplé de lions et de sauvages Hottentots (c'était le temps où Flacourt à Fort-Dauphin tentait héroïquement de se maintenir dans des circonstances analogues). Quelques incursions avaient cependant révélé au nouveau gouverneur la richesse d'un sol qu'il était criminel de ne pas faire fructifier : une bande de terre fut défrichée et les Hollandais osèrent franchir le premier écran des montagnes qui vers le nord barraient l'horizon. En 1680, Simon van der Steel avait fondé la première communauté de peuplement, à laquelle il avait donné le nom de Stellenbosch. Il fallait dès

lors attirer des colons vers ce pays dont les possibilités d'avenir paraissaient illimitées.

Les dispositions prises par la métropole comprenaient la clause suivante : « Parmi les colons seront inclus des réfugiés français de la religion réformée, spécialement ceux qui sont cultivateurs de la vigne et s'entendent à la fabrication du vinaigre et de l'eau-de-vie, à condition qu'ils emmèneront avec eux un membre du consistoire susceptible de se porter garant de leur honnêteté, sur quoi ils seront considérés comme Néerlandais. En même temps quarante-huit jeunes filles seront acheminées, en particulier celles qui sont au fait des travaux des champs... » Les émigrants devaient prêter serment d'allégeance à la Compagnie, souveraine dans ses actes et décisions. Leur engagement portait sur une période de cinq ans; en échange de quoi la gratuité du passage leur était garantie et, à l'arrivée, autant de terre qu'ils en pourraient cultiver.

Au péril de la mer, sur les petits navires de cent trente pieds où ils étaient entassés dans une promiscuité sans merci, ils firent la longue traversée qui durait alors, selon la fortune des vents, de trois à sept mois. On leur remettait au départ des livres de prières, et ils n'avaient, pour tromper l'angoisse et l'ennui, d'autre distraction que le chant des psaumes. Aux dangers : pirates, maladies, tempêtes, ils n'échappaient pas toujours, si bien que les survivants parvenaient au port, le cœur plein d'actions de grâces et d'effroi. Ne parlant pas la langue des matelots, ils restaient étroitement groupés tant que durait leur calvaire vers la terre promise. Un incomparable spectacle les attendait au terme : la Montagne de la Table qu'un fugitif nuage blanc toujours frôlait, avec ses deux satellites rocheux où les forêts s'arrêtaient à mi-pente. Ce rivage battu de hautes vagues, ces trouées où s'engouffrait le vent du sud-est, plus violent que le mistral, étaient vraiment pour eux les premiers signes sensibles de la Bonne Espérance.

Les sept premiers navires apportèrent en quelques mois un contingent de cent cinquante et une personnes; le chiffre est bas, mais il représentait le septième de la population totale de la colonie. Il y avait là des Plessis et des Nourtier, des Hugo, des Pinard, des Malherbe, des Cellier, et, à bord du « Zion », Abraham, Jacob et Pierre du Villiers, dont la descendance emplit aujourd'hui tous les secteurs de la vie

sud-africaine. Le gouverneur Van der Stel les traita avec considération et ne négligea rien pour leur venir en aide; il fit distribuer entre eux des ouvrages de dévotion, mais aussi le produit d'une collecte organisée à leur bénéfice à Batavia. Né à Maurice et élevé aux Pays-Bas, il s'intéressait aux questions de climat, de botanique, d'agriculture, et il fondait de grands desseins sur les nouveaux venus. A Constantia, à l'intérieur de la péninsule, il venait de créer un domaine viticole qui devait faire plus tard l'admiration de Bernardin de Saint-Pierre et de Baudelaire. C'est lui qui essaya, avec un faible succès, il est vrai, d'introduire la culture de l'olivier; en ce temps comme aujourd'hui, il était malaisé de faire entendre à un Hollandais que l'huile fût autre chose qu'un produit médicinal.

Pour les colons il avait mis sur pied un plan de lotissement et d'assistance. Ils n'eurent pas licence de se grouper en un bloc compact selon les liens du sang ou les affinités. Les parcelles qui leur furent attribuées se trouvaient intercalées dans les domaines de Hollandais de vieille souche; par quoi la main du maître faisait sentir sa ferme autorité, et son esprit un grand sens politique. Les Francais ainsi dilués ne présentaient plus aucun danger de séparatisme pour l'avenir; ils n'avaient plus qu'à se livrer en paix à leurs travaux de défrichement. Leur fief s'étendait sur une série de vallées ayant pour axe la rivière du Grand Berg, au pied des monts du Drakenstein qu'en hiver les neiges couronnent. Au nord, ils s'étalèrent dans le couloir dont l'appellation moderne, « Wagenmakers Vallei », n'a pas entièrement refoulé le nom d'alors : Val des Charrons. Le noyau le plus dense se constitue en un lieu abrité des vents, dans la courbe des monts en fer à cheval; de façon significative, on le nomme Franshœk, ou Coin Français.

C'est la période héroïque; il faut se défendre contre les incursions des fauves (les léopards viennent rôder le soir autour des campements) et contre les Bochimans insoumis. La traite des esclaves ne fournira que plus tard de la main-d'œuvre gratuite; tous les premiers travaux de force sont le fait de l'homme blanc. Les forêts primitives tombent sous la hache: dans le vacarme que font en s'abattant camphriers et bois-noirs, on entend les clameurs effrayées des tribus de babouins qui ne cesseront de troubler le sommeil des gens visités par la crainte. Dès qu'une clairière est pratiquée, les

bûcherons creusent des fondations, élèvent des murs, et sont par la nécessité mués en maîtres d'œuvre. Ils fondent ces belles demeures faites pour la durée, dont la vue satisfait l'œil en évitant tout luxe vain; puis, avec amour, ils inscrivent au fronton une date, et souvent un nom qui commémore le lieu de leur origine : L'Arc d'Orléans, Cabrière, Dauphiné, Artois — ou encore une épithète où ils font tenir leur orgueil de maître et d'ouvrier : Nonpareille. La terre, ils le constatent dès la première année en louant le Seigneur qui a conduit leur course, rend au centuple la semence qui lui est confiée. Jamais ils n'ont vu en Europe aussi beaux fruits que ceux de leurs vergers, ni arbres aussi prompts à prospérer. Le pays est sillonné d'eaux vives : ils sont, en vérité, sur la terre de Chanaan.



Le spirituel ne fut pas négligé : le pasteur Pierre Simond, d'Embrun en Dauphiné, avait été appointé au ministère de la communauté française. Aucun temple n'étant encore bâti, il célébra le culte dans une grange, prêchant un dimanche à Stellenbosch et le suivant à Drakenstein. Paul Roux, d'Orange, lui fut adjoint comme maître d'école et pour visiter les malades. Celui-ci avait été choisi pour sa connaissance des deux langues désormais en usage dans la région, le hollandais et le français. Un conflit ne devait pas tarder à naître de cette situation ambiguë; Pierre Simond se lassa rapidement d'avoir à partager son temps entre deux lieux de culte, et, en chacun d'eux, à ne se faire entendre que d'une partie des fidèles. Lorsque le mécontentement atteignit le point de saturation, une délégation française se présenta au Château du Cap et demanda l'audience du gouverneur. Le ministre, entouré des plus vertueux et des plus représentatifs parmi les membres de son troupeau, Jacques de Savoie, Daniel de Ruelle, Abraham de Villiers et Louis Cordier, présenta à Simon van der Stel sa requête : la reconnaissance d'une communauté religieuse distincte pour les Français de la colonie.

Cette démarche jeta le gouverneur dans un violent courroux : eh quoi! ces Français à qui on avait fait don de terres et d'outils, allaient-ils de surcroît chercher à former un Etat dans l'Etat, et compromettre par une manœuvre politique le succès de l'entreprise dont il était comptable à son Prince?

Furieux, il opposa un refus formel à la demande, et expédia un rapport en Hollande. La réponse des Dix-Sept, qui fut un désaveu, ne devait pas le porter à la tendresse envers une minorité qu'il s'efforça dès lors de noircir, la taxant d'esprit d'insubordination et d'ingratitude. Pierre Simond ayant de son côté un caractère vif et emporté, une solution finit par intervenir qui soulagea tout le monde. Le pasteur demanda à être relevé, dans le but avoué de retourner en Europe et d'y publier sa traduction métrique des Psaumes. Il fit voile en 1702, et ne revit jamais l'Afrique. Son départ marqua la première étape d'un déclin aisé à prévoir, celui de la langue française. Défense fut faite à son successeur de prêcher autrement qu'en hollandais, ce qui amena mainte lamentation — mais la rigueur de la loi sut en certains cas s'assouplir et s'accommoder; c'est ainsi que les vieillards, fermés à l'étude d'une langue étrangère, furent autorisés à ne point modifier leurs usages. En 1706, le français fut aboli dans les documents écrits et les communications officielles. Ce fut une lente mort; en 1718 le culte dominical est encore célébré à Drakenstein, nous dit une pièce d'archives, « fût-ce pour une ou deux personnes ». C'est en 1724 que notre langue fut employée en public pour la dernière fois, lors des obsèques de Mme Jacques Naudé. En 1752, l'abbé de la Caille note que seules la pratiquent les personnes de plus de quarante ans. Enfin, en 1780, le voyageur Le Vaillant ne trouve plus qu'un vieillard dans toute la province avec qui s'entretenir en français. Moins d'un siècle s'était écoulé depuis l'arrivée des premiers Huguenots; la fusion était entièrement accomplie.



Pendant quelques jours trop vite enfuis, j'ai vécu dans ce pays riche en souvenirs, où sont disposés dans la grandeur du cadre africain tous les attraits de l'Europe méridionale. Le laurier-rose y voisine avec le peuplier de Lombardie, les lianes se balancent entre les troncs des eucalyptus et des cyprès, un fouillis de branchages et d'eaux entretient tout le long de l'an la fraîcheur. Les ceps étaient chargés de lourdes grappes, et sur cette nature heureuse alternaient les journées de soleil et les ondées tièdes du ciel austral. Mainte porte s'est ouverte, mainte langue s'est déliée, et plus qu'en

bien d'autres points de ce continent énigmatique j'ai cru trouver un accord entre les êtres et les choses.

Le temps, le travail niveleur et le hasard des unions ont depuis longtemps fait leur œuvre; de la ville du Cap jusqu'à Worcester, à une centaine de milles au nord-est, on étonnerait fort cette population si parfaitement unie en lui rappelant que les Hollandais du XVIIe siècle aimaient mieux donner du pain à un Hottentot ou à un chien plutôt qu'à un émigré français. Il n'y a plus aujourd'hui que des Sud-Africains, mais des Sud-Africains qui tiennent de leurs origines de savoureuses particularités. Ils le savent, et en conçoivent une discrète fierté, eux qui ont donné au pays de grands capitaines, des architectes, des praticiens, sans doute parce qu'ils sont une race de gens de la terre, prolifiques et attachés aux réalités sensibles. Les trois mille âmes de 1691 ont multiplié à travers l'Union tout entière les noms de consonance française. Il suffit d'ouvrir l'annuaire des téléphones pour être frappé de cette abondance. Pour la seule ville de Paarl, l'ancienne Drakenstein, on bute sur plusieurs centaines de familles au patronyme significatif : Bonafé, Faure, Fouché, Hugo, Joubert, Lange, Leroux, Malan, Malherbe, Mouton, Retif, Rousseau, Roux, Theron... Et tant d'autres, mal déguisées par les erreurs initiales des greffiers qui adoptaient d'instinct une orthographe phonétique : Cilliers (pour Cellier), Pienaar (Pinard), Nortje (Nourtiers), Viljœn (Villon)...

Il n'en est pas un seul qui pratique la langue de ses aïeux : le filet d'eau s'est perdu dans les sables de l'histoire. Une tentative de réveil fut ébauchée naguère à l'Université de Wellington, au cœur du « pays huguenot ». Deux élèves en deux ans, tel fut le maigre bilan de cette expérience, à la suite de quoi la chaire fut supprimée. Seuls les voyageurs, qui d'aventure ont traversé la France au cours d'une randonnée non-classique (leurs pôles d'attraction étant l'Angleterre et les Pays-Bas), ont une teinture superficielle sans grande utilité pratique. Nos livres ne se trouvent guère que sous forme de traductions dans leurs bibliothèques, et les choses de France leur apparaissent souvent à travers le prisme déformant d'une presse peu bienveillante. Il semble donc que le lien ombilical soit définitivement tranché, et que la recherche d'illusoires affinités soit un pur jeu de l'esprit. Elles apparaissent cependant sous des aspects mul-

tiples, ces survivances touchantes qu'un œil observateur ne saurait laisser échapper.

Par une tradition sentimentale à laquelle il ne faut pas attacher plus d'importance qu'à une aimable coquetterie, des prénoms français se transmettent dans les familles, et chacun s'exerce à les prononcer le plus correctement possible — n'est-il pas vrai, Hélène et Jacques, maîtres d'un domaine enchanté où vous avez su fondre en une heureuse unité les agréments de ce siècle et la noblesse de l'ancien temps... C'est parfois le nom d'un aïeul que l'on donne comme prénom à l'héritier de ses vertus (je pense au Taillefer qui me fut proposé comme filleul; les siens se plaisaient à croire qu'en lui revivaient le lyrisme et la fougue de celui qui chantait sur le chant de bataille d'Hastings la *Chanson de Roland.* Dans le même ordre d'idées, on ne s'étonnera pas de savoir que le meilleur collège de jeunes filles de la province du Cap est placé sous l'invocation de La Rochelle. Les philologues amateurs affirment que des infiltrations de français se sont glissées dans la langue *afrikaans;* je n'en ai guère retrouvé que de façon sporadique — ainsi le mot « billet » employé pour « autorisation » (les esclaves de jadis allaient d'une ferme à l'autre, portant un message inscrit sur un billet fiché dans un bâton, et ils devaient en s'approchant du destinataire lui demander licence de franchir son seuil). Tout ceci, en fait, est de peu de conséquence; le portugais a contribué de façon plus généreuse à l'amalgame.

Plus convaincants sont d'autres traits, que l'on peut relever dans l'existence et la façon d'être de chaque jour. Pourquoi la famille du « Huguenot Country » a-t-elle tendance à se réunir dans la salle à manger, plutôt que dans le salon inanimé et sans vie, sinon parce qu'elle entretient à son insu un rite suranné de la province française? Les lignes du mobilier n'ont pas la sévérité anguleuse qu'on trouve en maint autre foyer; ici l'artisan a conduit ses courbes avec douceur, à la géométrie il a instinctivement essayé d'insuffler une âme. Il en va de même des habitations de campagne : si les Pays-Bas ont imposé la vogue des façades nettes jusqu'au jansénisme, le goût français, incarné par l'architecte Thibault, a humanisé cette rigueur en festonnant les pignons; et aussi en dressant à petite distance de la ferme, toujours en harmonie avec le cadre naturel, le portique élancé qui soutenait la cloche dont les appels réglaient la journée des esclaves.

Françaises tout de même sont les rigoles qui charrient leurs eaux de chaque côté de la chaussée dans les bourgades de ces vallées, comme les canaux d'irrigation qui sinuent sous des ponceaux et entre des murs de soutènement.

Des oies grasses qui se dandinent dans un pré, la chose mérite-t-elle un regard? Il n'y a cependant pas d'autre partie de l'Afrique du Sud où ce spectacle se puisse voir; pas une autre où l'on cultive comme ici le romarin et l'ail, dont la campagne est tout aromatisée. Il convient de ne pas parler à la légère de gens qui ont conservé le goût et le secret de la bonne cuisine : la chose n'est pas si commune au sud de l'Equateur. On imagine ce qu'implique la science des sauces, spéciale à une petite province d'un pays partagé entre l'anonyme alimentation britannique et la lourde nourriture hollandaise : c'est une autre civilisation. Civilisation de gens qui mangent les légumes à part, non comme garniture; qui savent reconnaître la classe d'un fruit, et parler avec tendresse de telle poire fondante, comme la Bonchrétien, qui est la gloire du Cap; gens, surtout, capables d'apprécier un vin...

Ces vins, il faut se garder de leur demander plus qu'ils ne peuvent offrir; s'ils étaient en mesure de surclasser un bourgogne ou un anjou, la chose aurait fait quelque bruit. Compte tenu du climat et de la latitude, il est loisible de savourer en toute paix d'esprit des crus qui soutiennent la comparaison avec les meilleurs d'Algérie, voire avec un vieux Thibar tunisien : Moulin Rouge, Molenberg, Château Libertas. Je sais tel domaine qui produit — est-ce parce que la propriétaire est de souche bordelaise? — une honorable contrefaçon de Graves, tel autre dont le Riesling est fruité à souhait. Le raisin est l'objet de soins attentifs, et chaque fermier est à sa manière un spécialiste; il me souvient de l'air pénétré avec lequel l'un deux me faisait admirer ses plants de « Prune de Cazouls ». Peut-être la chimie participe-t-elle plus que de raison à l'élaboration dernière des vins destinés au commerce; dans les caves et les cuves de la coopérative centrale de Paarl, mûrissent des vermouths et des portos, des xérès et des malagas, qui doivent une partie de leurs vertus aux recherches de laboratoire. On les retrouve ensuite aux Indes, au Congo Belge, à l'Ile Maurice, et jusque dans les possessions françaises de l'Océan Indien.

Toute comparaison est fallacieuse; j'aime mieux m'en tenir

à un absolu, qui est cette simple proposition : les habitants du « Pays Huguenot » ne sont pas des buveurs d'eau. Entrez chez eux à l'improviste, ce n'est pas une théière en main que l'hôtesse vous recevra. Avec les précautions et le respect qui sont dus à toute chose née de la terre, le maître du logis déposera sur la table une vieille bouteille. Parfois le don s'accompagne d'une pâtisserie, ce chausson aux pommes qui porte dans les campagnes languedociennes le nom de *croustade*. Tout ici a une saveur d'Ancien Monde, et des racines dans le passé; on en éprouve l'effet d'heureuse détente lorsqu'on vient de Johannesburg, la ville pseudo-américaine fondée sur un socle aurifère, et entourée de banlieues industrielles sans style, sans âge et sans sourire. Ce n'est pas en vain que l'on a ouvert ses yeux à la beauté d'une nature grandiose et domptée; on demeure pour la suite de ses jours sensible aux plus subtiles séductions du monde. Il devient aisé de suivre une pente qui conduit à la culture, aux arts, aux professions libérales : le premier en date des peintres sud-africains, David Naudé, avait des origines aisées à reconnaître. Les trois précurseurs qui ont frayé la voie à la poésie *boer* s'appellent Du Toit, Cellier, et Eugène Marais; leur cadet I. D. du Plessis, grand voyageur et spécialiste des Malais, marche sur leurs traces. On n'en finirait pas de dénombrer les surgeons du tronc qui fut planté jadis en terre africaine.

Causeurs diserts et souvent malicieux, ils savent conduire une conversation et y faire briller sans vaine montre la logique de leur pensée avec les facettes d'un humour marqué au coin du réel et du sens critique. Si d'aventure la conversation s'engage sur le plan du nationalisme, où ils sont intraitables, ils ont trop de bienséance pour insister; leurs sous-entendus, voire leurs silences, seront assez significatifs. Leur pays est sans doute la région de l'Afrique où l'on trouve la plus forte proportion de fermiers nantis de diplômes; ils forment l'armature de cette Université de Stellensbosch qui aime à se parer du titre d'« Athènes du Sud » (une Athènes qui pratique de façon fort rigide l'ostracisme des idées impures...) et apportent à sa rigueur le tempérament nécessaire. Leurs femmes, de leur côté, sont entre toutes reconnaissables. Le calvinisme, dans une certaine mesure, les a marquées, ainsi que la pratique des sports; si bien que même en robe du soir elles évoquent la fermière qu'elles furent

peut-être dans la journée, la championne de course de leur adolescence, et de toute façon l'aïeule aux joues fraîches qui vivait loin de Paris. Elles sont de maîtresses femmes, qui savent conduire une maison, diriger sans rudesse les domestiques de couleur, et en bien des cas tenir les cordons de la bourse. L'une d'elles, me montrant sur la nudité rocheuse du Groot Drakenstein le triangle foncé d'un coupe de sapins, remontait le cours de ses souvenirs : « Voici de longues années, le vieux Pixton est arrivé de Californie avec des plants pour reconstituer le vignoble décimé par le phylloxéra. Pour se prémunir contre l'insuccès, il a eu l'idée de planter des arbres là-haut. Mon père m'a dit alors : « Fille, souviens-toi de ce que je te dis. Aime l'arbre. Aime-le parce qu'il est beau, parce qu'il orne nos domaines — et aussi parce qu'il est d'un bon rapport. » J'ai parcouru alors tout le pays, cherchant un terrain à vendre, et qui fût bien exposé. Mon mari s'étonnait (j'avais à peine vingt ans) mais moi je frappais à toutes les portes, je flairais le vent. Dieu a voulu qu'enfin je trouve, du côté de Frans Hœk, et tous les jours je lui rends grâce depuis des années. Les jeunes arbres ont grandi, je suis aujourd'hui maîtresse d'une forêt. Ici, en face, le gouvernement vient d'acheter la coupe soixante-quinze mille livres. Chez moi » (soudain rêveuse) « je ne sais pas »...

Economie, calcul, mais sens du beau : le personnage, plus appuyé, pourrait être d'un romancier de chez nous. Parachevant la ressemblance, on pouvait rencontrer dans ces vallées, il y a fort peu d'années, des femmes qui dans leur tenue n'abandonnaient jamais le noir : vestige de l'austérité ancienne, et peut-être signe de deuil en mémoire du pays perdu (on pense aux Maltaises du temps présent, qui commémorent par une mise analogue les pestes et les sièges du passé). La vierge folle n'a point de place parmi ces femmes de labeur et de devoir dont l'Eglise Réformée hollandaise se charge d'endiguer les velléités d'émancipation.

Le biblisme toujours vivant de ces populations demeurées fidèles à l'esprit de l'exode (n'est-il pas curieux de suivre cette ligne à travers les âges depuis la fuite des Hébreux au désert jusqu'aux grands *treks* à travers le *veld?*) vient d'inspirer à quelques-uns de leurs dirigeants le désir d'élever un monument de pierre à la mémoire des pionniers qui consentirent à tout perdre afin de gagner davantage. Soumise au jugement

de quelques esprits férus d'orthodoxie, la maquette fut jugée « frivole » et « trop française »; la tempête d'un jour apaisée, la pierre aujourd'hui dresse sa blancheur dans le cadre qui entre tous lui était prédestiné. Au cœur de l'été la montagne est vêtue d'une rousseur uniforme. Une sobre colonnade en arc de cercle est modelée sur sa ligne de roche; sur ce fond composé se détache une triple stèle qui porte à son faîte un soleil aux rayons dorés. Plus bas, se mirant dans une vasque, une femme de granit se tient d'aplomb sur un globe où sont sculptés divers attributs : une Afrique en relief avec, dans sa partie méridionale, une lyre, une gerbe, des raisins, une roue de charron, un livre. Cette figure drapée, faite de décence et de hardiesse, est une des réalisations les plus heureuses d'un pays qui jusqu'ici ne s'est pas élevé très haut dans l'ordre de la statuaire; elle symbolise l'esprit de foi, de labeur et d'équilibre de la race qui vint un jour au pied de ces montagnes s'implanter.



Le bourgmestre du village est un Hugo, qui a reçu de sa lignée la ferme de Cabrière. De grands chênes font cercle autour des bâtiments, que flanquent les vignes et un grand verger d'abricotiers. Dans la salle à manger les ancêtres regardent les vivants, personnages émaciés qui évoquent, plus on remonte le cours du temps, les visages de Philippe de Champaigne; c'est ainsi que sur la terre de l'exil définitif une aristocratie du travail s'est constituée. Daniel Hugo, le fondateur de la branche africaine, édifia la maison en 1691. A l'âge de trente ans, encore célibataire, il tint sur les fonts baptismaux l'enfant nouveau-née d'un de ses compagnons et, la portant à bout de bras : « Toi, je t'épouserai un jour », dit-il. Il attendit dix-huit ans, et le fit; les filles de sang français étaient rares à l'époque héroïque.

Chacun, au cours de ces vagabondages au pays du souvenir, a quelque histoire de famille à exhumer, quelque vieille pièce d'archives à produire. Si la ferme « Rhône » est laissée à la garde d'une adolescente qui est un Botticelli vivant parmi les hortensias bleus, « Le Plessis Marle » (on prononce si curieusement que je crois entendre « Plaisir de Merle ») est plein de présences et de voix qui se mêlent à la chanson des eaux sous les jacarandas. De la maison surélevée l'œil

porte sur une mer de feuillage que ponctue la ligne des peupliers. Une roue à aubes caquette au flanc du coteau; tout invite à la détente et à la paix. Ce lieu fut cependant ensanglanté par un crime : Charles Marais y fut assassiné par un Hottentot en 1689, un an après son arrivée de France, alors qu'il édifiait les murs de la future ferme. Son fils Claude poursuivit les travaux, obstiné en son isolement et envoûté par la beauté du site. Les générations ont déposé sous ce toit de précieuses épaves : porcelaine de la Compagnie des Indes, vases chinois de la dynastie des Ming, meubles français et hollandais, cuivres polis jusqu'à l'usure. On touche du doigt les phénomènes d'amalgame et de confluence qui ont fait se rencontrer dans cette vallée d'Afrique les courants de l'Europe et de l'Asie.

En bordure d'un petit chemin proche se dresse la chapelle blanche du hameau de Simondium, ainsi nommé en mémoire du premier pasteur français, qui fut aussi le dernier. Son souvenir est très vivant, comme l'est celui du pays qui lui donna le jour : de discrets semis de fleurs de lis chantent en plus d'un lieu un hymne de reconnaissance à Henri de Navarre. Partout où il passe, le voyageur s'entend poser des questions sur telle et telle province de l'ancienne patrie par des fermiers heureux de lui montrer, relié en maroquin, l'historique de sa famille, depuis des siècles fidèle au même coin de terre. L'active Anna de Villiers, qui parle avec amour et intelligence de ces captivantes vallées, annonce un ouvrage sur les premiers colons huguenots qui promet d'être le grand succès de librairie de l'année. Il suffirait de l'initiative la plus simple pour que la France d'aujourd'hui se manifestât à cette population qui la connaît si mal et parfois la juge sans tendresse. Qu'elle parle sans emphase, comme on le fait dans un cercle de famille, et sa voix sera reconnue.

JEAN DE HODAN

(*suite*) (1)

par TRISTAN KLINGSOR

XXXV

« Mon cher Jean,
Je t'écris pour te dire qu'hier
Je t'ai envoyé
Un sac de noix sèches
De notre noyer,
Avec un peu de lard salé
Pour l'hiver.
Ça te sera sans doute utile,
Car d'après les gens
Vous manquez de tout ce qu'il faut,
Et souvent ça m'empêche
De dormir dans mon lit :
Ah! quand donc ça finira-t-il?
Nous avons battu tout le blé;
La vache noire a eu un veau
Et la tante Elise est morte jeudi
De l'autre semaine.
Je pense que je t'ai tout dit.
Ta mère tous les jours se fait grand'peine;
Je t'embrasse : Julie. »

XXXVI

« Atout. — Dame de trèfle. — As de pique! »
Encore une heure;
Jouez, prisonniers,
Et perdez votre vie;
Dans vos cervelles l'araignée

(1) Voir *Mercure de France*, 1er mars 1947.

Tisse sa toile
Aux sept couleurs
Et les morts vous envient;
Au bout de son fusil la sentinelle pique
En guise de fleur
Une étoile.

« Sept de cœur. — Sept de pique! »
Encore une semaine;
Jouez, prisonniers,
Et perdez votre vie,
Mais ne vous égarez en rêveries :
Au lieu de pourrir dans la plaine,
Morts éveillés, n'êtes-vous pas ravis?
Personne à cette loterie
Ne gagne
Plumage ni deniers;
La nuit tombe sur l'Allemagne;
Autour de la baraque tout est gris.

« Neuf de carreau. — As de trèfle. — Capot! »
Encore une année!
Jouez, prisonniers,
Jusqu'au dernier soir
Pour oublier l'anneau de fer qui vous lie,
Pour endormir vos cœurs par l'ennui taraudés;
Jouez pour étourdir le désespoir,
Et perdez
Les plus belles roses de vos chapeaux
Et les plus belles heures de la vie.

XXXVII

Mademoiselle Gertrude Grockfnüss
Est véritablement charmante
Avec sa gorge déjà lourde
Avec ce petit nez qui remonte une pente
Aux gracieuses courbes
Vers des yeux couleur puce.

Et quand il rentre
Du labour
Jean de Hodan quasi ému ne manque
D'admirer la joliesse de ses atours.

Depuis un an ou plus Jean de Hodan
Est à la ferme de Monsieur Grockfnüss,

Laissant se dévider l'éternel écheveau
Du temps,
Prisonnier libre au fond d'un village de Prusse
Et menant chaque jour les chevaux
Et la herse à cinq dents.

Entre Monsieur Grockfnüss rougeaud
De la plus campagnarde pourpre
Et Madame Grockfnüss jaunie,
Mademoiselle triomphale
Décortique son artichaut
Comme un cœur dans son nid;
Jean de Hodan de travers en avale
Sa soupe.

Il ne comprend ce qu'elle dit ni chante
De sa voix d'oiseau bleu;
Qu'elle parle beaux jours il écoute s'il pleut,
Mais il en rêve tout de même un peu
Dans sa soupente.

Ont-ils déjà bu le vieux philtre?
Pourquoi vient-elle dans la grange
Tandis que le valet met en sacs la semence?
D'un baiser prolongé il mange
Sa jeune bouche,
Et comme trop ne s'effarouche,
Il en profite
Et recommence.

Naturellement
Le père écarlate
Au meilleur moment
Pousse l'huis;
Une tornade de vocables indigestes
Eclate,
Bousculant brusquement le prélude,
Et Mademoiselle Gertrude
Sans demander son reste
S'enfuit.

XXXVIII

Piochez, bons prisonniers,
Et revêtez le monde entier
De votre chape seigneuriale de béton;

Sans répit, grâce ni pardon,
Piochez, bons prisonniers.

N'y a-t-il pas vraiment sur terre
Trop de roses et de rosiers?
C'est l'heure d'engloutir
Dans un tombeau royal plus dur que pierre
Le meilleur sous le pire
Et l'amour sous vos pieds.

Il faut que ne se perde un pouce
De sol ni d'espace
Pour frêne, tulipe ou mousse,
Et que l'herbe elle-même ne pousse
Que sur la croûte des carapaces.

Coupez toutes les fleurs et tous les arbres,
Et couvrez monts et plages de ce blanc granit;
Le temps des lilas est fini
Et nous ne voulons plus que des palais de nuit
Avec des meurtrières pour lézardes.

Pour des années et des années
Nous serons tous des pharaons;
La vie est belle,
Mais la mort le meilleur des dons;
Piochez, bons prisonniers,
Et dans ce merveilleux et magique mortier,
Tournez en rond
Vos pelles :
La vie est belle.

XXXIX

Pas un buisson, pas un oiseau;
Un ciel d'étain, une mer d'huile;
D'un tuyau noir un flot de fumée file,
Et pas même une voile sur l'eau.

Rien que de bizarres carcasses
D'acier en guise de poissons;
Et rien que des squelettes de grues qui jacassent
Comme pies borgnes leur furieuse chanson.

Vieux port guerrier tout en ciment, béton et brique,
Où sont les beaux navigateurs

D'antan?
Dans ce refuge de Satan
Est-il encore un de ces hommes mécaniques
Portant sous la vareuse la rose d'un cœur?

Mais oui : car par fortune dans la même équipe,
Entre les angles purs
De ces redans
Et tant d'impitoyables murs,
Celui de Savignies et celui de Hodan,
Biceps de noix et fleur de trique,
Trimballent de concert leurs nippes.

XL

Est-ce un triangle de cigognes dans le ciel,
Est-ce une herse dans un champ miraculeux,
Est-ce l'escouade légendaire des canards
Sauvages de Norvège
Déployant dans le bleu
Les flèches scintillantes de leurs ailes,
Ou bien un cerf-volant de neige
Piqué d'étoiles noires
Et traînant le panache chinois de sa queue?
Est-ce un bourdonnement de hannetons grisés
Par la rose lumière
De ce matin royal,
Ou bien le vent sournois préparant ses rafales
A l'abri du beau globe irisé de la mer?

Les voici, faucons fiers,
Aigles lourds
Ou papalins vautours
Tournoyant sur le port,
Oiseaux farouches de la Mort
Tout emplumés de fer.

Les voici, bombardiers,
Spitfire et mosquitos,
Forteresses volantes dressant leurs châteaux
Branlants et chimériques dans l'azur,
Les voici, fins chasseurs en corselets d'acier,
Tous miroitants avions bardés
De l'argent vif de leurs ceintures.

Oiseaux derviches d'Occident,
Les voici tous virevoltant

Sur leur manche à balai magique,
Jeunes corbeaux en frac dansant dans l'air
La gigue d'Amérique
Ou la pavane d'Angleterre.

Les voici déchaînant la musique
Assourdissante d'un sabbat complice,
Fifres siffleurs, cornemuseux trop sombres
Et vielleux aux rouets à hélices
Battant tous la mesure au déclic
Joyeux et fracassant des bombes.

A chaque pluie des grenades en fleur
Crevant la verte écharpe
Répond la salve des canons du port;
Et tout autour des vaisseaux-carpes
Plongeant dans les bassins,
De hauts jets d'eau s'épanouissent en essaims
Multicolores,
Puis meurent.

Alors de tous les points de la campagne
S'enlève la troupe surprise
Des adversaires,
Compagnies grises
D'éperviers d'Allemagne
Volant à la rencontre des corsaires
De la mer des nuages.

Ivoire et deuil sur fond de cendre;
Rapaces de Cologne ou de Hambourg,
Oiseaux bariolés des étendards de gloire,
Aigles royaux de Prusse aux jabots noirs
Avec la croix de fer au cou,
Milans aux brunes gorges
Prêts à descendre
En fronde des hauteurs,
Fluets émerillons et funèbres condors,
Dragons aux griffes encornées de clous
Fondant sans peur
Sur les lanciers casqués aux ailes flamboyantes
Du roi George,
Bataille, désordre et vacarme,
Victoire et leurre,
Blessures de géants et larges fentes,

Et juchée au sommet de la tour
Avec une couronne sur son crâne
La chouette de la Mort
Imperturbablement comptant les coups
Des merveilleux jouteurs.

Plus de quinconces de parade,
Plus de tournois bien alignés;
Chacun embrouille de bizarres arabesques
Sur le vélin du ciel;
Pièges à mouches et jeux d'hirondelles,
Fils qui se cassent, se redressent ou s'abaissent;
Embuscades et dérobades
Pour le festin des araignées.

Traquenards et combats singuliers
D'oiseaux-mouches et retours
D'oiseaux de paradis;
Coqs d'Ecosse aux rougeoyantes crêtes
Jetant leur gourme,
Brochets volants aux piquantes arêtes,
Eclats de flammes et de fonte,
C'est un feu d'artifice en plein jour,
C'est un orage dans l'air pur;
Tout claque et tourne :
Un acrobate trop hardi
Choit sur le dos de mille pieds,
Mais preste se redresse et plus léger remonte;
Un hippogriffe s'ébouriffe d'étincelles
Et dans sa folle allure
Désarçonne son cavalier,
Pierre qui tombe et tout à coup s'arrête
Ainsi qu'un dieu mongol flottant sous son ombrelle.

Or cependant qu'en ce matin de fête
Un fantasque étourneau
D'Angleterre
Filant à tort et à travers
Et de plus en plus vite
Essaie ses ailes de métal
Artistement poli,
De là-haut
Trois Messerschmitt
Le guettent
Et tous soudain foncent sur lui.
Arquebusades de mitraille,

Bouquets sombres et pluie
De poudre orange.
Lâchant ses jets de feu
Le coquebin ravi grimpe vers eux
Comme un archange;
Un des immenses freux
Tout aussitôt traîtreusement s'approche,
Mais l'étourneau princier de Galles
Se lance droit comme une pique
Et l'éperonne en plein poitrail.
Double choc titubant, mirifique culbute
Et chute en trombe fantastique.
Enchevêtrés par leur farouche lutte
Les deux grands oiseaux morts dégringolant tourniquent,
Et dans un bruit foudroyant de ferraille
S'écrasent sur la roche.

Dès lors, silence.
Hors du blockhaus Jean de Hodan passe l'asperge
De son nez :
Dans l'azur vide seule une nuée
Se balance,
Et de la mer tout apaisée
De fabuleux poissons émergent
Qui sèchent au soleil leurs écailles d'acier.

XLI

Mais vint le temps des gobeurs de vent sur la dune
Et des squelettes,
Le temps des faméliques et des dévorants,
Le temps où il fallut déjeuner d'air
Et dîner de soleil ou bien souper de lune
En guise d'omelette,
Le temps funeste de l'eau claire
Et du pain dur
Sans rata sur la table
Ni hareng;
Le temps pitoyable
Où Jean de Hodan serra sa ceinture
D'un cran.

Ce fut le temps de la magie et du vertige;
Dans les gosiers les feux follets
Dansaient à joyeux bonds,
Et la faim oubliait

Au fond des estomacs sa tige
A trois crampons;
Le monde était en verre transparent
Et tout bariolé de Bohême;
De beaux oiseaux d'azur volaient à l'aventure;
Les collines faisaient naufrage
Et vers le port voguaient mille radeaux
Chargés de fruits et de gibiers sauvages;
Celui de Savignies se coucha sur le dos
Et le ciel ne fut plus qu'une tarte à la crème,
Et celui de Hodan dut serrer sa ceinture
D'un second cran.

Seule la noble race
Des seigneurs de la terre
Continuait à s'engraisser,
Car après tant de maigres coriaces
L'Ogre écarlate de la guerre
Voulait enfin se mettre sous la dent
Royales hures
Et gens de suif matelassés,
Mais les autres flottaient en leurs phalzars trop grands,
Et celui de Hodan mit sa ceinture
Au dernier cran.

XLII

L'alouette chante,
Toute l'herbe luit
Et le soleil se montre tout entier;
La paysanne est dans son champ
Cueillant la prune d'ente;
De lourds souliers crissent dans le sentier,
Un pas mystérieux s'approche en trébuchant :
« Hé! là, Julie! »

A la barrière un beau gaillard s'appuie;
A travers la rosée
La paysanne en souriant s'en vient vers lui :
« Bonjour, Frisé. »

Le rossignol chante
Et la lune luit
Tout le long des murs;
La paysanne est dans sa chambre

Qui coud à la bougie,
Et quelqu'un tambourine à la vitre;
Un cœur sous le corsage bat plus vite,
Une voix murmure :
« Hé! là, Julie! »

La paysanne à petit bruit
Entr'ouvre sa croisée;
Deux visages se joignent dans la nuit :
« Bonsoir, Frisé! »

XLIII

Orange et pourpre sur tenture de nuit;
Feu, poudre et fumée, cendres et sang.
Dans le sombre domaine
De l'infini,
Des oiseaux gris aux panaches incandescents
Se promènent.

Bruissement strident de plumage de fer,
Eclatements d'obus et de mortiers;
Ecroulements subits de murs
Et flammes dans l'azur;
Le paysage tout entier
Sur le fond de ténèbres s'éclaire.
Parmi d'énormes tourbillons
La ville bombardée
En ocre se dessine,
Avec ses tours en vermillon
Devant les flamboyantes orchidées
De ses usines.
Une pluie d'émeraude et de carmin
Sans arrêt tombe,
Car du ciel tout en fleurs
D'infatigables travailleurs
Sèment à pleines mains
Le monstrueux blé noir des bombes.

Fracas et somptueuses pétarades,
Cris et coups sourds;
Tout s'illumine, tout s'irradie
A la lueur de géantes chandelles;
Poulpes d'or et pattes de crabes
Tout autour des maisons qui chancellent;

Ombres qui courent
Et jets d'eau bleus sur l'incendie.

Eblouissement des tirs
Sur les hauts visiteurs d'enfer;
De fériques fusées étirent
Leurs spirales et leurs paraboles,
Et les beaux anneaux des lassos verts
S'éployant tour à tour dans la nuit,
Sans jamais les prendre, frôlent
Les oiseaux de la Mort qui s'enfuient
En éclatant de rire.

XLIV

Le petit jour se lève sur la ville,
Mais c'est encore le bal des ardents,
Et les danseurs de feu font la courbette et virent;
Que regardes-tu donc, Jean de Hodan?

Les défenseurs casqués arrosent les décombres;
Des chapeaux de fumée déroulent leurs rubans;
Un pan de mur s'effondre;
Tombeaux de suie et plâtras blancs.

Un cri de nouveau-né se mêle aux râles graves,
Crevant la couche des gravats;
Au coin du carrefour dans le brouillard s'en va
Le cortège ployé des porteurs de cadavres.
Tandis qu'au bas de l'escalier
Qui monte dans le vide vers l'aurore
Un famélique chien dévore
Une jambe oubliée.

Jean de Hodan figé sent son cœur qui se serre,
Car immobile et noirâtre à ses pieds
Traîne dans la poussière
Une tête coupée.

Pendant un long moment Jean de Hodan persiste
A regarder, perdu comme en un rêve,
Puis il se penche et tendrement élève
La tête de bois peint du Christ.

La croix est toujours droite avec ses bras où pend
Le doux seigneur décapité,
Et comme un vieil enfant Jean de Hodan
S'agenouille en fervente piété.

XLV

PRIÈRE DE JEAN DE HODAN.

« Beau Seigneur qu'en si male posture je vois,
Beau Seigneur qui avez toute injure souffert
Et venez maintenant de vider toute lie,
Misérable sur terre et prince en paradis,
Vous qui êtes celui qui pardonne,
Pauvre des pauvres et roi de tous les royaumes,
Beau Seigneur pitoyable et souverain,
Souffrez qu'un villageois
Inhabile à parfaire
Ce qu'il dit,
Vous supplie à genoux de pardonner aux hommes
Leur folie.
Pour moi je ne demande rien,
Car je sais que mon heure est finie
Et qu'à tant d'assassins échapper je ne puis;
Mais il y a là-bas dans mon pays
Deux humbles femmes que je vous confie :
D'abord ma mère vieillotte et percluse,
Et puis la plus jolie,
Celle dont le cœur s'use
En m'attendant,
Et celle dont l'échine plie.
Sur elles deux veillez quand je ne serai plus,
Prenez soin de ma mère et soin de ma Julie,
Et puis, Seigneur Jésus, veuillez aussi
Ce que j'aurais voulu :
Tout le cœur de Jean de Hodan
Vous en remercie. »

XLVI

Celui de Savignies s'esclaffa.
Il avait affublé son camarade d'Oise
De la plus bourgeoise
Redingote hambourgeoise,
Trop ample de ventre,
Trop courte de pans,
Et posé sur le crâne de Jean de Hodan
Une mirobolante
Coiffure entortillée d'alfa.

Dans les chambres sans portes ni murs,
Aux armoires ouvertes

Par le jeu de la Mort et du hasard,
Se balançaient gilets et vestes,
Chemises et phalzars;
Il n'y avait qu'à décrocher ceintures
Et le reste.

Plus de soldats gris-verts
Ni de godiches factionnaires;
Les torpilles avaient défoncé les alcôves;
Baguenaudant et bavardant
Jean de Hodan
Et son compère..
Fort congrûment se déguisèrent
En parfaits paysans de Hanovre.

Et dans le pêle-mêle
Des amas de débris fumants
Chauffant un peu trop les semelles
Et grillant les lacets,
Sans autre forme de procès
Les faux hanovriens s'en furent
Tous deux discrètement
A l'aventure.

XLVII

Tout le jour on a pataugé
Dans la lande humide
A travers réseaux
D'herbes et de roseaux;
Braconnier enragé
Celui de Savignies sert de guide.

La ferme isolée
Dresse dans le ciel
Son toit délabré
Et ses murs brûlés;
L'heure se fait grise
Et l'on approche à pas feutrés;
Joyeuse surprise :
Ni chien, ni chandelle.

Mais qu'est-ce qu'on mange?
Croûte sèche ou pomme?
L'heure se fait noire,
N'y a-t-il personne?
On dort comme loirs
En grange.

XLVIII

« Dis donc, Gautier,
Sais-tu, mon fils, à quoi je pense?
— A quoi donc, Jean?
— Allons-nous faire figure de pauvres gens
Et nous traîner à pied
Jusqu'en France,
Quand il y a trois chevaux dans le pré? »

D'un grand coup d'épaule
Firent sauter l'huis;
Pendaient au plafond
Saucisses et jambons,
Mais le fermier s'était enfui
Dans sa carriole.

Vidèrent pleins verres de bière
Bourrèrent des sacs en sautant de joie
Comme écoliers hors de l'école,
Prirent harnais, bride et licol,
Et juchés sur deux gros mecklembourgeois,
Bien à leur aise au petit trot filèrent.

XLIX

Voyager, voyager!
On a beau fuir comme voleurs
Et dormir en plein air plus d'un soir;
Dans tous les vergers
Où la rose meurt
S'attendrit la poire;
Le cœur est léger,
La nuit est en fleur
Et pendue par un fil aux étoiles
L'araignée des songes tisse la toile
Du bonheur.

L

« Halte! »
La sentinelle sur le pont
Gesticule et rugit
En son baragouin;
A bas les pattes!
Celui de Savignies
D'un coup de bâton

L'assomme sur place;
Trois soldats accourent,
Personne ne passe.
Il faut tourner court
Et l'on détale :
Salve et pluie de balles...
Mais l'on est loin.

LI

Les dernières clartés
D'un beau jour
Dans l'eau vive
Merveilleusement jouent
Comme féeriques truites;
A la croisée
De son auberge,
Vermillon aux joues,
Le gras aubergiste
Dans les joncs remarque
La chaîne brisée :
« Où donc est ma barque? »
Un brouillard gris monte du fleuve;
Deux gros chevaux en liberté
Tout le long de la rive
Suivent la piste,
Et deux lourdauds hanovriens
Dans la barque neuve
Rament sur le Rhin.

LII

A la porte du boulanger
Jean de Hodan frappa;
La boulangère ouvrit son huis :
« Que voulez-vous, monsieur? — Un peu de pain.
— De pain aujourd'hui
Je n'ai pas :
Revenez demain. »

A la boutique du boucher
Jean de Hodan tira
La bobinette;
Le boucher outragé
Parut à la fenêtre :
« Que voulez-vous?
— Voudrais deux côtelettes

D'agneau, sans trop de gras. »
Mais cramoisi le boucher dit :
« Etes-vous fou?
Revenez samedi :
J'en aurai peut-être. »

Jean de Hodan entra tout droit
Au magasin d'épicerie :
« Emplissez mon bidon de vin. »
La servante rit
Sous sa blanche coiffe :
« De vin en France il n'y a plus que pour les rois;
Mais si le mois prochain tu te sens encore soif,
Eh bien, alors, mon cher garçon, reviens. »

Ainsi dans leur piteuse randonnée
N'ayant jamais trouvé
Que paysans sans blé, paysannes sans œufs
Et même jardiniers sans salade,
Les faméliques camarades
Un beau soir se cognèrent le nez
A l'échoppe du cordonnier,
Regardèrent tous deux
Leurs croquenots troués
Et leurs houseaux poudreux,
Mais n'osèrent entrer.

(à suivre.)

LA LANGUE FRANÇAISE DANS LE MONDE

par MARC BLANCPAIN

A Georges Duhamel, ouvrier et l'un des patrons de cette cause.

C'est au cours des temps modernes que, progressivement, le français s'est substitué au latin comme langue des échanges diplomatiques. Du début du XVIIIe siècle (Traité de Rastadt) jusqu'en 1919, on ne quitta guère l'habitude de soutenir les conversations diplomatiques et de rédiger les traités et documents internationaux en langue française. En 1919, premier accroc : le traité de Versailles comporte deux versions, l'une anglaise, l'autre française et toutes deux « feront foi ». En 1945, enfin, à San-Francisco, c'est de justesse que G. Bidault parvient à faire admettre que le français restera « l'une » des langues diplomatiques.

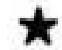
Si le français est ainsi devenu l'unique truchement des diplomates, et s'il s'est maintenu dans cet usage durant plus de deux siècles, ce n'est pas, comme on le prétend généralement, parce que la puissance politique de la France — celle de Louis XIV et, plus tard, celle de Napoléon — avait réussi à l'imposer. La puissance de Louis XIV était sur son déclin au moment de Rastadt, et celle de Napoléon n'a été qu'un feu de paille dont la violence aurait pu avoir pour effet naturel de faire rejeter notre langue par les peuples opprimés et les souverains battus...

La raison principale de la suprématie du français est dans le français lui-même. Si on a choisi notre langue comme langue de la diplomatie, c'est parce qu'elle était la moins équivoque, la plus purgée de toute ambiguïté, celle qui permettait le mieux de définir exactement et précisément les pensées. C'est parce que notre *prose abstraite* était — et est encore — l'instrument le plus propre à exprimer les rapports

des hommes entre eux et des idées entre elles. Le français, langue diplomatique, langue universelle, est l'œuvre de Calvin, de Descartes, de Pascal, de Voltaire et de Montesquieu, et non celle de Louis XIV. L'outil est sorti de bonnes et belles mains ouvrières. L'influence de la langue française s'explique d'abord par les qualités intrinsèques de cette langue.

La conséquence est claire — et nous l'enregistrons volontiers : la puissance française peut subir une éclipse sans que s'altère nécessairement le prestige de notre langue et sans que l'usage général de celle-ci s'efface.

Nous vivons aujourd'hui une époque qui se dit « réaliste », j'entends une époque où la bêtise se croit intelligente quand elle se sait forte, une époque où le nombre définit le droit et prétend détenir la qualité. L'esprit de cette époque a fait du tort, ce n'est pas douteux, au rayonnement de notre langue. (Ce qui est tout à l'éloge de cette langue.) Le désastre militaire de 1940 a détourné des études françaises une grande quantité de jeunes Américains; nos positions linguistiques, dans les pays du Proche-Orient, sans être sérieusement entamées, ont été menacées et le sont encore; et l'on sait que, dès avant cette guerre, nombre de pays, pour des motifs divers mais le plus souvent d'ordre commercial, avaient développé chez eux l'étude de l'allemand ou celle de l'espagnol au détriment de l'étude du français. L'offensive menée à San-Francisco contre l'usage du français comme langue diplomatique prenait évidemment prétexte de ces reculs récents de notre langue.



Un temps viendra où, au-dessus des idiomes nationaux, une ou plusieurs langues universelles s'imposeront plus évidemment que ne s'imposent aujourd'hui l'anglais ou le français. Ces langues seront-elles des langues artificielles? Nous ne le croyons pas. La tentative espérantiste a échoué; parce que l'espéranto était une langue morte, une langue de luxe sans supports dans la conscience d'un groupe social, incapable d'évoluer spontanément, un fait d'esprit alors que le langage est avant tout un fait social et qui se nourrit de toute la conscience de l'homme et des hommes.

Marcello Fabri estimait que la langue universelle de l'avenir serait composée surtout (à moins d'une domination militaire)

d'anglais, de français et d'espagnol. Dans l'état de choses actuel, précisait-il, l'anglais entrerait pour 40 % dans la composition de cet idiome commun, le français pour 25 % et l'espagnol pour 10 %.

Nous croyons plutôt, quant à nous, à la co-existence de deux langues universelles au moins. Langues qui ne se nuiraient pas parce qu'elles se spécialiseraient. L'anglais serait — parce qu'il l'est déjà et que ses qualités particulières le portent à l'être — la langue des échanges commerciaux, touristiques et même techniques. La langue de l'économie, en somme, sans d'ailleurs que les meilleurs esprits renoncent à utiliser ce magnifique instrument poétique et romanesque qu'une longue et vigoureuse lignée d'écrivains a mis au point et continue chaque jour d'enrichir. (La décision de J. Conrad de choisir la langue anglaise comme instrument d'expression suffit à montrer l'éminente valeur de l'anglais et son pouvoir d'attraction dans les domaines romanesque et poétique.)

Le français serait — parce qu'il l'est encore et que ses qualités propres le portent à l'être — la langue du droit, celle des traités, de la philosophie et des plus hauts échanges intellectuels; le signe à quoi l'on reconnaît la suprême distinction de l'esprit. Sans d'ailleurs qu'il perde pour cela, dans les pays méditerranéens par exemple, son rôle de langue commerciale.

C'est pourquoi nous ne croyons pas malgré certaines apparences qu'il y ait rivalité, ni même compétition, entre le British Council d'une part et les Œuvres françaises coordonnées par notre Direction Générale des Relations culturelles, d'autre part. Les progrès de l'anglais ne doivent pas nécessairement entraîner une régression du français; on s'en apercevra bientôt; on s'en aperçoit déjà dans certains pays.

L'anglais a l'avantage de la richesse, de la souplesse d'adaptation et d'une facilité relative à l'apprentissage; il est parlé par 180 millions d'êtres fort différents d'origines, de religions et d'aspirations; il est naturel que, de plus en plus, il devienne la langue des rapports journaliers et variables, l'instrument de la plus grande commodité.

Le français, plus difficile, mais d'une précision presque automatique, ferme *comme le serait une langue morte mais sans être figé comme elle*, est parlé par de larges groupes humains (France, Wallonie et Suisse Romande, Afrique du Nord, Afrique Noire, Canada, Antilles, Proche-Orient, Rou-

manie et Grèce même) et par des « élites » disséminées sur tous les continents et dans tous les pays (à l'heure actuelle, l'Alliance française compte quelque cinq cents associations de francophones dans quarante-trois pays du globe); il est la langue commune du bassin méditerranéen; il suffit largement à qui veut voyager en Europe centrale et orientale et en Amérique latine; il suffit même encore, à la rigueur, à qui entreprendrait de parcourir l'Extrême-Orient, l'Australie, l'Europe du Nord ou... l'Angleterre. Il n'est donc pas surprenant de le voir durer et perdurer comme langue de la « civilisation véritable ».



Mais, bien sûr, il faut qu'on l'enseigne et qu'on entretienne dans la fidélité ceux qui ont reçu son enseignement.

Pour cela, la France dispose de quatre outils principaux. Le premier, le plus important — et celui auquel elle pense le moins — c'est l'enseignement dans les écoles et universités étrangères et par les professeurs locaux. C'est à eux d'abord — parce que ce sont eux qui touchent le grand nombre — que doivent aller les cadeaux généreux des Relations culturelles : manuels, revues de langue et de littérature, disques d'enseignement... Ce sont eux qu'il faut inviter à venir voir « ce qu'on fait » dans nos Universités, nos grandes Ecoles et nos Ecoles normales. C'est avec eux que nos Ministres et Ambassadeurs, si volontiers imbus de l'aspect « culturel » (1) de leur mission doivent entretenir des rapports de confiance et d'amitié spirituelle. Il est des pays où le français, dans les études secondaires, peut être choisi comme première langue. Dans ces pays, qui sont encore les plus nombreux, la besogne est relativement aisée; mais il est des pays où le français est, de par la loi, troisième langue ou langue facultative. Dans ces pays-là, l'usage de notre langue est appelé à disparaître et disparaît. Seule l'action diplomatique, en tentant de nous restituer la seconde place — détenue par l'allemand assez souvent, l'espagnol ou telle langue d'un pays voisin — peut contribuer à nous rétablir. C'est là une vérité élémentaire qui, comme tout ce qui est évident, n'est pas toujours aperçue bien clairement.

A la disposition des Ecoles et Universités étrangères, nous

(1) On voudra bien nous pardonner l'emploi de ce terme odieux mais — dit-on — commode!

mettons, depuis de longues années déjà, des lecteurs de français chargés de seconder les professeurs locaux et de prolonger leur action. Le nombre de ces lecteurs a été multiplié depuis la Libération. Beaucoup sont admirables, la plupart sont satisfaisants. Le principe même de leur nomination est excellent; l'Université ou l'Ecole étrangère ne se sent pas dépossédée de ses prérogatives et elle assure elle-même tout ou partie de la rétribution des lecteurs. Dans ce sens-là, il faut aller aussi loin qu'il est possible et décent d'aller.

Notre second outil est constitué par les Instituts français à l'étranger, créés et entretenus par la Direction générale des Relations culturelles. Outil précieux lorsqu'il est manié avec toute la discrétion nécessaire. Ces Instituts mettent à la disposition des professeurs et des étudiants étrangers les bienfaits de notre enseignement supérieur et des bibliothèques bien pourvues. Centres de hautes études françaises, ils peuvent devenir de véritables pépinières de professeurs de français. On craint quelquefois de les voir porter ombrage aux Universités étrangères ou de les voir sortir de leur rôle en se mettant à enseigner les éléments de notre langue. La réussite de certains d'entre eux est certaine; il faut souhaiter qu'elle ne nous empêche pas de rester circonspects et qu'elle ne pousse pas leurs dirigeants à leur assigner des tâches qui, en paraissant leur donner un rayonnement plus grand, leur ferait perdre leur caractère véritable.

Notre troisième outil, ce sont les Œuvres, c'est-à-dire, essentiellement, les Missions religieuses qui enseignent, la Mission laïque et l'Alliance française. C'est par elles que la France a commencé de distribuer son enseignement dans tout l'univers; depuis plus de cent ans par l'intermédiaire des Missions religieuses; depuis plus de soixante par l'Alliance française; depuis quarante-cinq par la Mission laïque.

Les Missions religieuses distribuent l'enseignement à tous les degrés. On connaît la belle œuvre d'enseignement supérieur des Jésuites en Chine (Université l'Aurore) et au Liban, par exemple. On sait aussi que les Jésuites, les Frères de la Doctrine chrétienne et les Maristes possèdent dans maintes contrées (du Proche-Orient et d'Amérique latine essentiellement) des collèges prospères. Dans beaucoup d'endroits l'habitude demeure de faire éduquer les jeunes filles par les Dames de Sion. On ne peut dénombrer, enfin, tant à l'étranger que dans les pays de l'Union française, les établissements

de toutes sortes, écoles élémentaires, ouvroirs, dispensaires, cours d'adultes, etc., dans lesquels religieux et religieuses de tous les Ordres, venus de France ou de Belgique, dispensent, en même temps que des connaissances pratiques, les éléments de notre langue. « Nous enseignons la couture, les soins d'hygiène et le travail du bois en français », me disait récemment un Vicaire apostolique. Et c'est bien vrai : la France pratique, grâce aux Missions, un premier labourage des jachères de l'esprit. Tout ce qu'on peut regretter c'est que dans certaines contrées comme l'Amérique latine, religieux et religieuses français soient progressivement remplacés par des religieux et des religieuses autochtones et que la couture, de plus en plus, s'enseigne en espagnol ou en portugais...

L'Alliance française, elle, s'efforce de grouper, dans 43 pays du globe, les Français soucieux de répandre la langue et la civilisation de leur pays et les étrangers amis de cette langue et de cette civilisation. Elle encourage toutes les initiatives et toutes les œuvres d'enseignement de notre langue. Elle soutient ou possède plusieurs centaines de bibliothèques ou salles de lecture et quelque huit cents écoles.

Elle constitue ainsi un vaste réseau mondial des amitiés françaises et une immense école de langue française. Si l'activité des Alliances d'Amérique latine, d'Egypte, de Grèce, de Bulgarie, d'Espagne, est d'abord une activité d'enseignement du français (près de 50.000 élèves et étudiants), ailleurs, comme dans les Pays Scandinaves, la Hollande, la Grande-Bretagne, les Etats-Unis et le Canada, l'Afrique du Nord et l'Afrique noire, la Chine, l'Alliance est surtout une société de conférences (73 conférenciers envoyés dans 17 pays différents au cours des six mois de la dernière saison) et de lecture françaises (50.000 volumes envoyés gratuitement en deux ans et 2.500 abonnements souscrits à des périodiques français). Dans d'autres pays comme l'Islande, le Portugal, l'Afrique du Sud, le Siam, l'Australie, la Nouvelle-Zélande ou les Antilles, l'Alliance poursuit les deux efforts.

Depuis la Libération, l'appui de la direction générale des relations culturelles permet à l'Alliance de donner à son œuvre d'enseignement des moyens qu'elle n'avait jamais eus.

La Mission laïque, elle, n'est qu'une œuvre d'enseignement, et, principalement, d'enseignement secondaire. Elle borne son action au Proche-Orient (Egypte, Palestine, Syrie, Liban,

Iran, Grèce) et n'a donc pas le caractère œcuménique de l'Alliance française. Elle a, dans ces six pays, une clientèle fidèle, clientèle d'autochtones, mais davantage encore peut-être clientèle de « minoritaires »; c'est ainsi qu'un splendide établissement comme le Lycée du Caire, le plus prospère des établissements de la Mission laïque (1.800 élèves) ne compte guère que 20 % d'Egyptiens musulmans.

Dans ces pays tourmentés — et souvent violents — du Proche-Orient (2), la Mission laïque, par ses œuvres et son esprit, et par l'esprit de ses œuvres, représente avec éclat la France libérale; celle dont les jugements ne s'inspirent que de critères universels de tolérance et de liberté; la France accueillante, humaine, sans préjugé d'aucune sorte; celle pour qui les valeurs de l'esprit sont les seules qui comptent.

Notre quatrième outil, c'est la vente à l'étranger — non plus aux bibliothèques de nos Œuvres mais aux personnes — des livres et des publications françaises. Les observations que j'ai rapportées de mes voyages, celles qu'ont rapporté pareillement d'éminents voyageurs m'obligent à dire que, depuis la Libération, ce quatrième outil nous est, littéralement, tombé des mains. Or il faut bien qu'on sache que si le livre français et la publication française de qualité restent, longtemps encore, introuvables ou inabordables comme ils le sont depuis plus de deux ans, l'effort poursuivi dans le domaine de l'enseignement du français aux étrangers — effort dont je montrerai tout à l'heure que les résultats sont, depuis la Libération, assez impressionnants — cet effort, dis-je, se ralentira de lui-même pour être finalement voué à l'échec.

Les vices de la diffusion de l'imprimé français à l'étranger ne sont que trop nombreux.

Le premier, c'est l'absence de toute publication érudite ou scientifique. « Personne ne connaît plus les travaux de vos chercheurs et de vos savants, puisqu'ils ne sont plus publiés »; ceci m'a été dit cent fois; dans peu de temps, on dira : « La France n'a plus de chercheurs et de savants », et beaucoup de jeunes gens en concluront qu'il est inutile d'apprendre le français quand on se destine aux carrières scientifiques. Or, dans des continents entiers, comme l'Amérique latine, dans des pays immenses, comme la Chine ou les

(2) Est-il utile de préciser que nous disons Proche-Orient, comme on a toujours dit en France, et non pas Moyen-Orient, comme disaient, en leur patois, nos occupants.

Indes, le prestige scientifique de la France brillait — et brille encore — avec éclat. A-t-on déjà essayé de compter les rues, boulevards et places qui portent, en Amérique latine, le nom de Pasteur? Estime-t-on, ici, à sa juste mesure, la gloire de Georges Dumas au Brésil?

Le second vice, c'est qu'on n'a pas fait d'effort systématique pour rendre aux lecteurs étrangers de publications françaises (journaux, hebdomadaires, revues) leurs habitudes anciennes. Nos titres nouveaux les ont désorientés. Deux, trois, dix, vingt fois par jour reviennent, dans la correspondance que nous recevons de l'étranger, des questions comme celles-ci :

— Qu'est-ce qui remplace la *N. R. F.? La Revue des Deux Mondes? Marianne? Gringoire? Le Petit Parisien? L'Illustration?*

Pendant cinq ans, de braves gens n'ont pu lire une feuille française et voici qu'au sortir de la nuit on leur en propose, au petit bonheur, toute une série dont l'aspect et la raison sociale ne leur disent plus rien. Il faut expliquer à l'étranger ce que sont nos organes nouveaux (je l'ai tenté pour ma part, et avec d'heureux résultats); l'expliquer loyalement. Il faut aussi — ce qui serait bien plus efficace encore — organiser, pendant un certain temps, une diffusion gratuite de ces organes, pour réhabituer à la lecture française et parce que, aujourd'hui, la diffusion gratuite est peut-être le moyen le plus efficace de rétablir progressivement la diffusion payante.

Le troisième vice, c'est le prix de vente, à l'étranger, de notre production imprimée. Prix de vente sans commune mesure avec le prix de vente en France. Tout se passe comme si la règle était de faire un bénéfice de l'ordre de 200 % (en moyenne) sur la plupart des imprimés français. Dans une capitale située à 1.500 kilomètres de la nôtre, un ouvrage français de 125 francs (prix parisien) — un mauvais roman mal broché, imprimé sur un bouffant ordinaire — se vend 350 francs (si l'on compte la monnaie locale au cours officiel; près de 1.000 francs, par conséquent, au cours « marginal »). Un ouvrage anglais de même taille, mais relié, ne dépasse guère 200 francs. A Oslo, un journal norvégien de 12 à 16 pages se vend 30 öres (6 francs), un journal anglais de même taille 35 öres (7 francs), un journal français de 4 pages 75 öres (17 francs). Sur un quai de gare, à 2.000 kilomètres de Londres comme de Paris, un exemplaire de *France-Illustration*, vieux de quinze jours, est vendu deux fois et demi le

prix de l'exemplaire des *Illustrated London News* de la semaine.

Ou bien nous sommes de mauvais commerçants (mal outillés ou trop âpres), ou bien nous sommes la proie de gens qui tirent profit, avec impudence, de notre rayonnement. Je ne sais, de ces deux explications, quelle est la plus valable; peu importe d'ailleurs, car c'est le remède qu'il faut trouver.. Et ce ne doit pas être si difficile.

Le quatrième vice, c'est la totale absence de discernement — en matière de livres surtout — de nos expéditions aux libraires de l'étranger. Dans leurs devantures, on voit nos jeunes auteurs, les meilleurs et les pires. Mais ils sont seuls, ou presque. Point de Daudet, de Maupassant, de France; peu de Gide, de Duhamel, de Malraux. Or, disent justement les libraires étrangers, *on ne peut rendre le goût de la lecture française qu'en partant du connu.* Les auteurs admis sont les introducteurs naturels des auteurs qui ont à se faire admettre. Une ou deux expériences malheureuses, et l'acheteur ne revient plus. « C'est parce qu'on trouvera chez moi un Maupassant qu'on se laissera tenter par un Queffelec », me disait un libraire danois. Imprimons — ce n'est pas moi, auteur débutant, qui dirai le contraire — mais, en même temps, réimprimons. La littérature française n'est pas née en 1944; et dans la mesure où 1944 ouvre une nouvelle période dans notre vie de l'esprit, il convient qu'à l'étranger les nouveaux auteurs se présentent avec les lettres de crédit que leur fournissent, tout naturellement, leurs anciens.

Tous ces vices, quand on y réfléchit, tiennent peut-être, en fin de compte, à ce que, dans notre époque « suradministrée », la publication et le livre français n'ont point de parrain administratif. Ou plutôt qu'ils n'en ont que de trop nombreux... Nous n'aimons guère les administrations, ni la fâcheuse tendance de l'Etat contemporain à tout entreprendre et codifier, mais il nous semble qu'un organisme de *coordination* et de contrôle de nos efforts de distribution gratuite et onéreuse à l'étranger ne serait pas superflu.

★

Où en est, dans le monde, en cet hiver 1946-47, l'usage de la langue française, et où en est l'enseignement de cette langue?

Le XXe siècle, dans l'ensemble, et malgré de belles réussites locales, ne nous pas été favorable.

La clientèle des écoles françaises, dans la plupart des pays, se recrutait nécessairement parmi les classes riches ou aisées de la population; le français était la langue « distinguée »; l'école française, religieuse ou laïque, était payante, et, généralement, assez chère. Les révolutions qui marquèrent, ici ou là, le XXe siècle, amenèrent au pouvoir des gens qui, au rebours de leurs prédécesseurs, n'avaient pas appris le français dans nos Ecoles. Le français perdit ainsi une partie de son importance politique et ne trouva plus, dans les Conseils gouvernementaux, les défenseurs qu'il y comptait autrefois. Des reculs considérables furent enregistrés de cette manière en Turquie après la Révolution kémaliste et en Russie après 1917. Des reculs, moins importants et moins brutaux, mais indubitables, furent enregistrés, de cette façon encore, dans certaines républiques sud-américaines.

C'est là, on s'en rend compte, un fait important. De remèdes, il n'y en a guère que deux : faciliter aux différentes écoles nationales l'enseignement du français et, dans les écoles qui dépendent des œuvres françaises, « démocratiser » l'enseignement. J'ai bien l'impression qu'un effort suffisant n'a été tenté, dans la seconde de ces deux directions surtout, que depuis 1944.

Au lendemain de la Victoire de 1918, la gloire de la France était si grande — gloire militaire et gloire héroïque; gloire littéraire des générations d'écrivains qui ont aujourd'hui près de quatre-vingts ans ou près de soixante-cinq; gloire scientifique qui nous avait valu huit prix Nobel entre 1903 et 1914; gloire savante de nos professeurs illustres, de nos grandes Ecoles et de nos Universités vénérables; gloire artistique de ce qu'on appelait, en peinture comme en sculpture, « l'Ecole de Paris »; gloire, aussi, de nos diplomates, car personne ne contestera que Briand ait incarné les espoirs les plus beaux du monde — qu'il était relativement facile d'amener les étrangers à la connaissance de la langue et de la civilisation françaises. Notre langue connut, dans le monde, pendant dix ans environ, un rayonnement semblable à celui qui avait été le sien dans la belle Europe civilisée du XVIIIe siècle.

Le déclin commença aux alentours de 1930. Peut-être parce que nous ne fournissions pas l'effort qu'on attendait de nous

dans tous les domaines. Peut-être parce que notre politique étrangère, vacillante, était amenée, à plusieurs reprises, à renier ses principes. Certainement parce que la France, toujours aimable et séduisante, paraissait, à beaucoup, bouder à la nouveauté du monde; on lui reprochait un aristocratisme suranné de l'esprit; elle passait pour étrangère à l'angoisse des temps; elle devenait un Musée, une sorte de Chine de l'Occident. Nos institutions d'enseignement à l'étranger avaient vieilli et nous ne faisions qu'imparfaitement l'effort nécessaire à les rajeunir. La concurrence, enfin, apparaissait. Concurrence italienne avec l'association Dante Alighieri et les écoles et lycées italiens. Concurrence allemande qui emporta de belles positions en Europe du Nord, en Extrême-Orient, aux Etats-Unis et en Amérique latine. Concurrence anglaise et américaine, surtout, qui commença de s'exercer « avec des moyens financiers pratiquement illimités et d'excellentes équipes ».

La défaite militaire de 1940 et la longue nuit de quatre ans où elle nous plongea ne firent qu'accentuer ce déclin commencé bien avant elles. Dans les pays occupés, l'ennemi, qui nous enviait notre rayonnement, s'efforçait, brutalement ou subtilement, de faire disparaître « la peste française »; on sait comment, à Paris même, il réussissait à discréditer et à ruiner l'un des moyens principaux de notre expansion linguistique et spirituelle : l'édition française.

Cependant Charles de Gaulle, dans ce domaine comme dans les autres mainteneur de la France, appréciait à sa juste valeur le rayonnement de la langue et de la civilisation de sa patrie, encourageait nos Œuvres et leur permettait de survivre. En octobre 1943, il leur rendait, à l'occasion du soixantième anniversaire de l'Alliance française, un solennel et juste hommage : « Lorsqu'un jour l'historien, loin des tumultes où nous sommes plongés, considérera les tragiques événements qui faillirent faire rouler la France au fond de l'abîme d'où l'on ne revient pas, il constatera que la résistance, c'est-à-dire l'espérance nationale, s'est accrochée, sur la pente, à deux môles qui ne cédèrent point; l'un était un tronçon d'épée, l'autre *la pensée française.* »

Si les ravages de la guerre s'exercèrent, ils furent pourtant moins profonds qu'on ne l'avait craint; l'essentiel fut préservé, et, dès septembre 1944, on pouvait repartir et on repartit. On repartit de si large et de si ardente façon qu'on

peut dire aujourd'hui, en toute tranquillité, qu'après deux ans d'efforts — dont tous, d'ailleurs, n'ont pas été heureux ni correctement ajustés — *la situation de la langue française dans le monde est peut-être meilleure qu'en 1939.* De quel autre de nos produits pourrions-nous en dire autant?

Les raisons de ce redressement sont nombreuses. La première, naturellement, c'est que la France, grâce à ses forces libres et grâce à la Résistance, fut présente dans le camp des vainqueurs et que le monde put aisément reconnaître que « ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté ». La seconde, c'est qu'un sûr instinct nous fit justement estimer que, dans la période de ruines et de misères matérielles qui s'ouvrait pour nous, la langue et l'esprit restaient nos plus solides richesses et qu'à défaut d'autre chose nous avions le devoir de continuer de les proposer au monde. La troisième, c'est que les Français connaissaient mieux le monde, sa diversité, ses angoisses et ses besoins; soit qu'ils eussent voyagé et combattu; soit qu'ils eussent médité en exil ou en prison. Il y a aujourd'hui, c'est incontestable, bien plus nombreux qu'avant cette guerre, de jeunes Français de qualité tentés par la volonté de servir leur patrie loin de ses rivages; ils connaissent la planète ou ils la pressentent; ils sont plus aptes que leurs aînés à la comprendre et à l'enrichir de nos trésors d'esprit.

Le budget des Relations culturelles, d'autre part, quoique modeste encore si on le compare à celui du British Council par exemple, est, depuis deux ans, un budget décent. Il a permis à M. Laugier, puis à M. Louis Joxe de payer les professeurs qui s'expatrient, de bâtir, de renouveler le matériel scolaire, de subventionner les Œuvres. Enfin, le zèle des responsables a été alerté, et leur lanterne éclairée par les « rapports » — véritables adjurations quelquefois — de certains de nos « Ambassadeurs extraordinaires » (j'appelle ainsi tel ou tel de nos écrivains, universitaires ou savants amenés à voyager, et qui, au retour, croit de son élémentaire devoir d'alerter l'opinion, et, mieux encore, les pouvoirs; et je pense avec reconnaissance à ce que G. Duhamel a rapporté du Canada, Vercors des Etats-Unis, Lalou et Benouville de Scandinavie, E. Henriot du Brésil, Claude Aveline d'Afrique noire, Guéhenno et Clarac d'Amérique latine, etc...).

Dans ce domaine, un des voyages les plus fructueux — et il a eu d'autres objets que de renouer nos « relations cultu-

relles » avec l'ensemble du continent sud-américain — fut celui du professeur Pasteur Vallery-Radot et de l'importante mission qu'il dirigeait. Du point de vue qui est le nôtre, le rapport du Professeur poussait un véritable cri d'alarme : « L'usage de la langue française est en recul, et même parfois en recul rapide » ; mais il indiquait aussi les raisons d'espérer : « La France de la libération jouit de sympathies quasi unanimes; le prestige de notre art, de notre littérature, de nos sciences est plus fort que jamais. Tous ces peuples latino-américains sentent qu'il doit exister une culture latine dont la France est le flambeau. » Il indiquait surtout, et avec la plus utile précision, ce qu'il y avait lieu de faire, et comment il fallait le faire.

★

Il faudrait considérer maintenant, une par une, toutes les contrées de la terre pour dire où en est, par rapport à 1939, la connaissance de la langue française. Ce serait peut-être un travail fastidieux. Nous allons essayer de procéder avec plus de choix.

Dans la partie de l'Europe qui fut occupée, la situation est généralement satisfaisante. L'oppression allemande n'a pas réussi à tuer les Œuvres françaises et elle a ravivé l'amour de la France. On étudie notre langue en Roumanie comme autrefois (voir l'article de M. Mouton dans le numéro spécial d'*Esprit*). On l'étudie bien davantage encore en Bulgarie et en Grèce (les écoles de l'Alliance française, contrôlées dans ce pays par l'Institut français ont 9.000 élèves au lieu de 2.500 en 1939). Si on l'étudie moins en Yougoslavie, en Tchécoslovaquie et en Pologne, ses positions d'aujourd'hui paraissent assez sûres et vont plutôt en s'améliorant. Au Danemark et en Norvège, nous avons des chances de voir notre langue passer au rang de deuxième langue dans l'enseignement officiel; les étudiants de français sont beaucoup plus nombreux (160 au lieu de 80 à l'Université d'Oslo). En Hollande et au Luxembourg, le français ne s'est maintenu que pour mieux repartir. Quand, en Belgique, on se sera résolu à confier aux Flamands le soin de venir à nous par des chemins qu'ils auront choisis eux-mêmes, nul doute qu'à Anvers comme à Gand les études françaises ne retrouvent leur lustre.

Des pays neutres comme le Portugal sont restés fidèles à notre langue; Lisbonne est une des villes étrangères où on

parle français souvent et fort bien; Institut français et Alliances françaises y sont prospères. Nos Ecoles d'Espagne ont des effectifs réconfortants. La Suisse n'accueille que trop de conférenciers français. En Suède, pourtant, malgré l'Institut français, l'Université populaire et 17 sections d'Alliance française, la diffusion de notre langue n'est plus ce qu'elle était il y a vingt ans.

En Italie, en Hongrie, en Autriche, la disparition des fascismes porte vers les études françaises une jeunesse avide de liberté.

Est-il utile de dire que la langue française est passionnément étudiée en Angleterre et nos conférenciers accueillis avec ferveur. En Irlande, l'Alliance française vient de s'implanter et elle n'a jamais cessé de prospérer dans la lointaine Islande.

Dans le Proche-Orient, malgré une rude concurrence de l'anglais, nos positions ont été, vaille que vaille, maintenues en Egypte tant par les Jésuites et les Frères que par la Mission laïque et l'Alliance. Une disposition récente du Ministre égyptien de l'Instruction publique, et qui permet de choisir entre l'anglais et le français comme première langue au baccalauréat, est faite pour nous favoriser. Fermés pendant un an, la plupart de nos établissements de Syrie commencent à rouvrir leurs portes. Les Ecoles d'Alliance française sont prospères en Abyssinie, et si l'usage de notre langue se maintient en Iran il se développe en Afghanistan.

Aux Indes, d'immenses possibilités nous sont ouvertes; elles compensent, me semble-t-il, ce que nous risquons de perdre en Indochine, en Indonésie, au Japon; en Chine, l'essentiel — Université Aurore, lycée français de Shangaï, Alliance française — a pu survivre et l'avenir peut être regardé avec optimisme.

Jamais la langue et la civilisation françaises n'ont été mieux connues en Nouvelle-Zélande et en Australie qu'elles ne le sont aujourd'hui. Les Alliances françaises se sont multipliées; leurs effectifs ont grossi; les candidats à leurs examens n'ont jamais été aussi nombreux. Pour quelque 300 candidats par an à l'Alliance de Melbourne avant cette guerre, il y en a eu 400 en 1944, 668 en 1945 et 1.230 en 1946.

Dans l'ensemble du continent américain la situation est assez confuse. Si Acadiens et Canadiens de langue française restent magnifiquement fidèles au parler de leurs ancêtres,

les Canadiens de langue anglaise sont, de leur côté, toujours curieux des choses et des idées de France. Aux Etats-Unis, après un recul sévère, les études françaises — menacées par l'allemand et l'espagnol — sont en train de reprendre; sans être aussi satisfaisante qu'il y a vingt ans, la situation n'est plus alarmante comme il y a deux ans. Les sociétés d'amitié française de ce grand pays sont, ou en voie de guérison (Alliances françaises) ou en voie de transformation (France for ever).

Dans les Antilles, en Amérique centrale et dans toute l'Amérique du Sud, la compétition est vive entre notre langue et la langue anglaise. Notre effort, depuis deux ans, et si l'on veut bien tenir compte des moyens de la France (moyens financiers, moyens matériels et moyens humains), a été considérable et un plein succès est venu le couronner. Je ne citerai qu'un seul chiffre (il est vrai qu'il est flatteur) : les Centres de culture franco-brésiliens (Alliances françaises) qui ne comptaient guère plus de 1.500 étudiants en 1944 en avaient près de 4.000 en 1946. S'il reste beaucoup à faire dans les pays andins et en Argentine, l'essentiel c'est, n'est-ce pas, qu'on soit aujourd'hui en train de le faire. L'effort a porté dans ce continent, et porte surtout, sur l'envoi d'un corps enseignant choisi avec soin et détaché de notre Université nationale.

L'Afrique est, elle aussi, un continent du parler français. On peut prétendre, bien sûr, que la besogne d'enseignement a été facilité en Afrique du Nord, en A. O. F. et en A. E. F. par la colonisation. C'est trop évident. Mais n'est-il pas admirable qu'avec l'épée, la charrue et le dispensaire, la France — malgré les incertitudes de sa politique — ait toujours eu à cœur d'apporter aux populations d'outre-mer les bienfaits de son langage? On peut seulement nous reprocher deux choses : de n'avoir pas fait, dans les campagnes (en Afrique du Nord surtout) un effort suffisamment généreux, et d'avoir, un peu partout, négligé « l'équipement » intellectuel (locaux, bibliothèques, etc...). Je ne crois pas cependant que, jusqu'aux années 1935-36, d'autres colonisateurs, pourtant plus riches, se soient préoccupés de faire plus et mieux que nous.

On enseigne le français (fort peu à la vérité) en Afrique du Sud. Deux cent mille Mauriciens (une minorité aujourd'hui) restent fidèles à notre langue.

★

Voilà un bilan dont la France d'autrefois, et même la France d'aujourd'hui peuvent être fières. Ce bilan est sincère. S'il pèche, c'est par omission (3) et parce que la discrétion professionnelle nous oblige à la réserve.

Je voudrais que ce bilan fût de nature à réconforter mes compatriotes et, particulièrement, mes collègues écrivains. L'instrument qu'ils ont charge de préserver et d'illustrer encore reste un instrument d'usage universel. Il contient en lui-même d'exceptionnelles vertus : la rigueur, la clarté, la grâce; vertus qui sont appréciées par les hommes, sans doute parce que les hommes pressentent qu'elles sont aujourd'hui indispensables à leur salut.

Des institutions, vénérables ou toutes nouvelles, se sont établies pour répandre, sur toute l'étendue de la planète, la connaissance et l'usage de cet instrument. Ces institutions, sujettes à critique comme tout ce qui est œuvre humaine, ont bien mérité et méritent bien de la reconnaissance générale. Mais leur pouvoir est limité et il me semble que le plus sûr de leurs moyens est encore celui que le travail des universitaires, des savants et des écrivains français leur fournira chaque jour. Dans ce domaine de la langue, il n'y a pas d'expansion française en dehors d'un renouvellement continuel de l'érudition française, de l'invention française et de la création artistique et littéraire française.

« Voltaire, m'a-t-on dit, n'était pas attaché culturel de France à Berlin. » Si la France continue de fournir quelques Voltaire de temps en temps, les attachés culturels, les Instituts français, les Missions religieuses ou laïques, les Alliances françaises n'en deviendront pas inutiles, certes, mais leur besogne en sera plus facile et, davantage encore, légitime et bienfaisante.

(3) Nous n'avons rien dit de l'U. R. S. S.; ce n'est pas par ignorance totale, mais à cause de l'incertitude de notre information.

AMITIÉS AMOUREUSES DE MARIE LECZINSKA

par PIERRE DUPARC

Quand l'Histoire tourne vers nous son visage familier, celui des images d'Epinal de notre enfance, nous nous contentons volontiers de quelques portraits de souverains, d'un cent de phrases passées en proverbe. Henri IV secoue son panache blanc : pour lui Paris vaut bien une messe; Louis XV soupe chez la Du Barry et dit : « Après moi le déluge! » Rois triomphants à la guerre ou heureux en amour, reines pétries de vertus ou de grâces, sur eux comme sur nos contemporains nous avons des idées toutes faites : c'est la vie qui reste à ces morts.

En face de Louis le Bien-Aimé, la dévote Marie Leczinska, ignorante des transports amoureux, les résume pour son usage en une phrase lapidaire : « Eh quoi! toujours couchée, toujours grosse, toujours accoucher (1)! » On ne la voit qu'en compagnie de son confesseur, s'accusant de petites gourmandises, ou s'appliquant à sa leçon de peinture. C'est la reine d'un cercle réduit de femmes un peu sottes et d'hommes assez croulants. On a trop tendance, quand on est pressé, à prendre au sérieux cette boutade qu'elle écrivait après quelques excès de table : « J'avois mérité tout cela; mais que faire quand on s'ennuie? Il faut bien se donner des indigestions; cela fait toujours de l'occupation (2). »

Qui oserait imaginer, contre ces respectables traditions, une Marie Leczinska aux entretiens galants, avec manège de

(1) *Journal et Mémoires* du Marquis d'Argenson, t. 3, p. 192.
(2) *Introduction* des *Mémoires* du duc de Luynes, t. 1, p. 42.

billets doux et de rendez-vous enivrants? Les contemporains eux-mêmes n'y pensaient guère, sauf le marquis d'Argenson qui notait dans son journal :

« Une dame du palais, qui jase sur sa maîtresse tout comme les femmes de chambre font sur la leur, m'a dit que la reine avait le cœur prodigieusement tendre, quoique la religion conduisît le reste de son individu. Elle est coquette plus que femme de la cour; elle aime à plaire aux hommes et qu'ils le lui marquent, à lorgner et à être lorgnée. » Et il l'accusait même d'aimer fort « les gravelures », les propos galants « d'égal à égale » (3).

Mais comme ce marquis misanthrope dit des horreurs de toute la cour, on se bouche les oreilles quand il parle.



Dans un murmure cependant certains noms nous sont parvenus, fidèles soupirants qui se donnaient des airs d'amoureux, ou qui le furent. Si Marie Leczinska aimait qu'on lui fît un doigt de cour, son charme de femme, ou son prestige de reine, pouvait faire naître des sentiments variés chez ceux qui ne remplissaient au début que leur devoir. Quoi qu'il en soit, les badinages du président Hénault montrent le ton qui régnait habituellement dans son entourage :

« M. de Luynes était fort dévot; il aimait la reine à la folie et en était jaloux. Sa jalousie s'étendait jusqu'à moi, parce qu'il voyait qu'elle se plaisait assez à ma conversation et qu'elle n'avait pas grand chose à lui dire. Cela devint la plaisanterie de la cour; le roi, la reine, M. le dauphin, Mesdames trouvèrent que nous étions deux rivaux fort unis (4). »

Mais avec M. de Nangis, nous arrivons à des sentiments plus sérieux, à une sorte de vénération perpétuelle. Ce gentilhomme, « la fleur des pois » dans sa jeunesse — suivant l'expression de Saint-Simon — « visage gracieux sans rien de rare, bien fait sans rien de merveilleux », avait été créé chevalier d'honneur de la reine en février 1724, et grâce à cette charge il vécut jusqu'à sa mort, en 1742, dans l'intimité quotidienne de Marie Leczinska. « Elevé dans l'intrigue et dans la galanterie... il n'avait d'esprit que celui de plaire aux dames, de parler leurs langages (5) »; et il pouvait dis-

(3) *Journal et Mémoires* du Marquis d'Argenson, t. 4, p. 78-79.
(4) Pérey, p. 242.
(5) *Mémoires* de Saint-Simon, t. 12, p. 271.

cuter gravement et fort longtemps sur les cas où « on devrait baiser le bas de la robe de la reine (6) ». Le terrible marquis d'Argenson écrivait en 1736 :

« On assure que la reine se console avec M. de Nangis, tout vieux qu'il est... (7) » Une source sûre nous apprend que Marie Leczinska fut très affectée par la mort de son chevalier d'honneur, qui lui laissait « un petit diamant couleur de rose » en souvenir :

« Après avoir préparé la reine peu à peu par les mauvaises nouvelles qu'il lui en disait de temps en temps, M. le curé de Versailles vint enfin lui annoncer sa mort. C'était hier, jour de concert : la musique fut contremandée; la reine demeura enfermée dans ses cabinets tout le jour... (8) ».

Et le marquis d'Argenson de renchérir :

« La reine reçoit des visites de tout le monde sur la mort de M. de Nangis : elle avait hier une cour abondante; tous les princes y allèrent, et cette cérémonie a été assez ridicule (9). »

Bien des années plus tard, la souveraine ne parlait encore de ce fidèle serviteur que les larmes aux yeux. Cependant il paraît sûr que de cet amour courtois du chevalier pour sa dame resta toujours absente la passion; Nangis vouait à la reine un culte d'adoration plein de respect, et recevait en échange quelques marques d'attention pieusement accueillies.

D'un tout autre caractère furent sans doute les sentiments qui agitèrent le jeune duc de Boufflers.

« M. de Boufflers avait une figure agréable et de l'esprit; sa mère était dame d'honneur comme l'on sait, de la reine; il avait par conséquent les grandes entrées chez S. M. et avait été à portée plus qu'un autre de lui faire sa cour; il avait toujours marqué un grand attachement pour la reine; la reine le savait, elle le voyait avec plaisir et lui parlait souvent; on peut même dire qu'elle avait du goût pour M. de Boufflers, et que ce fut la crainte de ce goût naturel qui l'empêcha, à la mort de M. de Nangis, de le proposer au roi pour son chevalier d'honneur, malgré les sollicitations qui lui furent faites alors. Il n'est pas nécessaire que tant de circonstances soient réunies pour donner occasion aux langues médisantes de tenir de mauvais propos. La vertu

(6) *Mémoires* du duc de Luynes, t. 3, p. 286.
(7) *Journal et Mémoires* du Marquis d'Argenson, t. 1, p. 220-221.
(8) *Mémoires* du duc de Luynes, t. 4, p. 248 et 252.
(9) *Journal et Mémoires* du Marquis d'Argenson, t. 4, p. 34.

naturelle de la reine, l'éducation la plus chrétienne et la piété la plus solide n'avaient point empêché des discours indiscrets; on avait même eu la témérité de les faire passer jusqu'aux oreilles du roi et la reine le savait (10). »

On prétend que le duc de Boufflers, désolé de se voir repoussé par Marie Leczinska, quitta la cour pour les camps, et que son amour déçu l'aurait conduit au-devant de la mort qui le surprit à Gênes en 1747. Fin tragique d'une passion jeune et fougueuse, qui trancherait sur l'uniforme fadeur des sentiments! Marie Leczinska échappa-t-elle de justesse à l'entraînement? N'aimait-elle pas le jeune Boufflers, ou prit-elle peur devant des sentiments dont elle sentait peut-être pour la première fois la force?

En tout cas son attitude fut bien différente avec le maréchal de Noailles, qui entre maintenant en scène. Les chroniqueurs et mauvaises langues de l'époque ne semblent pas avoir remarqué cette idylle, ou n'en ont rien dit. Si les lettres de Marie Leczinska au maréchal ne nous étaient parvenues, qui prêterait attention, par exemple, à certains passages des *Mémoires* du duc de Luynes, qui écrivait en mars 1745 :

« Quelques-uns des capitaines des gardes prétendent qu'il ne devrait y avoir pour la garde de la reine qu'un exempt, et jamais la feue reine n'a eu de chef de brigade; que ce fut M. le maréchal de Noailles qui insista pour que la reine eût un chef de brigade... »

Et en avril 1745 :

« La reine ne voulut jamais aller à la revue vendredi dernier. Mme de Luynes prit la liberté de lui représenter plusieurs fois qu'il lui paraissait convenable qu'elle ne s'éloignât pas des occasions de représentation. M. le maréchal de Noailles en parla aussi à la reine, mais rien ne la put faire changer de résolution (11). »

Cependant c'est en cette même année 1745 que se nouait entre eux une amitié amoureuse, qui devait se prolonger pendant plusieurs années, peut-être jusqu'à la veille de leurs morts si rapprochées (12).



Adrien-Maurice, duc de Noailles, est une figure assez tour-

(10) *Mémoires* du duc de Luynes, t. 8, p. 374-375.
(11) *Ibidem*, p. 344 et 385.
(12) Marie Leczinska : 1703-1768; maréchal de Noailles : 1678-1766.

mentée de la première moitié du XVIII[e] siècle. Les grandes lignes de sa vie sont bien connues : il se signala pendant la guerre de Succession d'Espagne, joua un rôle politique important pendant la Régence, fut nommé maréchal lors de la guerre de Succession de Pologne, et resta au Conseil jusqu'en 1756. Ses contemporains impitoyables ont voulu nous livrer son âme, et cela nous vaut quelques beaux portraits.

Si le duc de Luynes, courtisan mesuré et honnête homme, fait le sien en termes enveloppés (13), le marquis d'Argenson nous livre sa caricature en quelques traits acérés :

« Le maréchal de Noailles, ministre d'Etat : nous voici dans un tourbillon de manies, de vices et d'usurpations. L'on convient communément que le maréchal de Noailles est fol et hypocrite (14). » Mais que dire de l'admirable diatribe de Saint-Simon, d'abord son ami, et devenu, hélas! son ennemi passionné.

« ...C'est un homme né pour faire la plus grande fortune, quand il ne l'aurait pas trouvée toute faite chez lui. Sa taille assez grande, mais épaisse, sa démarche lourde et forte, son vêtement uni, ou tout au plus d'officier, voudraient montrer la simplicité la plus naturelle; il la soutient avec le gros de ce que, faute de meilleure expression, on entend par une apparence de sans façon et de camarade. On a rarement plus d'esprit, et plus de toutes sortes d'esprits, plus d'art et de souplesse à accommoder le sien à celui des autres, et à leur persuader, quand cela lui est bon, qu'il est pressé des mêmes désirs et des mêmes affections dont ils le sont eux-mêmes, et, pour le moins, aussi fortement qu'eux, et qu'il en est supérieurement occupé. Doux quand il lui plaît, gracieux, affable, jamais importuné quand même il l'est le plus, gaillard, amusant, plaisant de la bonne et fine plaisanterie, mais d'une plaisanterie qui ne peut offenser; fécond en saillies charmantes, bon convive, musicien, prompt à revêtir comme siens tous les goûts des autres...

Aisé, accueillant, propre à toute conversation, sachant de tout, parlant de tout, l'esprit orné, mais d'écorce, en sorte que sur toute espèce de savoir force superficie, mais on rencontre le tuf pour peu qu'on approfondisse, et alors vous le voyez maître passé en galimatias de propos délibéré. Tous les petits soins, toutes les recherches, tous les avisements

(13) *Mémoires* du duc de Luynes, t. 5, p. 91-92.
(14) *Journal et Mémoires* du Marquis d'Argenson, t. 4, p. 182-184.

les moins prévus coulent de source chez lui pour qui il veut capter, et se multiplient et se diversifient avec grâce et gentillesse, et ne tarissent point, et ne sont point sujets à dégoûter. Tout à tous, avec une aisance surprenante, et n'oublie pas dans les maisons à plaire à certains anciens valets...

Voilà sans doute bien de l'agréable et de grands talents de cour. Heureux s'il n'en avait point d'autres! Mais les voici. Tant d'appâts d'esprits, de société, de commerce, tant de pièges d'amitié, d'estime, de confiance, cachent presque tous les monstres que les poètes ont feints dans le Tartare : une profondeur d'abîme, une fausseté à toute épreuve, une perfidie aisée et naturelle, accoutumée à se jouer de tout, une noirceur d'âme qui fait douter s'il en a une, et qui assure qu'il ne croit rien, un mépris de toute vertu de la plus constante pratique, et, tour à tour, selon le besoin et les temps, la débauche publique abandonnée et l'hypocrisie la plus ouverte et la plus suivie...

Le grand ressort d'une perversité si extrêmement rare est l'ambition la plus démesurée, qui lui fait tramer ce qu'il y a de plus noir, de plus profond, de plus incroyable, pour ruiner tout ce qu'il y craint d'obstacles, et tout ce qui peut même, sans le vouloir, rendre son chemin moins sûr et moins uni. Avec cela, une imagination également vaste, fertile, déréglée, qui embrasse tout, qui s'égare partout, qui s'embarrasse, et qui sans cesse se croise elle-même, qui devient aisément son bourreau, et qui est également poussée par une audace effrénée, et contrainte par une timidité encore plus forte, sous le contraste desquelles il gémit, il se roule, il s'enferme, il ne sait que faire, que devenir, et qui protège néanmoins rarement contre ses crimes. En même temps, avec tout son esprit, ses talents, ses connaissances, l'homme le plus radicalement incapable de travail et d'affaires. L'excès de son imagination, la foule de vues, l'obliquité de tous les desseins qu'il bâtit en nombre tous à la fois, les croisières qu'ils se font les uns aux autres, l'impatience de les suivre et de les démêler, mettent une confusion dans sa tête, de laquelle il ne peut sortir. C'est à la guerre la source de tant de mouvements inutiles dont il harasse ses troupes, sans aucun fruit et si souvent à contretemps, en général par des marches et ces contremarches que personne ne comprend, en détail par des détachements qui vont et qui reviennent sans objet, en tout par des contre-ordres, six, huit, dix, tous

de suite, quelquefois en une heure aux mêmes troupes, souvent à toute l'armée, pour marcher et ne marcher pas, qui en font le désespoir, le mépris et la ruine. En affaires, il saisit un projet; il le suit huit jours, quelquefois jusqu'à quinze ou vingt; tout y cède, tout y est employé, toute autre chose languit dans l'abandon; il ne respire que pour ce projet. Un autre naît et se grossit dans sa tête, fait disparaître le premier, en prend la place avec la même ardeur, est éteint par un troisième, et toujours ainsi. C'est un homme de grippe, de fantaisie, d'impétuosité successive, qui n'a aucune suite dans l'esprit que pour les trames, les brigues, les pièges, les mines qu'il creuse et qu'il fait jouer sous les pieds. C'est où il a beaucoup de suite, et où il épuise toute la sienne pour les affaires.

On verra en son temps les preuves de fait de ce qui se lit ici, et on les verra les unes avec horreur, les autres avec toute la surprise que peuvent donner les propositions les plus étranges et les plus insensées. Enfin, ce qui trouvera à peine croyance d'un homme d'autant d'esprit et employé de si bonne heure, on le verra incapable de faire un mémoire raisonné sur quoi que ce soit, et incapable d'écrire une lettre d'affaires. A force de raisonner, de parler, de dicter, de reprendre, de corriger, de raturer, de changer, de refondre, tout s'évapore, il ne demeure rien; les jours et les mois s'écoulent; la tête tourne aux secrétaires; il ne sort rien, mais rien, quoi que ce soit. De dépit, quand c'est chose qu'il faut pourtant qui existe et montrer, il se résout enfin de la faire faire par un inconnu qu'il a déniché, et qu'il a mis sous clef dans un grenier, à qui souvent encore il fait faire et défaire dix fois, et, avec la plus tranquille effronterie, produit cet ouvrage comme sien. Un homme en apparence si ouvert, si aimable, si fait exprès pour jeter de la poudre aux yeux des plus réservés, pour montrer si naturellement tout ce qui peut engager de tous les côtés possibles, et pour en donner jusqu'en capacité de toutes les sortes les plus avantageuses impressions, qui, en même temps, ne pense que pour soi, ne fait aucun pas, quelque futile ou indifférent qu'il paraisse, qui n'ait rapport à son objet, qui pense toujours sombrement, profondément, à qui nul moyen ne coûte, qui avale la trahison et l'iniquité comme l'eau, qui sait imaginer, ourdir de loin, et suivre les plus infernales trames, est un de ces hommes que la miséricorde de Dieu a rendus si rares, qui, avec la

noirceur des plus grands criminels, n'a pas même ce que, faute d'expression, on appelle la vertu qu'il faut pour exécuter de grands crimes, mais rassemble en soi pour les autres les plus grands dangers, et ne leur plaît que pour les perdre, comme les sirènes des poètes (15). »

Après cette tirade, même si l'on admet qu'il fut la victime d'une malveillance universelle, le maréchal de Noailles apparaît un peu terrifiant. Mais n'est-ce pas ainsi qu'il séduisit la reine? Celle-ci fut-elle prise de vertige devant cette « profondeur d'abîme »? En tout cas, le terrible homme reçut de Marie Leczinska une série de lettres fort tendrement écrites (16).



Toutes ces lettres, écrites rapidement, d'un seul jet, peu raturées, sont d'un style plein de saveur; on les sent, dans leur simplicité, écrites sous l'impulsion d'un cœur jeune. Aucune n'est signée; et dans ces « anonimes », comme elle les appelait (17), la reine donne parfois libre cours à l'impétuosité de ses sentiments, toujours à leur naturel. Elle se moque légèrement d'elle-même, rarement des autres, ou s'enthousiasme pour les succès militaires du roi; elle exprime finement son amour conjugal, empoisonné par la crainte perpétuelle de déplaire. Mais surtout elle révèle peu à peu les progrès de l'affection qu'elle porte au maréchal de Noailles. Elle paraît troublée et frémissante d'impatience dans ce billet de rendez-vous daté de Louveciennes; hardie, et même — qui le croirait? — un peu sacrilège dans quelques élans passionnés. Mais qu'elle se plaigne que Pâques lui fasse « grand tort », qu'elle adore les « beaux yeux » du maréchal ou déplore son menton malade, qu'elle lui fasse passer des billets doux par l'entremise de sa fille, Mme de Villars, toujours plane un doute sur la nature exacte de ses sentiments. Cette Polonaise joue avec trop d'aisance de la langue raffinée du XVIII[e] siècle, qui se prête aussi bien aux équivoques de la galanterie, qu'aux épanchements des âmes sensibles. Qui peut espérer fixer ce qui est imprécis, insaisissable? Il n'est que de lire ces lettres : chacun y mettra sa nuance.

(15) *Mémoires* de Saint-Simon, t. 22, p. 193-199.
(16) Voir le texte de ces lettres et la bibliographie dans le prochain numéro du *Mercure de France*.
(17) *Correspondance* du comte d'Argenson, p. 28.

On sait assez quelles discussions s'élevèrent à propos de l'apparition tardive des lettres de Marie-Antoinette à Fersen, conservées longtemps en secret dans un château suédois, publiées en partie, puis brûlées en partie par leur chevaleresque possesseur (18). Quelle lueur nouvelle cet amour jette sur Marie-Antoinette! Le seul sentiment qui puisse nous émouvoir avant son atroce agonie; le seul élan généreux qui se détache dans une vie de reine frivole et dissipée. Certes cette passion d'une jeune et belle reine pour un jeune et beau Scandinave, et la fin tragique de leurs deux destinées, paraissent plus touchantes que les amours un peu longues à se fixer, et presque séniles, de Marie Leczinska. Mais le destin sentimental de ces reines successives a bien des points communs; elles furent mariées pour des raisons d'Etat à des hommes décevants, cependant qu'autour d'elles toutes les complaisances envers l'amour étaient admises.

★

« La reine tombe dans la dévotion superstitieuse : elle va à tout moment voir la Belle mignonne; c'est une tête de mort. Elle prétend avoir celle de Mlle Ninon de Lenclos : plusieurs dames de la cour qui affectionnent la dévotion l'ont mise dans le goût de cet outil qu'elles ont chez elles. On pare ces têtes de mort de rubans et de cornettes, on les illumine de lampions, et l'on médite une demi-heure devant elles (19). »

Que Marie Leczinska se soit excitée à la dévotion devant une tête de mort, et qu'elle ait choisi justement celle de la courtisane la plus célèbre et la plus adulée du règne de Louis XIV, voici qui témoigne de sentiments bien complexes. Quelles pouvaient être les méditations de la reine devant ce crâne, paré de rubans, évocateur malgré tout des caresses de tant d'amants divers? Méditations pieuses, pimentées de quelques envies refoulées?

Non, son âme n'était décidément pas si simple que celle de ses biographes, qui nous la montrent, passive et résignée, tout occupée de menues dévotions et de travaux de peinture un peu ridicules. Bonne, certes elle le fut, et charitable, et pieuse. Le besoin d'aimer, dont elle était si largement pourvue, sa tendresse comprimée, elle les porta tout naturellement à Dieu; mais comme ce n'était pas une sainte, il en resta encore pour les hommes.

(18) Cf. Soderjhelm, *op. cit.*
(19) *Journal et Mémoires* du Marquis d'Argenson, t. 7, p. 16-17. Cf. *Correspondance* du comte d'Argenson, p. 37-38 et p. 13.

TROIS POÈTES ANGLAIS MORTS A LA GUERRE

par JACQUES VALLETTE.

Les deux dernières guerres ont stimulé la production poétique. Le temps a déjà vanné la récolte de la première et séparé le grain de la balle. Pour la seconde, on peut dès maintenant se hasarder à un classement, sans vouloir prophétiser. Chez les trois poètes qu'on va examiner, l'un d'il y a trente ans et les deux autres de naguère, les événements ont suscité le chant tantôt plus, tantôt moins, et constitué le lieu d'une expérience originale.

Wilfred Owen, né le 18 mars 1893, tué sur le canal de la Sambre le 4 novembre 1918. Alun Lewis, tué en Birmanie à vingt-huit ans dans les premiers mois de 1944. Sidney Keyes, né le 27 mai 1922, disparu en Tunisie le 29 avril 1943. Tous ont laissé mieux que des promesses : une œuvre commencée, destinée sans doute à durer. On voudrait faire pressentir pour chacun quelques traits remarquables de sa poésie et le drame intérieur dont elle est l'écho.



Les sympathies poétiques de Owen, celles qui l'ont le plus tôt aidé à se trouver, sont pour Keats, Shelley, Gray, Arnold, Tennyson : le soin du détail concret et à l'occasion décoratif, le culte d'une forme régulière, un généreux amour de

Note bibliographique. — POEMS, by *Wilfrid Owen* (London, Chatto & Windus, 1931). — RAIDER'S DAWN. — HA! HA! AMONG THE TRUMP TS, by *Alun Lewis* (London, Allen & Unwin, 1942 and 1945). — COLLECTED POEMS, by *Sidney K. yes* (London, Rou'ledge, 1945)

On s'est aidé, dans cette étude, des excellentes préfaces aux œuvres des trois poètes signées respectivement de Edmund Blunden, Robert Graves et Michael Meyer, ainsi que d'un essai d'Osbert Sitwell sur Owen (*The Penguin New Writing*, april 1946) et de la conférence du Professeur C. M. Bowra intitulée *The Background of Modern Poetry* (Oxford University Press. 1946). On peut lire aussi *The Jour.iey of Sidney Keyes*, par R. Hoggart (*The Poetry Review*, January-February 1947).

Cette note ne prétend pas être complète.

ses semblables, voilà surtout ce qu'il a pu goûter chez eux tour à tour. En 1913 il passe l'hiver à Bordeaux où il rencontre Laurent Tailhade. On se doute combien les encouragements et les conseils de cet aîné ont dû développer sa connaissance de la poésie française et l'engager plus avant dans les expériences techniques auxquelles il était naturellement porté. Dès le mois de mai 1914, il avoue sa prédilection pour la musique et la peinture en poésie. Non qu'il ait un culte étroit de la beauté formelle. Mais il y est très sensible. Dès ses premiers poèmes, on le voit avidement ouvert par tous les sens à la réalité, sous ses aspects rayonnants aussi bien que repoussants. A quel moment son exploration des mots, des rythmes et des sons l'amena-t-elle à la contre-assonance? Ce procédé, peu ou point mis en pratique avant lui et depuis lors imité jusqu'à verser parfois dans la recette, paraît dans son cas répondre à un besoin. La parité des consonnes, et non plus des voyelles comme dans la rime traditionnelle, aiguise l'attention de l'oreille aux sons porteurs de sens et permet l'effet que certains virtuoses, dit-on, obtiennent par une subtile fausseté : la mélodie et l'harmonie peuvent y contracter une coloration plus poignante et plus variée tout ensemble. Owen en use dès le poème, *July 1914*, qui ouvre son livre. Brillant de joie et de bien-être, c'est une prise de congé d'un monde révolu, un inconscient adieu à la douceur de vivre. Dès la guerre commencée, la tristesse de la maturité s'installe sur le monde et dans son esprit : « Maintenant c'est l'hiver exigeant, et le besoin de semailles pour un nouveau printemps, et de chair à semer. »

Il est instructif de comparer son attitude avec celle d'autres poètes anglais au même moment. Un Rupert Brooke se jetait dans la guerre comme dans une vacance de la vie prosaïque et mesquine menée jusque-là, comme dans une onde purificatrice. Il s'écriait avec ferveur : « Or Dieu soit loué qui nous a réservés pour Son heure... Le pire de nos amis et de nos ennemis n'est que la mort. » Il célébrait en mystique la gloire des soldats qui s'offrent à leur pays et dont le corps se dissout dans l'air et le sol de l'Angleterre. Plus tard un Grenfell chantait l'ivresse de la bataille. Chez Owen domine la douleur altruiste : « Il y a encore de beaux jours pour les vieux, et les joues des enfants sont rubicondes, parce que les membres des bons gars gisent froids et que leurs braves joues sont souillées de sang. »

A quoi bon citer les nombreux passages de ses lettres qui décrivent les souffrances du front? C'est une « géhenne », le « septième enfer » : termes qui qualifient sans exagération certains épisodes de sa vie de fantassin. Il n'y faut pas voir

un égoïste apitoiement sur soi-même. Au contraire, la clef de son caractère, d'après une amie qui le connaissait bien, était « une intense pitié pour l'humanité souffrante, un besoin de l'alléger, et l'incapacité d'en fuir la communion ». Son drame personnel, à côté de cette sympathie qu'on va voir fleurir dans ses vers, c'est la lutte d'une sensibilité outragée contre ses ennemis; la reconnaissance courageuse des réalités les plus attristantes; la conquête de la maturité dans la souffrance et dans la solitude. Sa façon de se défendre, c'est de plaindre et de dénoncer beaucoup plus que de se plaindre. Qu'il décrive ou fasse parler ses personnages, pas de retour sur soi-même. Au point où fut tranché son fil, et nourrissant comme il le faisait ses vers de son expérience quotidienne, Owen est un poète de circonstance, donc un vrai poète de guerre. Qu'on lise plutôt un hâtif projet de préface trouvé parmi ses papiers :

Il n'est pas question de héros dans ce livre. La poésie anglaise n'est pas encore prête à en parler.

On n'y parle pas non plus de hauts faits ou de pays, ni de rien qui touche à la gloire, à l'honneur, à la puissance, à la majesté, à la domination ou au pouvoir, mais de la guerre seule.

Je ne m'occupe surtout pas de la Poésie.

Mon sujet est la Guerre, et la pitié de la Guerre.

C'est la pitié qui en fait la Poésie.

Cependant ces élégies ne sont en aucun sens consolantes pour notre génération. Elles pourront l'être pour la prochaine. Tout ce qu'un poète peut faire aujourd'hui est d'avertir. C'est pourquoi les vrais Poètes doivent être véridiques...

D'autres ont raconté comment Owen devint vite célèbre parmi les poètes, et son amitié avec un Sassoon, par exemple, son parent par l'inspiration et qui l'aida à se faire publier. Les éloges ne lui tournaient pas la tête. Il ne songeait qu'à dire tout ce qu'il sentait en lui : « La gloire, c'est d'être reconnu de ses pairs. Je suis déjà plus que reconnu d'eux », écrit-il en 1918. Comment avait-il mérité si tôt l'attention de gens non moindres et aussi différents que Wells, Bennett, Osbert Sitwell?

Par son style, évidemment et peut-être d'abord. Par des rythmes souverainement maniés, par des vers tantôt égaux, tantôt d'une suggestive inégalité. On en citerait cent exemples. Choisissons celui-ci, où l'attaque reprend une cadence de chanson shakespearienne, sans doute inconsciemment remémorée, et par le mouvement, non par les mots :

Il n'est pas de lèvre aussi rouge
Que le baiser des morts anglais tachant les pierres.
Douceur des amants, des amantes,
Leur amour tout pur vous fait honte.
Amour, vos yeux n'ont plus de leurre
Quand je vois de ces yeux éteints à mon secours!

On désespère de continuer cette tentative caricaturale pour traduire le poème intitulé *Un plus grand amour*. Si l'on a pu donner une vague idée de sa variété rythmique, on en a trahi la simplicité, et l'on n'a livré qu'un misérable écho de sa ravissante musique. Tant pis! il faut aussi, puisqu'on parle de musique, citer ces deux vers de la troisième strophe, adressés encore à l'amour humain :

> Ta voix ne chante pas si douce,
> Chuchotant comme brise au grenier, sous les poutres.

caricature encore de

> Your voice sings not so soft,
> Though even as wind murmuring through raftered loft,

où *soft, raftered et loft* chuchotent comme le vent sous les combles.

Toute la poésie de Owen montre sa sensibilité à la musique, notamment les strophes qui commencent par : « Tous les sons ont été musique à mon oreille » ou ce début assez verlainien :

> Ils chantaient, ces clairons, attristant l'air du soir;
> D'autres y répondaient, si dolents à l'ouïr.

où l'on a respecté la contre-assonance de l'original. Les vers de ce poète sont parcourus d'appels graves et mélancoliques. Ceux des clairons encore, entendus au fond de « tristes provinces », « calling from sad shires » (sent-on la magie de cette fin de vers?).

Un pas de plus : l'objet se double d'un symbole; le cri d'un chaland, au tournant d'une rivière, évoque la barque sur laquelle le roi Arthur agonisant voguait vers Avallon. Il faut noter chez Owen cette naissance spontanée du symbole (par exemple la colonne montant en ligne, qui est une énorme larve myriapode), attestée aussi par l'emploi de quelques adjectifs abstraits à valeur concrète. Mais, aussi souvent, son énergie directe et passionnée se prend directement à l'objet, sans préciosité, ne cherchant que l'expression la plus belle par sa robustesse. Une telle forme se caractérise par des schèmes rythmiques variés, mais réguliers, par la plénitude du vers, et par la force dans la description de spectacles terribles et dans l'évocation ou l'expression des sentiments correspondants.

« La guerre »... « La pitié »... Les voilà, ces spectacles et ces sentiments. Le volume décrit continuellement les misères du soldat : tranchées, attaques, bombardements, la souffrance trop forte, la mutilation volontaire, la folie. Tout dans cette vie n'est pas uniformément sombre. On y plaisante, parfois

dans un langage littéralement populaire : Owen est trop artiste pour user hors de ton d'un style décoratif ou soutenu. La plaisanterie est volontiers sinistre, cynique ou brutale : dans le terrible discours de l'homme blessé à mort qui s'appelle *A terre,* ou dans les deux strophes intitulées *Le christianisme* (1), où l'on voit une Vierge encore debout dans les ruines d'une église, « souriant à la guerre pour qu'elle la flatte; auréolée d'un vieux casque, un morceau de l'enfer viendra bien la cabosser ». Plaisanteries de soldat, courage de la gaîté, mais entre initiés à cette vie séparée du monde. Aucun partage avec le profane qu'est le non-combattant. A lui, Owen n'offre que la laideur, l'absurdité, l'injustice de la guerre, les individus embrigadés sans leur aveu dans d'énormes querelles. Il arrache tous les masques héroïques. Les uns souffrent, les autres jouissent : qu'au moins les victimes conservent le droit de se révolter contre les mensonges « décents », de déshabiller l'abandon, l'oubli, l'incompréhension frivole, le *Dulce et decorum* dont s'apaise la petite inquiétude du civil pendant qu'un blessé meurt sans pouvoir attirer l'attention des infirmières ou que le cul-de-jatte négligé prend froid dehors, dans son fauteuil, à l'écart de la vie. Chez nous, à cette époque, cette amertume s'appelait défaitisme. On la pourchassait. Elle inspirait d'affreuses, de désolantes ballades que de mauvais soldats chantaient aux « bleus », dans les abris, en se cachant des officiers. C'est cette désolation que Owen jette à la face de l'ennemi, qui n'est pas le soldat d'en face, mais le civil :

> ... Si vous ne partagez
> En enfer la nuit chagrine de l'enfer
> Avec ceux pour qui le monde tient dans une fusée qui tremble
> Et le ciel n'est que la grand route des obus,
>
> Vous n'entendrez pas leur gaieté :
> Vous n'irez pas penser qu'ils se réjouissent
> D'aucune de mes plaisanteries. Ces hommes méritent
> Vos larmes. Vous ne méritez pas leurs rires.

Par la violence de sa révolte, par la tendresse humaine d'où elle jaillit, Owen est en poésie ce qu'en prose est un Richard Aldington, porte-parole anglais des héros massacrés.

S'il en restait là, sa poésie serait puissante, mais uniquement atroce. Qu'est-ce donc qui la rend sublime? L'espoir? Guère. Même s'il revient, le jeune homme demeurera désabusé : « Les enfants n'ont pas de tristesse plus triste que notre espoir. » Sa pensée plane sur le monde et sur le temps comme détachée de lui. Les siècles à venir, dit-il, se chaufferont les mains aux feux du charbon où brûleront les « pauvres gars perdus dans le sol ». Point d'autre au-delà que celui des

(1) En français dans l'original.

spectres errant dans le mystère de la nuit sidérale (il y en a beaucoup chez Owen) ou que la paix du néant.

Pourtant, il règne dans ces vers implacables et désolés, à bien des égards, un respect religieux de réalités vécues et reconnues sacrées. La beauté, bien entendu, pour le culte de laquelle le poète entretient sa sensibilité tendre, alerte, intacte. Par elle, il échappe à ces « délateurs des Parques : la Fortune, le Hasard, la Nécessité, la Mort ». Non pas certes à la souffrance, et il méprise qui s'y soustrait : « Par choix ils se sont mis à l'abri de la pitié et de tout ce qui gémit en l'homme devant la dernière lame et les étoiles infortunées; tout ce qui s'afflige quand beaucoup quittent ces rivages; tout ce qui partage la réciprocité éternelle des larmes. »

Yeats a exclu Owen de sa célèbre anthologie des poètes anglais modernes en raison de quelques faiblesses d'expression qui détonnent aujourd'hui (1), et sous prétexte que « la souffrance passive n'est pas un thème fait pour la poésie ». Passive, après tant de colère? Peut-être Yeats songeait-il à tels poèmes où Owen reconnaît l'obligation de combattre ou l'effet ennoblissant de la souffrance. Mais la victoire d'« un plus grand amour » sur l'amour charnel, la victoire sur soi-même par la camaraderie et la solidarité sacrées; cette tendresse hautaine, pour ses compagnons, d'un membre de leur tragique franc-maçonnerie, l'humanité partagée, la gratitude envers les morts et le culte dont on les entoure, la volonté tendue à préserver la sensibilité de l'endurcissement physique, quoi de passif dans tout cela? De cette victoire active par la solidarité recherchée, voici une image prise à la nuit des espaces infinis. Un Henley, quelque vingt ans plus tôt, défiait leurs terreurs dans un mouvement d'égotisme superbe : « Je suis le capitaine de mon âme! » Owen a dû souffrir seul, mais il est soutenu par le rayonnement d'autres âmes solitaires :

> Pourquoi donc oser craindre? D'autres âmes errantes
> Percent la nuit de ces vastes confins.
> Elles sont leur propre lumière; les auréoles,
> Là-bas, soi-même on les irradie.

Si Owen est tenu par les meilleurs d'entre ses successeurs pour l'un des premiers poètes de sa génération, s'il est mis notamment par Louis Mac Neice au rang des D. H. Lawrence et des T. S. Eliot, c'est (la maîtrise dans le métier allant de soi) pour l'attitude active et virile qu'il a prise vis-à-vis de l'épreuve, pour son réalisme sans soumission, pour le drame

(1) « Il n'est que sang, boue et sucre d'orge sucé (... il traite les poètes de « bardes », une fille de « vierge », et parle de guerres « titaniques »). Lui a toutes les excuses, mais non pas aucun de ceux qui l'aiment. » (*Letters to Dorothy Wellesley.*) Nous nous rangeons parmi ces réprouvés.

intime d'une expérience que, loin de subir, il a vécue jusqu'à la victoire. Ses vers dureront parce que, à la différence de tant de « poètes de guerre » d'un type convenu, il a extrait des événements qui s'offraient à lui, en pesant sur lui, une substance qui les dépasse. Voyons comment ses deux jeunes camarades, placés en face de problèmes analogues, les ont abordés.

★

L'histoire d'Alun Lewis importe à l'entente de sa poésie. La difficulté ordinaire de concilier une vie de poète et une vie de soldat apparaît dans *Raiders' Dawn,* qui est situé en Angleterre; elle est accrue — physiquement et moralement — dans l'Orient de son deuxième recueil. En Angleterre, dit-il, « l'inclination n'est pas continuellement écrasée par la répugnance cosmique, l'individu n'est pas aussi impitoyablement et incessamment soumis au laissez-faire du soleil et de la stérilité. Ah, l'Inde! comme cela vous éprouve un homme! »

On s'attend, de la part d'un combattant en pays exotique, à beaucoup de narration et de description. Il y en a; mais, chose curieuse, non d'abord et sans effort. Son premier propos est de se raconter : « Je ne puis prétendre à la prise que d'autres poètes ont sur l'universel, et je considère mes poèmes comme l'expression d'une expérience personnelle.. » Cela peut s'entendre de plusieurs façons, et on y reviendra. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le récit direct de cette expérience est contrarié par une tendance instinctive à passer outre et à en écouter immédiatement l'écho. Son esprit va droit à l'universel. Il voit le paysan de l'Inde sous l'aspect d'une race et d'une destinée. L'objet n'est pas pour lui le point de départ d'une image, mais une image qui sert de pendant à une autre : de telle sorte qu'il lui arrive d'évoquer comme en un thème musical, sur une double portée, Cythérée qui va se lever et la femme que l'on attend sur le bord de la mer. On donnera plus loin un exemple de l'allégorie qui est une démarche naturelle de sa pensée. La jungle, dit-il aussi, l'émeut « plus profondément que rien d'autre... Mais quand j'ai eu fait un poème à propos de la jungle, je me suis aperçu qu'il était devenu une critique du monde occidental... De la jungle je n'avais rien dit ». Il lui faudra réagir, « abandonner le vaste pour le particulier, l'infini pour le fini, le cœur pour les yeux ».

S'il y a dans ses vers une part de monde extérieur pris en soi, elle paraît donc délibérée. Ou plutôt, à mesure qu'il s'analyse, il se rend compte que la lettre et le sens, le fini et l'infini cherchent en lui leur conciliation. Il a commencé

par vouloir les « fondre dans l'action ». C'est chose mal réalisable dans une conscience divisée, et le drame essentiel d'Alun Lewis est là. Chez lui règne une qualité d'inquiétude dont Owen paraît exempt. Sans doute faut-il attribuer cette dissemblance à celle de deux générations encore plus que de deux tempéraments. Si le message d'Owen embraye plus directement sur la réalité concrète, ce peut être pour plusieurs raisons : sa nature d'artiste, qui le portait d'abord à décrire le monde sensible; son inexpérience d'une évolution ultérieure et capitale de la poésie; son inexpérience encore de profondes fissures dont l'âme humaine s'est depuis lors rendu compte. S'il connaît l'angoisse, elle n'est pas métaphysique. Son unité intérieure n'est pas en question.

Le tour pris par la poésie anglaise au cours des trente dernières années est dû pour une grande part à l'expérience, moitié livresque et moitié vécue, comme il arrive à toute façon d'être collective, d'une conscience qui se sent désintégrée dans un univers incohérent et qui cherche à reconstituer son unité dans des rapports stables avec une machine remise en ordre. On ne voit pas qu'à cet égard Lewis ait particulièrement subi l'influence de T. S. Eliot, si répandue dans sa génération. Il a pratiqué Rilke, auquel est dédié l'un de ses poèmes. Surtout il a chanté sincèrement et personnellement sa partie dans une dure époque, ennemie de l'intégrité qui fut toujours son grand souci.

Ce mot d'« intégrité » revient souvent dans ses lettres. Il signifie à la fois honnêteté, désir de tout dire, et intégralité harmonieuse de soi-même dans le tout : « Je sens en moi la fièvre, le don diffus, la capacité de subir, d'endurer, de persister dans l'effort pour faire de l'unité avec tout ce qui m'a été donné et tout ce que le monde abat sur moi... J'ai de plus en plus soif d'une seule chose, l'intégrité; je ne tiens rigoureusement aucun compte des autres qualités des gens à qui manquent cette sincérité, cette totalité fondamentales. »

Qu'on ne cherche pas dans ses vers d'unité partielle ou factice. Son noble propos est noblement réalisé. Il n'a pas atteint la cohésion dont il rêvait, dans le plan intellectuel; et c'est par là qu'il nous touche. « Fondre l'infini et le fini »; ce serait trop commode : lesquels, et comment? dans quel plan d'expérience? Son incertitude religieuse ne le laisse pas en repos. Sous leur aspect métaphysique, ses vers ne sont que poignantes questions, comme chez les plus humains parmi les poètes. C'est dans le domaine du cœur que Lewis s'accomplit en se racontant. D'où l'importance chez lui de l'élément biographique et descriptif, de l'expérience concrète particulière élaborée en termes valables pour tout

homme, donc universels. Ainsi se trouve résolue l'opposition qu'il établissait modestement entre « l'universel » et « l'expérience personnelle ». Il le dit ailleurs lui-même : « Dans la mesure où mes poèmes valent quelque chose, ils ont un sens universel. Ils éprouvent le monde et ils signifient tout ce qui est impliqué dans ce qui se passe. » Et qu'est-ce donc? Surtout l'amour, la mort, et l'angoisse d'ignorer ce qui survit de ce qu'on aime.

A vouloir donner une idée de son propos et de son tour d'esprit, on a négligé la substance des vers de Lewis. Il faudrait trop d'espace pour en offrir une image, nécessairement caricaturale et incomplète, comme on l'a tenté pour Owen. Essayons cependant d'en esquisser quelques caractères, aspects ou thèmes.

Bien que le sujet se confonde naturellement chez lui avec le symbole, la vie du soldat, au pays ou en voyage, les contrées et personnages exotiques, les idoles à trompe et autres spectacles évoqués par Baudelaire figurent dans ses poèmes. Inondés, écrasés de soleil ou baignés de lune ou de nuit opaque, ils laissent dans la mémoire de grands pans d'ombre et de clarté. Le dépaysement l'a peut-être soustrait à l'absolu d'un monde unique. Il favorise l'ampleur de vues que donne la perspective, dans le temps et dans l'espace : le soldat, au pays, reflète le guerrier préhistorique; le paysan indien est un accident d'une très vieille terre. Le sens du passé, de la durée, de la distance et de l'infini parcourt son vers d'un souffle de grandeur. C'est sur un fond de guerre et de mort qu'y palpite l'amour d'un mari soldat, rappelé par tous les incidents de sa vie, associé à tous les spectacles d'une nature étrangère. L'intégrité qu'il recherche par-dessus tout, c'est en somme une victoire du sentiment sur le temps et sur le monde oppresseurs.

Pas d'éloquence, rien de convenu. L'expression colle à chaque réalité particulière, laquelle est très souvent, par la démarche d'esprit qu'on a dite, un reflet d'une autre réalité, non un point de départ pour une image interchangeable avec elle. Ainsi son imagination travaille simultanément sur ses deux registres : d'où un effet de musique passionnée et rare. D'autres fois, il associe incongrûment et ironiquement deux images familières et de sens très différents : par exemple le cygne aimant Léda, et le cygne chantant. Cette ironie, jointe à l'émotion qu'on lui sent devant la beauté mystérieuse, l'apparente à l'un de ses aînés, Robert Graves, auquel il s'était ouvert de ses projets et qui a préfacé son deuxième recueil (dont le titre, emprunté au *Livre de Job*, est à dessein ironique lui aussi). Il atteint sans doute sa forme parfaite dans quelques poèmes allégoriques où réson-

nent des échos émouvants et complexes. Celui-ci nous rappelera peut-être le tableau où Botticelli représente un centaure dompté par Athénê avec la pitié de l'esprit pour la bête; il évoque aussi le passage immortel où Shakespeare, par la bouche naïve de l'hôtesse Pistol, décrit la mort du gros John Falstaff aussi tendrement qu'il raconterait celle d'un petit enfant. La pièce s'appelle *Compassion :*

Elle dans la nuit violente
Avec de simples mains lucides
Flattait dissipait sa frayeur
Desserrait les sanglants bandages

Et sérieuse consciente
De l'épouvante caressée,
Attirait ce poil emmêlé
Joyeusement vers sa poitrine.

Et lui qui jasait de la Mort
Tout frissonnant il s'apaisait
Dans les prairies de cette haleine
Qui lui rendait l'obscur vouloir.

Et même elle ne bougeait pas
Au centre calme de l'orage
Pour toucher — queue, sabots, pelage —
Le centaure à face de dieu.

★

Sidney Keyes, enfant solitaire et replié sur lui-même, a beaucoup lu et réfléchi de bonne heure. Il s'est constitué un monde imaginaire dont ses vers donnent une idée, et où l'on peut trouver un reflet de ses auteurs favoris. Son originalité n'est pas nécessairement diminuée du fait qu'ici et là dans ses poèmes on rencontre une image ou un tour où résonnent presque littéralement Shelley ou Dorothy Wellesley. S'il lui arrive de rappeler T. S. Eliot dans des pentamètres volontairement plats, directs, cadencés, à chute trochaïque, où le chant de mots repris comme les maillons d'une chaîne soutient l'idée, et où même cette idée s'apparente à celles de son grand frère aîné, cette parenté n'empêche qu'à moins de vingt ans il avait sienne cette découverte :

Mais point de secours ni d'espoir tant que ne soit brisé ce cerle :
Souhaiter la mort et vivre la contrainte du temps,
Souhaiter l'amour et vivre la destruction de l'amour.

Quels sont les morts dont pendant des années il préféra la société à celle des vivants? Quelle est sa famille, non plus par des rappels dans la forme plus ou moins fortuits, mais par l'esprit? Des romantiques visionnaires, à l'imagination hantée et volontiers macabre : Greco, Blake, Hölderlin, Schiller,

Beddoes, Darley, Donne, Goya, Picasso, Klee, Rouault, Rilke, Yeats, Van Gogh et d'autres l'ont inspiré comme ses vers en témoignent souvent. La poésie campagnarde du XIXe siècle de Wordsworth (un peu inattendu celui-là), Clare, Hardy, Housman, Edward Thomas, l'attirait. Il a dit dans quel sens et pourquoi : « J'aurais dû naître au siècle dernier dans l'Oxfordshire ou dans le Wiltshire, et non près de Londres entre deux guerres. Alors j'aurais pu faire un bon poète pastoral, au lieu d'un poète métaphysicien anxieux et sans racines. L'ennui, c'est qu'un objet beau, pour moi, n'est pas une joie à jamais; je ne me satisfais pas d'imaginer que la beauté c'est la vérité, etc. Je ne sais que ceci : tout signifie autre chose, confusément, et je désire éperdument savoir quoi au juste. »

Cette dernière déclaration dispense d'un développement sur son propos poétique et sa façon de traiter la réalité sensible, que vérifie au surplus la lecture de son œuvre. Les noms de ses auteurs d'élection expliquent aussi le souvenir visuel que laisse cette œuvre. Les paysages y sont germaniques ou celtiques : déserts de rochers, de brouillards et de glace, landes brunâtres, taciturnes, crépusculaires, lieux magiques des expériences de l'âme. Le *Waste Land* d'Eliot n'est pas loin, ni l'Irlande de Yeats, ni le Runenstein et le Dusseldorf de Heine, sur la mer du Nord et sur le Rhin. C'est sans doute Rilke, par la vision spacieuse et imprécise, où le brouillard magnifie et dérobe à la fois des sites et des personnages d'allégorie plus ou moins fantasmatiques, de qui la parenté avec Keyes apparaît la plus étroite. La plus profonde aussi, car il existe entre eux de nombreuses analogies de thèmes et de pensée, et jusqu'à un drame intellectuel et moral de mouvement identique. Ici encore, signaler cette parenté n'est pas rendre moins intense ou moins personnelle l'expérience propre de Keyes. Chez lui comme chez Rilke, on trouve l'amant, l'amante, les jeunes morts dans des rôles semblables. Le Héros de l'écrivain allemand a son pendant chez Keyes dans le Poète. Il ne faudrait pas verser dans l'analogie automatique, mais les grands morts, soustraits au temps, de la *Foreign Gate* ne sont pas sans ressemblance avec l'Ange de Rilke. Keyes figure par le thème du voyage l'idée rilkéenne de la métamorphose; chez l'un et chez l'autre, même notion de l'amour, étape nécessaire mais non point d'arrivée; de la souffrance, également nécessaire; et surtout de la mort qu'il nous faut porter non comme un cancer qui nous tue, mais comme la suprême réalité par laquelle, en nous y adaptant et en la transcendant, nous accédons à l'harmonie et à la plénitude qui nous sont assignées.

On ne peut ici retracer en détail le drame spirituel de Keyes. Esquissons-en l'évolution et le mouvement, calqués sur la condition faite à ce jeune homme et à sa génération : la guerre, non décrite comme chez Owen ou Lewis dans sa réalité plus ou moins littérale, mais admise simplement pour lieu et pour temps d'une destinée. Cette rapide évolution n'est pas régulière comme celle d'un système. Elle a ses sautes et ses retours d'humeur. Ainsi le poème *Anarchy*, qui justifie son titre, date d'un an seulement avant la disparition du poète. A prendre les choses d'ensemble, un des thèmes les plus insistants, du début à la fin, est la lutte contre la crainte et l'angoisse. Plus important encore est celui du voyage. *Advice for a Journey* en marque assez bien le départ (mars 1941). Aucune illusion, mais l'exhortation à l'aventure héroïque sans autre loyer que la mort. Point de philosophie élaborée par une expérience sans valeur pour cette génération : elle la conduirait dans les « prairies du désespoir ». Point de provisions, « ni savoir, ni boussole, ni même cette certitude de fer » des prédécesseurs. Point de souvenirs. Rien que « l'espoir aveugle et obstiné de tracer un sentier dans ce désert ». Il ne faut que la liberté, la sérénité :

Allez, amis, le corbeau n'est pas une sibylle;
Brisez la colère des nuages avec un visage inchangé.
Vous trouverez, peut-être, le rêve sous la colline —
Jamais Canaan, ni aucune montagne d'or.

Keyes est de ces *morituri* poussés par une soif d'affranchissement, de franchissement, d'accession à un mode de vie malgré tout. On aurait tort de le confondre avec les amoureux de la mort, romantiques débiles. Il ne partage en rien le « souhait de mourir » qu'il diagnostique chez les écrivains allemands. Il ne cherche pas à éluder « la responsabilité personnelle dans ce mal de tout un monde qui est notre cauchemar ». D'un bond il atteint à une maturité clairvoyante : « Je ne suis libre, fait-il dire à Schiller mourant, que depuis que ma jeunesse est morte. » Portant inévitablement la mort en lui, il la vit et la vainc en composant avec elle. Il a découvert pour son compte le secret de l'acceptation en avançant au delà des vergers étoilés de fleurs et peuplés d'amoureux, au delà du désespoir, dans des régions où le pessimisme n'a pas de sens, et selon une vie qui n'est cependant pas désincarnée, ni soutenue par l'attente d'une immortalité personnelle :

Je dis : l'Amour est une solitude et ces ossements
Proclament non l'échec, mais la mort de la jeunesse.
Nous disons : Vous devez être prêts pour le désert
Même parmi les vergers étoilés de fleurs,

Même au printemps, ou à l'instant de l'éveil
Où l'homme se tourne vers la femme, et où tous deux ont peur.
Tous ceux qui veulent sauver leur vie doivent trouver le désert —
L'amant, le poète, la fille rêvant du Christ,
Et le coureur rapide, couronné d'un autre laurier :
Ils doivent tous affronter le soleil, le désert de roc rouge,
Et voir incendié l'oiseau de métal.
Tant qu'on n'a pas traversé le désert et affronté ces flammes
L'amour est un mal, une main agitée,
Une douleur morbide vidant le cœur de son courage.

Nous ne connaissons pas la fin, nous ne pouvons dire
La forme de cette vallée, ni si le feu blanc
Va nous aveugler à l'instant...

C'est simple, nous allons
De l'avant, nous allons ensemble de l'avant, ne quittant
Rien qu'une façon d'aimer sans force...

Ils trouveront, ceux qui s'attardent au jardin,
Que la façon du temps n'est pas d'un fleuve mais
D'un chapardeur qui ne leur demande point pardon.

Ces vers sont tirés du testament poétique de Keyes, *The Wilderness.*

★

« Ensemble, de l'avant »... Voilà comme, à son tour, ce dernier venu acquiert le droit de parler pour ses semblables. Il a résolu le même problème que les deux autres, chacun à sa manière et dans son style. Les mots sont maigres et froids; ils n'ont pu montrer de quelle création splendide, de quel lyrisme torturé ces trois poètes ont gonflé leurs vers; tout au plus a-t-on peut-être fait pressentir par quels chemins de souffrance et de solitude ils ont amené en eux l'homme à la victoire et à sa pleine stature selon les dures règles d'un jeu dénaturé, surtout dans un pays où le citoyen n'est pas soldat par tradition. Pas plus qu'eux, n'abusons des mots et du sentiment en les figeant dans une posture de héros. Dépassant l'état de victimes, ils ont fait mieux que « tirer leur raison ». Ils ont su vivre bien plus que mourir. Ainsi entendu, leur drame n'est-il pas le nôtre à tous? Ils n'ont pas dû, comme les survivants, apprendre à se tolérer. Le seul secret que la mort ait épargné à ces presque adolescents, à ce presque enfant sitôt mûris, c'est celui que nous connaissons : qu'on apprend à vivre en écoutant chanter les jeunes sages disparus.

MANGROVE

par GEORGES WALTER

Dumallier, le receveur des douanes, venait de faire quatre piques contrés, et les joueurs discutaient sur le point de savoir si l'impasse à la dame ne lui aurait pas procuré une levée supplémentaire, lorsque le maréchal des logis chef Lendormi fit son entrée au cercle et s'approcha de l'administrateur adjoint Delorme :

— Monsieur l'administrateur, dit-il avec son accent de paysan berrichon, je voudrais bien vous dire un petit mot en *particuliais*.

Lendormi rejeta le capuchon ruisselant de sa capote et apparut coiffé du képi, réglementaire après six heures du soir dans la gendarmerie coloniale.

Il pleuvait comme il pleut à Swai Prateal lorsque la mousson de suroît est établie. Le vent soufflait avec une rage folle. C'était l'haleine du golfe de Siam tout proche, gonflée d'iode et de sel, que les palétuviers entourant le poste avaient à peine attiédie de senteurs doucereuses. A chaque rafale, la muraille liquide qui limitait la véranda se faisait plus dense, plus opaque. Le sifflement aigu de la tempête, le martellement de l'averse sur les tuiles, les hoquets des chéneaux dégorgeant péniblement une ration surabondante, le coassement des minuscules crapauds-buffles, composaient, à la gloire de l'eau fécondatrice, une polyphonie bruyante et euphorique.

— Alors, Lendormi, qu'est-ce qu'il y a de cassé?

— Monsieur l'administrateur, le bruit court au *marchais* que le douanier de Srêkrom, M. Vernard, aurait été assassiné. C'est une jonque chinoise qui a apporté la nouvelle. Malheureusement, elle a profité de l'éclaircie

de ce matin pour mettre à la voile, et je n'ai pu recueillir aucun autre renseignement.

Delorme congédia le sous-officier qui remit son capuchon, salua militairement, et disparut sous l'averse.

Dumallier, à qui Delorme communiqua aussitôt la nouvelle, s'en étonna avec la mauvaise humeur d'un joueur de bridge dont la partie est interrompue.

— C'est un canard, dit-il. Vernard va très bien. J'ai eu de ses nouvelles par la dernière chaloupe, au début du mois. Nous sommes le vingt, je ne vois pas ce qu'il aurait pu attraper.

— C'est très simple, observa l'instituteur Ferblantier, il n'y a qu'à télégraphier à Prek Thmey.

Delorme fit remarquer à cet estimable pédagogue que la ligne télégraphique était interrompue depuis plusieurs jours, la bourrasque ayant abattu les poteaux sur sept kilomètres. Il ajouta qu'il n'y aurait pas de chaloupe avant trois semaines, et qu'aucune des jonques de Swai Prateal ne pouvait tenir la mer par un temps pareil. On pouvait bien gagner Srêkrom par voie de terre, à cheval, mais avec cette pluie...

L'arrivée du gardien de prison Pietrantoni, à qui Delorme passa ses cartes, lui permit d'aller mettre le résident au courant, et de prendre ses instructions. Le père Kircher n'hésita pas longtemps :

— Vous allez y aller, à cheval, avec le docteur. Téléphonez-lui. Télégraphiez à Kompong Smach pour qu'on vous prépare des chevaux, avec un relais à Sala Chai. Vous partirez en auto demain matin à quatre heures. A six heures, vous serez en selle et, en marchant bien, vous pourrez coucher le soir à Prek Thmey. Le lendemain, vous descendrez la rivière en pirogue et en quelques heures vous serez fixé. Et ça vous sortira un peu.

★

Lorsque à Kompong Smach, Delorme et le docteur enfourchèrent leurs petits chevaux, la pluie avait miraculeusement cessé. Mais le ciel restait noir, lourd de

menaces pour la journée; on sentait l'atmosphère saturée d'humidité, et la fumée des pauvres cases cambodgiennes traînait au ras du sol.

Ils traversèrent d'abord les plaines interminables de Srê Thom, la *grande rizière,* d'un vert si tendre au mois de Kadek, mais, en cette saison du Vossa, d'une si navrante tristesse, avec leur boue liquide où surnage encore la pourriture des dernières éteules, vastes et désespérantes étendues où seul, de place en place, le *borassus flabelliformis* dresse son panache désabusé. Devant de rares paillotes, haut juchées sur des pilotis maigres, des Cambodgiens attendaient la fin de leur fatigue séculaire. Le passage des Français déchaînait une émotion fugace : aboiement de chien, fuite éperdue d'enfant, pudeur des femmes aux cheveux en brosse voilant d'une guenille leurs seins robustes; mais les hommes, courtauds et indifférents, les regardaient défiler sans paraître comprendre.

Et ce fut la forêt clairière, tandis que reprenait la pluie et que la piste devenait mauvaise. Une forêt clairière qu'on eût dite aménagée pour illustrer un manuel de géographie générale : une plaine, une forêt, puis encore une plaine, et ainsi de suite au fil des heures monotones. Delorme, raidi dans l'armure de son manteau trempé, songe à la troupe des singes blancs qui, dans les ballets cambodgiens, tourne en rond pour traverser une forêt. La piste devient chemin charretier, elle évite les gros arbres et sinue sans raison dans la plaine. Depuis des siècles, ce chemin n'a pas changé, il est tel qu'au temps des légendes. Les ponts en bois sont délabrés et les éléphants, méfiants du travail des hommes, les contournent avec soin. En voici un, justement, qu'un Cambodgien rassure à grands tremblements des pieds nus au lobe inférieur de l'oreille. Il porte un maigre ballot d'écorces. Mais non, il est caparaçonné d'or et de soie, et c'est le roi Vorpheak qui le monte. Auprès d'un ermite l'attend la princesse Popean, qui cueille les plus belles fleurs à l'intention de son bien-aimé : le *mlisruot* au parfum insinuant. D'autres encore, *mantha, philkoun, thiangkollaney*...

Il fallut, pour que Delorme abandonnât sa rêverie, où se mêlait un peu de fièvre, que la piste écornât cette singulière forêt suspendue que l'on appelle la mangrove. Sur un inextricable hérissement de racines protubérantes, se dresse la triste et médiocre végétation des palétuviers, qui ne partagent qu'avec le myrobolan la perversion de se complaire en eau saumâtre. Au hasard des flots boueux, des graines d'*avicennia* ont germé, émettant un lacis de racines traçantes qui immobilisent et cloisonnent la vase, en retiennent de nouvelles couches, sans cesse moins fluides, où se fixeront les jeunes plants de palétuviers : *rhizophora, bruguiera, ceriops, ou khandelia.* Ainsi se constitue le peuplement de la mangrove. Voués à l'achèvement de ces confins pélagiques, les palétuviers, invinciblement, gagnent chaque année sur les boues du rivage. Derrière eux, sur un sol déjà ressuyé et assaini, se déploient les troncs pelés du *melaleuca leucadrendron,* à l'écorce isolante, dont les feuilles dispensent l'huile de Cajeput. La terre, dans quelques décades, portera des moissons, tandis qu'en avant-garde la mangrove continuera de pousser vers la mer sa végétation malsaine et tourmentée.

Grelottant de fièvre et de froid, Delorme et le docteur, vers la fin du jour, comme l'avait estimé le résident Kircher, virent enfin poindre les fumées de Prek Thmey.

★

En *sarong,* le torse nu, sous sa véranda, le chaufaisrok Pann, qui regardait tomber la pluie, s'affaira pour recevoir les voyageurs. L'arrivée inattendue, en pleine tempête, du *louk phouchhouy,* l'adjoint, ne présageait rien de bon. Le chaufaisrok se précipita, déchargea lui-même les bagages, en criant des ordres incohérents dans toutes les directions. On dressa deux couchettes dans le bureau du forestier, à l'autre bout du village.

Delorme, qui connaissait bien Prek Thmey, ne se lassait pas de goûter le pittoresque d'un centre dont le développement avait suivi sans contrainte la destinée propre,

qui était de servir de marché entre les produits forestiers et la camelote importée, de lieu d'échange entre la mer et la montagne. Le village ne comporte qu'une longue rue, étroite comme un souk, qui épouse les méandres de la rivière que parfois elle surplombe sur pilotis. Dans une ambiance de bonne humeur médiévale, le restaurant, le débit d'opium, le théâtre et le lupanar, tous tenus par des Chinois ventrus, attendent le Cambodgien des bois. L'attendent aussi de profondes boutiques où les peaux de cerfs d'Eld, les cornes molles propres à ranimer l'ardeur amoureuse des riches Asiatiques, la gomme-gutte, le bois d'aigle et l'huile de *chhoeuteal,* s'échangent contre des tissus, des outils, du stovarsol et de la quinine. Des articles inattendus garnissent les vitrines : lampes allemandes à piston, apéritifs français, eau de Vichy fabriquée à Bangkok, préservatifs japonais, et, parfois même, un chapeau melon.

Chaque Cambodgien a son acheteur, qu'il appelle respectueusement le patron, et à qui l'attache un compte courant toujours débiteur. Mais il ne se croit pas grugé pour autant. Deux ou trois fois par an, il livre sa cueillette au patron, s'enivre, joue, mais regagne sa vallée avec une houe neuve, une culotte, un morceau de tissu noir où sa femme taillera une robe-tuyau. Cette vie sans risques lui plaît, lui « à qui rien n'appartient », et il n'envie en aucune façon les soucis du Chinois.

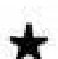
Tandis que crissaient les pompes des lampes à pression qu'on allume, et que s'animaient les débits, Delorme, changé, séché et réconforté par un cordial, demanda au chaufaisrok Pann des nouvelles du douanier Vernard.

Monsieur Vernard? Non certes, personne n'avait de ses nouvelles, car il faisait trop mauvais, vraiment, pour aller à Srêkrom. D'habitude, il faut trois ou quatre heures de sampan, mais, avec cette tempête, et le temps qu'il fait à l'embouchure?... Si M. Vernard est malade? On l'a dit, au marché, mais ce sont des gens qui causent, comme ça... Il est très dangereux d'aller à Srêkrom demain, mais puisque M. l'administrateur insiste, et que c'est l'ordre de M. le résident, on va faire venir un sampan malais, et

on pourra peut-être partir vers neuf heures. Si le temps s'améliore — le chaufaisrok compta sur ses doigts et leva les yeux vers un soleil imaginaire — on pourra être là-bas vers deux ou trois heures de l'après-midi. Mais ce n'est pas sûr. Et c'est tellement difficile...

Manifestement, Pann n'apportait aucun enthousiasme à cette expédition. Delorme y songeait, sans y voir autre chose que la mollesse cambodgienne, tout en cherchant le sommeil sur son lit Picot. De sa couchette, il devinait les palétuviers de l'autre rive, marécageux buissons qu'illuminait par instants le tressaillement fiévreux d'essaims phosphorescents. Delorme accorda une pensée à neang Samay, si aimante, et qui pourtant savait si mal aimer, et qui avait trouvé la mort en lui donnant le petit Ben.

La mort! Il sembla à Delorme que ce mot lui arrivait d'un groupe accroupi devant la maison, autour d'un feu. Delorme comprenait bien le cambodgien, mais jamais il n'avait pu donner de sens aux chuintements des chiqueuses de bétel, qui parlent la bouche pleine d'une salive abondante et rouge, que l'on voit déborder aux commissures en longs filets sanguinolents. Il crut cependant entendre que l'on parlait d'une méchante femme, d'un poignard, et de revenants. Mais les propos des veilleurs lui arrivaient avec les murmures de la forêt et de la nuit, et il sombra bientôt dans un sommeil peuplé de *neak ta*, de *kmoch preay*, et de sorcières-goules, les sinistres *ap* qui, la nuit, sortent de leur peau en entraînant seulement leur tête et leurs intestins, et qui s'envolent en laissant derrière elles un long sillage bleuâtre.



Les Malais, le chef coiffé du *ktap* de velours noir, le bassin drapé dans un *sarong* étroit, ramaient debout, à la proue et à la poupe, accompagnant l'aviron d'un brusque déhanchement. C'est d'une rive comme celle-ci que jadis s'enfuirent Tmenh Chey et son compagnon de misère; mais dans la nuit ils ramaient dos à dos, si bien qu'au jour ils n'avaient pas cessé de tourner sur place.

Et les Cambodgiens riront encore longtemps de leur déconvenue.

Le temps était clair et frais. Un soleil indécis dissipait lentement les brumes de la nuit, et jetait quelques éclats sur la morne tristesse des palétuviers. Le vent étant favorable, on put mettre à la voile, et dévaler au fil de la rivière déserte. Encore courbatus de leur course de la veille, Delorme et le docteur restaient silencieux.

Passée l'embouchure de la rivière, franchie la barre, on doit, vers le nord-ouest, couper en biais la baie de Srêkrom, enserrée dans la mangrove. Le poste douanier de Srêkrom se voit de loin, avec sa courte plage qui rompt la monotomie des palétuviers, avec son appontement et sa maison cambodgienne sur pilotis. Il n'y a pas une paillote, il n'y a pas un abri de pêcheur, sur cette côte pourrie de paludisme, mais l'administration des douanes tient à cet emplacement, d'où rien de ce qui intéresse le trafic de la rivière de Prek Thmey ne peut échapper.

— Quelqu'un qui va être épaté, c'est Vernard, dit le docteur. En tout cas, je compte sur lui pour le casse-croûte. La dernière fois, il m'a fait manger quelques douzaines d'huîtres, petites mais excellentes, ma foi!

Ils n'étaient plus qu'à quelques encablures du poste, et tout paraissait en ordre. Le sampan administratif se balançait au bout de son amarre. Les portes et les fenêtres de la maison étaient ouvertes, mais on ne distinguait aucun signe d'activité, et l'on n'entendait aucun bruit.

— Un silence de mort, murmura Delorme.

L'angoisse s'était emparée d'eux, comme s'ils avaient été tout à coup touchés par l'aura du drame. Les Malais se déhanchèrent plus durement, et le sampan, filant sur son erre, vint se ranger contre l'appontement désert. A peine avaient-ils mis pied à terre que l'odeur les saisit, une odeur qui faisait assez bien suite aux senteurs chinoises de Prek Thmey, à base de saumures, d'excréments, et de cuisine grasse, et aux exhalaisons écœurantes des palétuviers, mais singulièrement plus dense, plus riche, plus haute en couleurs.

— Je crois qu'il n'est plus question de casse-croûte,

glissa le docteur, le mouchoir sur le nez, en escaladant la véranda à grandes enjambées.

Nu dans son lit reposait Vernard. Le corps était dans un état de putréfaction avancée. Des colonnes de fourmis, laborieuses et pressées, entouraient ses yeux et sa bouche béante, à la recherche de nourritures succulentes. Grouillant de vers, bourdonnant de mouches noires, le cadavre gonflé s'était étalé comme une outre molle. Un suint fétide traversait le matelas, dégoulinait le long des pieds du lit de Hong Kong. D'une plaie à la poitrine glissait un poignard siamois.

Tout l'après-midi, Delorme, le docteur, les Cambodgiens et les Malais travaillèrent à creuser la fosse. Une fosse immense, car Delorme avait résolu d'enterrer dans son lit ce cadavre impossible à transvaser. Ainsi firent-ils, à la nuit tombante, éperdus de fatigue et d'horreur.

— C'est toujours la même chose, déclara le docteur, tandis que la dernière pelletée de terre jetée, le sampan fuyait vers la mer. La *congai* a dû s'amouracher d'un matelot et, avec la complicité des autres, on a assassiné Vernard pour le voler. Mon rapport sera vite fait. La mort remonte au moins à trois semaines. Quant aux assassins, ils sont maintenant au Siam, et on peut toujours les chercher.



Désigné pour remplacer Vernard, le sous-brigadier Cosson arriva à Srêkrom avec une nouvelle équipe de matelots, des produits désinfectants, et un approvisionnement de graines potagères. Le soir, en prenant son Pernod de contrebande sous la véranda, Cosson voyait, de part et d'autre du poste, la sombre ligne des palétuviers contre lesquels la mer battait un ressac amolli, rejoindre l'horizon maléfique du Golfe; il avait aussi sous les yeux, au pied de l'escalier, la tombe où, dans son lit, son prédécesseur dormait de son dernier sommeil. Un gazon épais y était poussé, qui avait la richesse d'un beau velours vert sombre. Cosson y planta quelques fleurs.

Mais, un mois plus tard, lorsque la chaloupe des douanes vint mouiller devant Srêkrom, on vit, sur l'appontement, s'agiter un être tremblant de fièvre et d'épouvante. A ses pieds gisaient une cantine, la caisse à opium, le quittancier règlementaire et les armes du poste. C'était Cosson, que ses matelots avaient abandonné, et qui, seul avec le mort, et sentant sa raison chanceler, voulait fuir le sinistre rivage.

Sur la tombe, rompant avec le vert terne et sale de la mangrove, des *Gerbera jamesoni* tendaient leurs corolles écarlates au bout de pédoncules longs et rigides; et leur splendeur éclatante rappelait qu'en cet endroit la terre avait été ameublie et engraissée.

LE TEMPS DE LA RECHERCHE

(*fin*) (1)

PAR GEORGES DUHAMEL,
de l'Académie française.

CHAPITRE XIII

L'UNION POUR LA VÉRITÉ. LES LABORATOIRES DES LETTRES. UN MESSAGE D'ALFRED VALETTE. L'ANGE GARDIEN DES SYMBOLISTES. FIDÉLITÉ. CONDAMNATION DE LA PUBLICITÉ EN LITTÉRATURE. UNE FIGURE DE HUGUENOT. PRÉSENCE DE REMY DE GOURMONT. LE FANTÔME DU PÈRE UBU. LES MARDIS DE RACHILDE. LE GARDIEN DU SANCTUAIRE. UN AMI DES ANIMAUX. ARIEL ESCLAVE. CIMETIÈRES ET PRISONS.

Un jour de ce temps-là, je fus prié à certaine réunion qui devait se tenir dans le local de l'Union pour la Vérité. Cette société, fondée par Paul Desjardins, logeait dans une vieille maison de cette creuse rue Visconti, dont le soleil connaît mal les profondeurs et où l'humidité grimpe aux murailles, avec les moisissures et les mousses verdoyantes.

Ce devait être un dimanche et, je ne sais plus pour quelle raison, j'étais quelque peu en retard. Je fus introduit dans une chambre assez claire qui regorgeait d'auditeurs. Faute de sièges, apparemment, presque tous se tenaient debout. J'entendis aussitôt, sans voir qui la produisait, une belle voix musicienne, cette voix lisait des vers et je reconnus aussitôt que ces vers étaient des miens.

La lecture finie, je fus remercier le lecteur. Il s'appelait André Gide. Sans doute parce que la nature n'a su me pourvoir que d'une voix fléchissante et sans cesse malade, je suis

(1) Voir *Mercure de France*, 1er janvier, 1er février et 1er mars 1947.

extrêmement sensible — oh! sans la moindre jalousie — au timbre, à l'étoffe, à l'étendue, à la souplesse d'une voix riche et bien conduite. André Gide n'était pas le seul, dans sa brigade, à jouir de ce privilège. Henri Ghéon possédait un baryton moelleux, ondulant, admirablement maîtrisé. Copeau, à cette époque, était le meilleur lecteur qu'il m'ait été donné d'entendre et j'ai toujours, en Copeau, préféré le lecteur au comédien.

En parlant ainsi, et pour commencer, de cette voix miraculeuse, de cette voix d'André Gide, je ne saurais donner à croire qu'elle m'ait jamais dissimulé les mérites de l'écrivain, auquel j'aime à rendre hommage. Parmi les raisons qui m'ont fait regretter de ne pas voir André Gide siéger à l'Académie, cette fameuse voix tient même une petite place. Gide nous aurait offert là, j'en suis sûr, d'admirables exemples d'éloquence et de diction.

Gide s'employait alors à former l'équipe de la *Nouvelle Revue Française*, équipe qui, dans la suite et jusqu'aux événements de 40, a, bien que sans cesse renouvelée, remaniée, élargie, conservé un sentiment très serré de ses disciplines originelles. Un petit conseil de guerre se tenait chez l'éditeur. J'y fus convié plusieurs fois. Il était conduit de manière judicieuse.

Ce n'est pas dans les journaux, qui mesurent si chichement aux choses de l'intelligence la place qu'ils accordent si volontiers à la faribole et à la sottise, ce n'est pas dans les journaux que les jeunes écrivains trouvent leurs laboratoires, le lieu de leurs expériences. Comme l'a dit Valéry, c'est dans les revues, et seulement dans les revues. Si l'un d'entre nous s'était alors trouvé en possession d'une fortune, si nous avions pu demeurer liés par des liens plus rigoureux que ceux de l'amitié, nous aurions en ce temps-là, cherché sans doute à fonder une revue. Mais nous n'avions pas d'argent, nous étions encore inexpérimentés, nous étions fort impatients de toute règle et l'aventure de l'Abbaye nous avait amèrement instruits sur nous-mêmes aussi bien que sur les lois générales de la tribu. Force nous était donc de nous loger dans les « laboratoires » d'autrui. De vieilles et illustres maisons comme *la Revue des Deux Mondes* ou même *la Revue de Paris*, il ne pouvait être question. On nous y aurait considérés à l'égal des Iroquois. Les gentils *Bandeaux d'Or* continuaient de prospérer sous la houlette de Castiaux; nous y étions à l'étroit. *La Nouvelle Revue Française* n'était qu'à son commen-

cement et elle nous ouvrait sa porte. Nous l'avons franchie souvent. Mais le sentiment d'être tenu dans une sorte d'obédience me trouvait pourtant rétif. Je me suis toujours défié des doctrines et surtout quand elles s'exercent sur cette chose éminemment instable que l'on appelle le goût. Je me rappelle que, bien des années plus tard, l'intelligent, l'émouvant Jacques Rivière étant venu déjeuner chez moi avec Miguel de Unamuno, infligea coup sur coup à ce vieil homme illustre deux ou trois sévères leçons dont le motif concernait essentiellement les fameux problèmes du goût. Ce qu'il fallait lire et ce qu'il ne fallait point lire... Ce qui était bien et ce qui ne l'était pas...

J'en étais là de mes cogitations quand je reçus une lettre. Elle était d'Alfred Vallette, le directeur du *Mercure de France* et elle commençait ainsi : « Pierre Quillard est mort hier soir. Sa rubrique *Les Poèmes* va m'être très demandée par des rédacteurs habituels du *Mercure,* et c'est parce que je sais que dès demain je vais recevoir des propositions que je vous écris tout de suite. Seriez-vous disposé à tenir cette rubrique pendant une année? Il s'agit d'un article par numéro, quatre pages de notre texte, à six francs la page, avec un maximum de vingt-quatre francs, c'est-à-dire que si l'article fait quatre pages et demie ou cinq il est compté pour quatre pages. »

Si je recopie ces lignes chargées de considérations financières, ce n'est pas pour faire sourire celui qui pourrait me lire. Cette lettre me donna, faut-il le dire? une vraie joie, comme l'avait fait, un an plus tôt, la lettre d'André Antoine. Et je m'empresse d'ajouter que cette joie ne devait, dans la suite, être tempérée, altérée par aucune déconvenue.

Alfred Vallette me priait naturellement de l'aller voir et je fus au rendez-vous. Il me demandait de venir le matin. J'arrivai de bonne heure, avant d'aller à ma biologie. Je crus devoir m'excuser du caractère excessivement matinal de ma visite. Vallette sourit : « Je suis, me dit-il, au travail depuis près de quatre heures déjà. A l'avenir, n'hésitez pas. » Puis il me parla du *Mercure,* de la rubrique dont j'allais être chargé, de mon prédécesseur dont il m'avertit que je n'avais pas à faire obligatoirement l'éloge. « Ici, dit-il encore, on n'est pas sentimental. »

J'ai fort bien compris, par la suite, le sens de cette affirmation et la façon qu'avait Vallette de se roidir contre tout ce qui pouvait ressembler à l'effusion et aux pleurnicheries.

Il était, ce matin de février 1912, assis devant son bureau

qu'il ne quittait guère, tel que, par la suite, je l'ai vu mille et mille fois. Il roulait lui-même, avec soin, des cigarettes dont l'encens imprégnait ses vêtements, ses papiers et toutes choses autour de lui. Plus tard, beaucoup plus tard, il a souffert avant de mourir, d'un ulcère de l'estomac, comme Paul Valéry. Et je me demande encore si l'usage obstiné de la cigarette n'eut pas, dans un cas comme dans l'autre, raison de ces bonnes santés. Il avait le regard droit et vigilant. Il passait une part de sa vie en conversations avec ses visiteurs et cependant il ne parlait qu'avec réserve. Il savait fort bien écouter, ce qui est une vertu des plus rares. Il avait quitté la profession d'écrivain pour se mettre, tout entier et avec une parfaite abnégation, au service des belles lettres. Il avait, comme un patient confesseur, écouté les propos, les rêves, les gémissements et les apostrophes de toute une génération d'écrivains — c'est des symbolistes que je parle, il va sans dire, et de ceux qui gravitaient autour de la constellation. — De cette longue fréquentation, il tirait une philosophie souriante. Lui qui dirigeait, d'une main amicale et ferme, une revue et une maison d'édition, il disait, des écrivains : « Ce sont de grands enfants. Ils signent des contrats et ils n'ont plus qu'une pensée, c'est de ne point s'y tenir. Il ne faut pas leur en vouloir. Ils sont menteurs, hâbleurs, tricheurs et infidèles. Non, il ne faut pas leur en vouloir : tous leurs défauts sont rachetés. Ils portent tantôt une flamme et tantôt une étincelle sans lesquelles la vie perdrait tout intérêt. »

Nous eûmes, ce matin-là, notre premier entretien. Vallette avait lu mes essais critiques. Il avait lu *La Lumière,* lui qui avouait n'avoir plus guère le temps de lire. Il m'avait même fait tenir une lettre très chaleureuse. Et voici qu'il me conviait à travailler près de lui. Il faisait cela comme il faisait toutes choses, avec décence, avec prudence. Il répéta : « Pour un an. Nous verrons après. » C'était la sagesse même.

Ce jour devait marquer le début d'une amitié sans ombre. Alfred Vallette a, pendant plus de vingt-trois années, joué pour moi le rôle d'un conseiller, paternel plus que confraternel, très attentif et très sûr. Je n'ai jamais rien fait de notable, je n'ai jamais pris une décision de conséquence sans lui demander avis. Il réfléchissait toujours et donnait l'avis demandé, sans passion, sans effet oratoire, en pesant tous ses mots, avec une objectivité parfaite et le désir évident de rendre service. Quand, au bout d'un an, il m'a prié de conserver la charge qu'il m'avait confiée, il m'a, du même coup,

fait savoir que la société d'édition accepterait, dans la suite, tous les ouvrages que j'aurais à lui confier. Nous n'avons, pour ce programme d'avenir, signé aucun traité d'ensemble. J'ai seulement très bien compris qu'un honnête homme jouait sur mon mérite, et sans prendre la précaution, d'ailleurs inquiétante et dérisoire, de requérir pour cet acte la protection des lois. Je me suis juré, secrètement, de rester fidèle à cette convention tacite. Mon œuvre est au Mercure de France, à l'exception de quelques ouvrages que je n'ai donnés ailleurs qu'avec l'assentiment d'Alfred Vallette. Il a fallu la seconde guerre mondiale et que la vieille maison tombât durant quelques saisons entre des mains impies pour que je dusse chercher ailleurs un refuge provisoire. Quand toute cette œuvre ainsi rassemblée, ainsi donc vulnérable, s'est trouvée sans défense et frappée d'interdiction par l'ennemi, j'ai parfois pensé que la fidélité pouvait être une forme de l'imprévoyance, que, répartie sous diverses enseignes, cette œuvre aurait eu la chance d'être au moins partiellement défendue. C'était une pensée que me soufflait le démon de la tristesse. Nous avons quand même sauvé la vieille maison et, du même coup, cette œuvre, objet de mes soucis.

S'il m'est donné de reprendre et de poursuivre cette libre narration, j'aurai bien souvent la chance de faire paraître Alfred Vallette, de l'évoquer tantôt, et tantôt de l'invoquer. J'ai trop aimé, trop respecté cet homme pour qu'on puisse jamais me reprocher d'abuser du témoignage d'une ombre.

J'appris à connaître la maison de la rue de Condé, ses lois non formulées, ses hôtes ordinaires. Le Mercure, en ce temps-là, ne possédait ni l'électricité, ni le téléphone, ni le chauffage central. La librairie, comme aujourd'hui d'ailleurs, occupait le rez-de-chaussée et une partie du premier étage. Vallette, maître et gardien de la maison, siégeait au second étage. Il avait là son appartement, mal commode et mal éclairé. Il s'octroyait lui-même un traitement fort modique. Il ne parlait jamais de ces choses à personne et quand il m'arriva, beaucoup plus tard, de lui en parler moi-même, il me répondit : « Nous ne sommes pas une entreprise commerciale. Nous sommes une société d'auteurs qui s'éditent eux-mêmes. » Sur la moralité de l'édition et de la librairie, il se tenait rigoureusement à quelques principes très simples. Il disait, par exemple : « Je ne fais jamais de publicité pour les ouvrages que j'édite. Ou ils sont mauvais et c'est bien inutile de faire quelque chose pour les sauver.

Ou ils sont bons et alors ils finissent par s'imposer tout seuls. » C'est ainsi que mes livres ont fait carrière sans recourir à des artifices commerciaux qui ne peuvent à mon avis que pervertir l'expérience d'un écrivain et le tromper lui-même sur les vertus de ses ouvrages. Comme il s'est trouvé, plus tard, que mes livres ont quand même retenu l'attention d'un auditoire nombreux, Vallette m'a dit vingt fois : « Vous démontrez à merveille l'excellence de ma méthode. » Il ajoutait : « Comme je ne fais pas de publicité, je vends peut-être moins de livres, mais je peux vous donner des honoraires plus forts. » En effet, nul éditeur ne versa jamais, je pense, aux auteurs de son choix, des droits plus généreux. Son horreur de la publicité s'étendait à tous les événements même heureux et honorables qui pouvaient troubler la marche ordinaire de la maison. Quand, en 1918, un de mes ouvrages obtint le prix Goncourt et que je pus venir à Paris, en permission, — c'était en décembre et pendant l'armistice, — Vallette me dit avec un sourire cette petite phrase qui n'était pas tout à fait une plaisanterie : « Si vous croyez que c'est drôle d'avoir un prix Goncourt dans sa maison! » En fait, en ce temps-là comme aujourd'hui, l'édition manquait de papier, l'imprimerie de main-d'œuvre; mais Vallette était de ces hommes qui comptent tranquillement avec l'avenir et qui semblent tout à fait incapables d'exploiter un succès, comme disent les spécialistes.

J'écris, laissant aller ma plume sur le papier : Vallette, ou Alfred Vallette. C'est liberté de chroniqueur. Je n'ai jamais appelé cet homme juste et discret autrement que « Monsieur », transportant de cette manière, dans la société des lettres, mes habitudes médicales. Et de même Alfred Vallette ne m'a jamais appelé autrement que « cher Monsieur », dans ses paroles ou ses écrits. C'est, pour la première fois, en saluant son cercueil et au moment de le quitter à jamais, que, dans le chagrin de mon cœur, je l'ai nommé mon ami.

Le visiteur qui pénétrait dans le grand bureau de Vallette apercevait, à certaines heures du jour, un homme assis derrière une grande table. Souvent cet homme ne semblait prêter aucune attention à la présence ou aux propos des visiteurs. Parfois, il relevait la tête, ajustait son binocle et jetait un regard légèrement inquisiteur, comme le sont presque toujours les regards des myopes. Il montrait alors un visage de huguenot à l'ancienne mode. Il avait les cheveux coupés courts et une barbiche au menton. Il ne fallait pas grand

effort pour l'imaginer avec le pourpoint noir et une petite fraise au col. C'était l'étonnant Louis Dumur. Il jouissait, dans le haut de la maison, d'un logement fort modeste : deux chambres minuscules où il vivait d'une vie secrète, austère, macérée, tout entière donnée à la revue, dont il était l'éminence grise, et aux lettres, qu'il aimait avec une froide passion, à sa manière. C'était un prosateur, dans cet antre de la poésie. Il avait publié des livres selon la formule réaliste, ironique et féroce qui était de mode en ce temps-là. Il avait obtenu, avec l'un de ses ouvrages, intitulé *Un coco de Génie*, un véritable succès, dans le goût du clan, c'est-à-dire un succès chaste et somme toute silencieux. Le livre est amusant. Il m'est arrivé de le relire sans ennui. C'est plus tard, pendant la fin de la guerre et le début de la fausse paix, que Louis Dumur publia des livres anti-allemands que Vallette dut censurer, quand ils parurent dans la revue, parce que les peintures en étaient d'une extrême licence. Quand ces huguenots s'affranchissent de la pudeur, ils ne le font pas à demi. Malgré quelques dissentiments de nature idéologique, j'ai toujours entretenu des relations courtoises avec cet étrange compagnon, jusqu'à sa mort, qui fut déterminée par un cancer du larynx et donc fort douloureuse, ce qui me rapprocha de lui. Je me rappelle même que cet homme très froid, comme j'allais lui rendre visite avec Alfred Vallette, très peu d'heures avant sa mort, prit sur son lit un exemplaire de *Vie des Martyrs* qu'il était en train de relire et me le montra d'une geste désolé. Il ne pouvait plus parler et respirait avec une canule fixée dans la trachée. Il saisit une tablette sur laquelle il écrivait ce qu'il tenait encore à dire et il traça quelques mots : « C'est maintenant que je le comprends, ce livre! » Paix à cette ombre entre les ombres!

Le personnages vénéré de la maison, comme disent les Orientaux, était Rémy de Gourmont. Je n'ai jamais vu Rémy de Gourmont. J'ai reçu de lui des lettres tantôt querelleuses et tantôt chaleureuses, mais je ne l'ai jamais vu. Je n'ai d'ailleurs jamais fait quelque indiscret effort pour violer sa porte. Il était alors défiguré par une affection de la peau. Il ne quittait pas sa retraite. N'importe, il publiait, dans chaque fascicule du *Mercure*, en tête de la revue de la quinzaine, une sorte d'éditorial. Il appelait ces écrits fort justement *Epilogues*. Il y philosophait sans amertume ni aigreur, mais sur le mode sceptique et désinvolte qui était alors le style même de la maison. Vallette ne parlait de Gourmont qu'avec

une amicale déférence et je peux affirmer qu'il devait le consulter dans les conjonctures de quelque gravité. C'était un des génies familiers de cette demeure.

Une autre personne, celle, fabuleuse, de Jarry, semblait accueillir le visiteur et l'épier. Chose étonnante, le portrait de Jarry ne figurait pas dans la galerie du Mercure, mais son esprit était présent. Mis sur le chapitre de Jarry, Vallette le réservé, Vallette était intarissable. Il n'appelait Jarry jamais autrement que le père Ubu. C'était un témoin de sa jeunesse. Par la suite, j'ai toujours entendu Valéry, par exemple, parler de Pierre Louys avec ce même accent pénétré, confidentiel, ésotérique. Il est probable que je prends la même voix et que je fais un sourire tout semblable quand il m'arrive d'appeler les témoins de mes jeunes saisons.

Rachilde vivait et travaillait dans ces chambres étouffées qui ne voient jamais le soleil et qui donnent sur des courettes perdues, derrière la bâtisse principale. Elle avait, heureusement, un bel et grand salon sur la rue de Condé. Elle y recevait, le mardi, si ma mémoire ne m'égare pas, les gens de la littérature. Ce jour-là, les seigneurs du secrétariat repliaient leurs paperasses et Vallette, avec beaucoup de bonhomie, faisait aux invités les honneurs de son cabinet. Je ne prends que peu de plaisir aux réunions de cette sorte et je ne suis pas allé à ces mardis plus de deux fois. Que Rachilde me pardonne. Je la tiens pour une femme clairvoyante, une femme de cœur et de talent; ma période n'étant pas close, j'ajoute une femme d'esprit. Elle a publié, ces temps-ci, d'anciennes lettres de Vallette sous un titre charmant : *Le Roman d'un Homme sérieux.* Aurait-elle voulu montrer ce qu'il y avait d'honnêteté, de généreuse et confiante gentillesse chez ces artistes rodomonts qui, comme autrefois Flaubert, aimaient d'épater le bourgeois, elle n'aurait rien fait de mieux que de publier ces lettres.

Les officiers du temple n'étaient certes pas tenus, on l'imaginera sans peine, de figurer aux mardis de la grande prêtresse. Ils y venaient toutefois, par déférence et plaisir. Les jours que je suis allé là, j'y ai rencontré Paul Morisse et Paul Léautaud.

Paul Morisse avait dû, je pense, faire partie de la rédaction dans la période héroïque. Je dois pourtant l'avouer je n'ai jamais rien lu de lui, et je n'oserai même pas dire qu'il y ait quelque chose à lire. C'était toujours sur Morisse que

tombait le visiteur nouveau quand il poussait, et combien timidement, la porte du secrétariat. Je dois à la vérité de dire que le visiteur non convoqué risquait d'être accueilli froidement. Paul Morisse avait le visage complètement rasé, ce qui n'était point alors une mode presque générale. Il ressemblait à Baudelaire. Il avait l'air intelligent, souriait avec dédain et marquait aux inconnus une politesse hautaine. Que cette hauteur eût ou n'eût pas de titres secrets, elle était refrigérante. Ceux qui ne pouvaient pas montrer patte blanche étaient promptement évincés. J'ai vu cent fois Morisse à l'œuvre et je reconnais qu'il faut ce genre d'autorité pour détourner les fâcheux des sanctuaires trop fréquentés. Paul Morisse, par la suite, abandonna le *Mercure* et il alla s'établir libraire à Zurich, où je l'ai vu plusieurs fois et où il servit longtemps la cause des lettres françaises.

Léautaud se tenait ordinairement à côté de la librairie, dans une petite pièce du premier étage où les abonnés venaient signer leur engagement et où les rédacteurs trouvaient leur correspondance. Léautaud, qui tenait au *Mercure* la rubrique des théâtres sous le pseudonyme sans mystère de Maurice Boissard, avait fait, sur *La lumière*, un article de son encre ordinaire, et dont, ne connaissant pas encore mon paroissien, je m'étais senti piqué. Il devait, l'année suivante, donner, sur ma seconde pièce, un autre article, excellent celui-là. Par ainsi se trouvait inaugurée toute l'histoire — déjà fort longue — de notre camaraderie.

Léautaud était connu comme un critique féroce, joyeusement féroce et, qui plus est, capricieux. Il avait des bêtes noires, des têtes de turc, des victimes de prédilection. Il savait les piquer aux bonnes places, toujours les mêmes, avec une adresse cruelle. Il se présentait innocemment comme un écolier de Rivarol et de Chamfort et tenait que ces libres écrivains étaient les seuls maîtres dignes d'être prisés et imités. Il écrivait avec cette facilité qui n'est peut-être qu'apparente, mais qui donne au lecteur de la franchise et du plaisir. Tout le monde savait qu'il consacrait ses veilles à rédiger un journal dont il a, depuis, peut-être sous l'empire de la nécessité, peut-être pour goûter de son vivant aux délices des scandales futurs et posthumes, dont il a, dis-je, publié des fragments. Ces prélèvements exemplaires ne sont pas sans nous donner des clartés et des apaisements. Même quand il veut peindre les autres, Léautaud peint Léautaud. C'est un digne objet de peinture.

L'accueil qu'il réservait au visiteur même amical et familier était toujours imprévisible. Il demeurait le plus souvent assis dans un vieux fauteuil, tout occupé, s'il n'écrivait point, ce qu'il faisait avec une gémissante plume d'oie, à s'émincer, à se rogner infiniment la peau des doigts avec quelque lame tranchante, faute peut-être d'y mettre les dents qui n'étaient presque plus, chez lui, qu'un attribut intellectuel. Certains jours, il était sombre, inabordable, hargneux : « Bonjour... Bonjour... » Il demeurait alors tassé dans l'angle, à l'ombre des murailles, l'air d'un Voltaire de vaudeville, mais sombre et presque désespéré. Il faisait sécher sur une des tables de son cabinet, toutes sortes de croûtes de pain destinées aux animaux, chiens et chats abandonnés, qu'il recueillait dévotement pour les soigner et dont il faisait, de son propre aveu, sa société favorite.

A d'autres moments, en venant chercher mon courrier, j'avais l'heureuse fortune de tomber sur un Léautaud détendu, ouvert et gai, comme peuvent l'être les misanthropes. Il prenait alors prétexte d'un mot, d'un regard, d'un journal ouvert, pour raconter des anecdotes. Il les racontait à merveille, se levait dans le feu de son improvisation, poussait la voix, présentait, puis jouait tour à tour ses personnages et, dès le mot de la fin, éclatait d'un rire enfantin.

Bien qu'il fût, avec ses victimes, aussi acharné qu'un Huron et qu'il semblât, jusqu'au scalp, incapable de pitié, il avait, en certain cas, de soudains attendrissements. Il avait été saluer la dépouille mortelle de Charles-Louis Philippe et les assistants disaient qu'il avait, à cette occasion, versé des torrents de larmes.

Il aimait les lettres et en parlait avec passion, malgré ses airs détachés. Je donnerai le ton de nos querelles ordinaires en racontant l'une d'elles : « Vous employez le verbe aimer, me dit-il un jour, avec la préposition à ou la préposition de. Moi, je trouve cela prétentieux. » Comme je préparais ma riposte, il ajouta, l'air insistant : « J'aime à croire que vous êtes de mon avis. » Entendant ses propres paroles, et qu'il me donnait raison à l'instant de me condamner, il s'esclaffa de bon cœur.

Que les lettres françaises qui, même en ces temps maudits, ont inspiré des talents si divers, que les lettres françaises soient capables d'un lunatique de cette sorte, rien ne manifeste mieux leur vivante variété. Mais nous reverrons Léautaud.

Dans les couloirs et les escaliers du Mercure, je rencontrais aussi, dès ce temps, et j'ai cent et cent fois rencontré par la suite, le poète Louis Mandin, l'auteur d'*Ariel esclave*, qui vivait dans un reploiement farouche de tout son être et écrivait alors des vers tels que ceux-ci :

Je veux mourir debout, être enterré debout
Dans un cercueil aussi muré que fut ma vie.

Ni le poète et ni l'auditoire ne pouvaient alors deviner que l'auteur de ce vœu terrible serait un jour, à l'âge de soixante-dix ans, arrêté par les Allemands, déporté en Allemagne, condamné à mort et emprisonné dans une geôle sépulcrale dont il n'est jamais sorti.

Hélas! quand il m'arrive de feuilleter les carnets de ce temps-là, les cahiers sur lesquels j'inscrivais les noms des gens que je voyais, les compagnons de mon voyage terrestre, il me semble que je traverse, d'un pas désolé, tantôt un cimetière et tantôt une prison. De tous ces gens que j'ai connus, la plupart sont parmi les ombres, d'autres expient, dans l'exil ou dans les chaînes, leurs fautes, leurs erreurs, les disgrâces de leur nature, des fidélités aveugles, des ambitions dérisoires. Et j'en viens à croire alors que ce n'est pas moi qui tourne les pages de ces cahiers familiers, mais un sombre vent de folie, de rage, de désespoir, de vengeance absurde, d'aveugle destruction.

CHAPITRE XIV

USAGE DE LA LIBERTÉ. SALUT A L'OMBRE D'APOLLINAIRE. L'AUDITOIRE DES POÈTES. PÉRILS DU JOURNALISME. ENTRE LE MONDE MINÉRAL ET LE MONDE VIVANT. BIENFAITS DE L'ESCRIME. LE REPOS IMPOSSIBLE. DANS L'OMBRE DES STATUES. UN ENTRETIEN AU JARDIN DU LUXEMBOURG.

Il me fut tout de suite évident que j'allais, dans l'exercice de mes fonctions, au Mercure, jouir d'une liberté totale. Tant que j'ai tenu la rubrique, j'ai fait ce que j'entendais faire. Une fois seulement, Vallette crut bon de me donner un conseil. Henri de Régnier venait d'être élu à l'Académie. J'écrivis aussitôt une chronique toute brûlante de courroux et presque de douleur. Elle commençait ainsi : « Henri de Régnier

avait à choisir entre notre amour et l'Académie. Il a choisi l'Académie. »

Vallette lut ces lignes, hocha la tête et dit : « Vous ferez ce que vous voudrez. Ici tout le monde est libre. Mais, à votre place, j'enlèverais ces deux lignes. » Je réfléchis vingt-quatre heures et fis sauter les deux lignes.

Cette petite histoire donne des lueurs sur la façon que j'avais de considérer mon ministère. Elle n'était pas bénigne, mais bien plutôt agressive et enflammée. Je me suis fait là, et joyeusement, des adversaires fidèles et j'en rirais encore si nous avions le goût et des chances de rire. Je me suis montré parfois injuste et j'ajouterai même, interprétant librement une pensée de Marc-Aurèle : les articles que j'ai faits ont blessé moins de gens que les articles que je n'ai pas faits. Ma foi, je ne regrette rien. Les coups qu'il m'est arrivé de porter à tels de nos aînés, me sont aujourd'hui rendus par tels de mes cadets. Ainsi triomphe l'équilibre. Je dois pourtant avouer qu'il m'est arrivé d'écrire un article sans bienveillance et de regretter par la suite de l'avoir écrit.

Nous avions, nous, de notre clan, des rapports non suivis mais cordiaux avec Apollinaire et ses amis. Nous nous retrouvions, ici et là, sans déplaisir. Il me souvient d'aimables soirées sur une terrasse de Montmartre, et dans un bistro du faubourg Saint-Antoine où nous avions soulevé des controverses tantôt littéraires et tantôt gastronomiques. Je revois, pourchassant mes rêves, une soirée poétique et musicale chez le douanier Rousseau et c'est Apollinaire qui nous y avait conduits. Luc Durtain avait apporté, comme présent de bon accueil, un litre de vin rouge. Blanche fit entendre les poètes et Marie Laurencin chanta des chansons anciennes.

En bref, sur ce versant du Parnasse où nous avions dressé nos tentes et où nous voisinions volontiers, la paix régnait. Sur ce, Guillaume Apollinaire fit paraître un recueil, depuis fameux, et dont le titre est *Alcools*. Je ne sais vraiment plus pourquoi, car nous en avions vu bien d'autres, ce livre soudain m'irrita. Je fis un article mordant et le pauvre Apollinaire, en fait, s'estima mordu. Je sus, par ses compagnons ordinaires, qu'il se jugeait offensé. J'appris même qu'il songeait à m'envoyer des témoins.

Heureux temps où l'on envoyait des témoins à ses adversaires au lieu de les faire, comme aujourd'hui, passer en cour de Justice! L'affaire n'eut donc pas de suite et nous demeurâmes quelque temps brouillés.

Si je raconte cette histoire, ce n'est pas seulement par loyale contrition, c'est qu'elle eut des suites lointaines et qui sont tout à l'honneur de Guillaume Apollinaire. Quand, en 1917, c'est-à-dire cinq ans plus tard, je publiai *Vie des Martyrs*, j'appris qu'Apollinaire avait demandé la faveur de faire lui-même, dans le *Mercure*, la critique de mon ouvrage. Il était alors à Paris et souffrait des suites de cette grave blessure de guerre dont il devait bientôt mourir. L'article d'Apollinaire parut donc. Il était généreux, il était amical, il scellait, par-dessus toutes vaines querelles, la fraternité littéraire et la fraternité des armes. Là-dessus, je vins en permission, je vis Apollinaire et nous nous serrâmes la main, sans réserve, du fond du cœur. Je vis en bonne intelligence avec son ombre. Il en a tout le mérite. Que grâce lui en soient rendues!

Encore un mot de cette petite tribune du *Mercure* avant de la lâcher de l'œil. Les poètes, s'ils ne sont pas touchés de leur vivant par la gloire mondaine ou, morts, adoptés par la postérité ne peuvent compter que sur un auditoire très réduit. Qui donc lit les poètes? J'ose répondre : les poètes. C'est un public brûlant de passion, mais ce n'est pas un public innombrable. La plupart des poètes ont grand peine à se manifester, surtout s'ils doivent, ce qui est la règle pour les commencements, faire imprimer leurs ouvrages à leurs dépens, comme nous l'avions fait pour nos premiers livres. Ainsi reclus et dédaigné, le poète peut encore espérer l'hospitalité des revues. Je ne parle pas des journaux, qui donnent ordinairement un cinquième ou un sixième de leurs colonnes aux sports, mais qui craindraient, en publiant une fois par an un poème, d'encourir, de la part de leur public ordinaire, le reproche de frivolité. Je ne parle pas davantage des publications nommées « hebdomadaires », qui considèrent la poésie avec une respectueuse et superstitieuse frayeur. D'ailleurs en 1912, il n'était guère question de ces fameux « hebdomadaires ». Restaient donc les revues, les petites revues courageuses, batailleuses, anémiques et mal sustentées pour faire à la poésie place d'honneur. Mais leur public est faible. Les grandes revues qui consentent à parler des poètes et de la poésie sont très peu nombreuses. En 1912, on en comptait deux ou trois peut-être et le *Mercure de France* était la plus constante de celles-là. Une place était réservée dans chaque fascicule à la critique des poèmes. Tous les porte-lyres avaient les yeux tournés vers le *Mercure* et quand je pris la succession de Pierre Quillard, je reçus un nombre considérable de lettres. Une promotion de

cette sorte n'aurait aujourd'hui plus grand sens dans le désordre où la société littéraire vit désormais et travaille.

Pendant le milieu de cette année-là, je m'avisai de lire, plume en main, toute l'œuvre de Claudel, malgré les moqueries de Léautaud. La critique, à mes yeux, a plus de mérite quand elle s'attaque aux œuvres contemporaines. Mais il s'agissait bien de critique : j'aimais l'œuvre de Claudel. Je tenais Claudel pour le plus grand poète du temps. J'entrepris de dire mon sentiment et les raisons de ce sentiment. Tout cela fit une longue étude qui parut dans la revue et que Vallette, par la suite, accepta donc de publier sous forme d'un petit livre. Cependant, j'avais achevé une pièce et j'en composais une autre; de l'une et de l'autre, je reparlerai tantôt. Que je retourne, d'abord, à ma chère biologie. Elle m'imposait une discipline de vie qui me convenait parfaitement. Je comprends qu'un peintre doit être en mesure de saisir la lumière quand elle éclate au ciel, en mesure de travailler de son état quand la chance lui en est offerte par le monde. L'écrivain n'éprouve pas les mêmes servitudes et c'est bien pourquoi la règle du second métier peut le sauver de la misère ou de ces besognes juxta-littéraires qui risquent de lui gâter la main — c'est singulièrement du journalisme que je parle. — A tous les jeunes écrivains qui m'ont fait part de leurs angoisses, j'ai conseillé ardemment le parti du second métier, à la condition, toutefois, que le second métier n'absorbe pas la totalité de leur courage, qu'il leur fournisse, au contraire, outre des subsides, certains matériaux d'expérience humaine, des vues sur les compagnons de route, sur la société, sur le monde. S'il dispose de quelques heures par jour pour la méditation et l'écriture, un jeune écrivain peut encore être assuré du salut. Ce n'est pas le temps passé devant la table qui compte, mais plus encore le temps de libre rêverie. Il faut vivre une journée pour avoir une ligne à écrire. Et quand la ligne est mûre, elle tombe sans choisir l'heure. J'imagine toutes les objections qui peuvent être formulées contre cette vue et qui concernent les goûts, les caractères, les dispositions personnelles. Le fait demeure dans toute sa dureté : les jeunes écrivains pauvres, — et bientôt ils le seront tous en France, au train où vont les phénomènes dits économiques, — les jeunes écrivains pauvres doivent résoudre le problème de la subsistance, et la pire façon de le résoudre est d'engager leur plume à de basses besognes. J'ajoute que, quel que soit le second métier, il importe de l'aimer, de le considérer du

moins avec intérêt, et les choses sont intéressantes dans la mesure où nous nous y intéressons.

Le caractère de mes recherches m'avait mené, de saison en saison, à leur donner chaque jour un peu plus de mon temps, un peu plus de moi-même. Je commençais de connaître un certain nombre de problèmes touchant aux propriétés des colloïdes métalliques et métalloïdiques. Les travaux des pastoriens et de leurs maîtres avaient bouleversé l'art de guérir. La vieille chimiothérapie avait été supplantée par l'admirable thérapeutique biologique, si efficace et si satisfaisante pour l'esprit. Mais cette thérapeutique demeurait spécifique, donc limitée. Les agents chimiques, un moment dédaignés, se proposaient de nouveau à l'attention des chercheurs. Certains corps de la chimie dite minérale, amenés à l'état colloïdal, manifestaient des propriétés qui n'étaient pas sans analogie avec celles des corps organiques, notamment des enzymes. Allaient-ils faire le trait d'union entre les deux mondes? Allait-on associer ainsi l'activité des remèdes biologiques à la constance et à la stabilité des remèdes chimiques? Telles étaient certaines des questions qui se posaient aux chercheurs. Il est à noter que le même débat se trouve périodiquement institué, avec des variantes, il va sans dire. Il y a quelques années, la thérapeutique chimique a marqué des points de manière éclatante avec l'apparition des sulfamides. Presque aussitôt la thérapeutique biologique a fourni, grâce à Fleming et aux savants de l'école d'Oxford, une admirable réplique. Et il se trouve que la pénicilline, produit biologique, est exactement cristallisable, pondérable et dosable, et qu'elle se tient entre l'organique et le minéral.

Je m'employais donc avec beaucoup d'ardeur à interroger le cuivre, le fer, le mercure, le sélénium, le souffre, le carbone. Mon cher ami Georges Rebière m'apportait chaque semaine de nouvelles solutions. Nous avions installé un laboratoire de cinématographie ce qui nous permettait d'observers le mouvement, le jeu des particules. Notre instrumentation était bonne. J'avais, pour mon usage, inventé divers appareils qu'un excellent constructeur m'établissait et modifiait selon mes plans. J'entretenais des relations avec mes maîtres et mes amis de la Sorbonne, toute voisine. Je fréquentais les hôpitaux, je suivais les travaux des chirurgiens. Je travaillais dix heures par jour et trouvais encore le temps de faire, à travers Paris, de ces promenades méditatives sans lesquelles, pour moi, le travail n'est que vaine agitation.

A la fin de l'après-midi, je gagnais l'impasse Royer-Collard où l'excellent maître d'armes Lefevre tenait une petite salle. Je m'y efforçais, menacé que j'étais par les misères de l'arthritisme, de conserver quelque souplesse à mes jointures; il n'était certes pas dans mon dessein d'acquérir des talents d'escrimeur propres à soutenir, de manière toute temporelle, mes sentiments littéraires, mes campagnes ou polémiques. Non, non, je ne voyais là qu'un exercice agréable, énergique, salutaire pour mes articulations douloureuses. J'apprenais ainsi que les hommes dissimulent difficilement leur caractère quand ils ont le fleuret ou l'épée de combat en main.

J'ai rencontré souvent dans cette salle le poète Drouot, qui devait mourir au feu. C'était un lettré délicat, un homme de courtoisie exemplaire. J'ai rencontré le député Barthe qui, sous le masque, était hardi, presque brutal, et René Benjamin qui allait débuter à l'Odéon et qui était bon camarade, dans les lettres comme aux armes.

J'ai beaucoup parlé du temps perdu, souvent parlé de ces promenades consacrées à la réflexion et à la rêverie. Dois-je dire que je ne comprends le repos que comme un système de traitement pour certaines disgrâces exceptionnelles? Je me repose la nuit, quand le sommeil me favorise. Mais l'idée de plusieurs semaines dans une inactivité complète m'inspire beaucoup d'éloignement. Cette année-là — je parle de l'année 1912 — nous allâmes passer quelque temps en Bretagne. Nous y rencontrâmes d'abord Castiaux, puis de nouveau le poète Henri Hertz. J'ai des souvenirs plaisants de notre séjour à l'hôtel avec ce grand enfant gâté de Castiaux. Il se croyait alors atteint de je ne sais plus quelle maladie. Il observait un régime alimentaire assez rigoureux comportant des mets spéciaux. Quand il avait avalé son régime, il adressait à nos assiettes des regards de convoitise et, pour en finir avec cette fâcheuse tentation, il se faisait servir le menu de tout le monde, comme font presque toujours ces patients impatients. Mais, et je reviens à ce petit séjour, l'idée de stationner dans un hôtel me fut très vite insupportable et nous commençâmes d'errer sac au dos à travers la Bretagne, qui n'est d'ailleurs pas un pays favorable à ce genre de pérégrinations. Par la suite, j'ai toujours consacré le temps dit des vacances à de longues marches souvent exhaustives. Le moment de ces exercices ayant pris fin avec l'âge, je ne sais plus me reposer, sinon en changeant de travail.

A peine de retour à Paris, je reçus une lettre d'Antoine. Je lui avais fait tenir, en son logis de Camaret, une pièce que j'avais achevée pendant le printemps de cette année. C'était *Dans l'ombre des statues.* Voilà quelle fut la réponse : « Votre pièce est tout bonnement magnifique. C'est bien ce que j'attendais de l'auteur de *La Lumière.* Je la porte à mon programme et dès ma rentrée nous verrons ensemble le moyen le plus pratique et le plus rapide de la présenter au public. Encore une fois toutes les félicitations de votre dévoué. »

Fol et courageux Antoine! Il ne faisait pas les choses à demi. Dissimuler n'était pas dans sa manière. La pièce lui plaisait et il le disait tout net. Il le disait même trop bien, comme on le verra tout à l'heure.

Il revint donc de Camaret avec l'idée arrêtée de monter ma pièce tout de suite. A la réflexion, j'aime encore cette noble fringale, chez un homme qui n'était plus jeune, qui avait lancé toute une légion d'auteurs et poursuivi d'innombrables expériences. Il voulait une distribution éclatante et il fit en effet de son mieux. Pour tenir le rôle de Caroline Bailly, rôle tendu, froid, évidemment chanceux, il fit venir à l'Odéon Mme Van Doren. Comme, suivant un dessein d'ailleurs curieux, il essayait de faire jouer Molière par des comiques du Music-Hall et qu'il comptait donner *Le Malade* à l'acteur Vilbert, dont la vogue était alors fort grande, il résolut de lui confier, dans mon ouvrage, le rôle épisodique du conseiller Treuillebert, dont Vilbert fit une amusante figure. Blanche, qui venait de suppléer Sarah Bernhardt dans le rôle de l'Aiglon, retrouva l'Odéon pour y jouer le rôle d'Alice. Hervé, Desjardins, Denis d'Inès allaient donner toute leur mesure. Antoine reprenait ses matinées consacrées aux œuvres inédites et *Dans l'ombre des statues* devait, dès le mois d'octobre, former le premier de ces spectacles d'essai.

Parce qu'il était convaincu, parce qu'il était généreux, Antoine fit alors une imprudence de sa manière, c'est-à-dire une action audacieuse et même téméraire. Il publia, le matin de la représentation, dans un grand journal de Paris, un article où il déclarait qu'il avait trouvé un chef-d'œuvre. Il entendait sans doute ainsi attirer et contraindre l'attention de la critique parisienne. Ces messieurs de la critique, émus de curiosité, furent exacts au rendez-vous. Ils firent, la plupart, et Léon Blum en tête, des articles très honorables et donnèrent de beaux éloges, disant que l'auteur de l'ouvrage représenté écrirait sans doute un chef-d'œuvre, bientôt, mais que le

jour de cet événement n'était pas encore arrivé. J'étais, avec la bénédiction d'Antoine, parti pour une expédition conquérante et il allait falloir encore soutenir une guerre de position. Je l'avoue aujourd'hui, en riant de bon cœur, je me sentais, de nouveau, triste et fatigué. Cette attention de l'auditoire, il allait falloir la gagner non par un coup d'éclat, mais par de patients efforts.

Il m'arrive parfois de remercier la destinée qui m'a, de telle manière, contraint à la longue patience. Ma pièce fut représentée plusieurs fois et je passai plusieurs jours à expliquer à mes confrères et même à mes amis ce qu'ils n'avaient pas vu que j'avais voulu faire. Puis, je m'efforçai de penser à quelque autre ouvrage et d'oublier ce demi-succès.

J'allais y parvenir quand je rencontrai André Gide, au jardin du Luxembourg. La pièce venait de paraître. Il avait regardé le texte d'assez près et me proposa, courtoisement, quelques corrections de mots, remarques dont je tirai profit. Nous nous étions assis sur un banc, non loin de la fontaine Médicis. Nous commençâmes de parler de l'avenir et même de mon avenir, des lettres, de l'amitié. Gide s'exprimait avec douceur, avec une noblesse qui me remuaient jusqu'au fond de l'âme. Et, soudain, je lui vis les yeux pleins de larmes.

Parce que je souffre aussi d'une telle disposition de ma nature, parce que je ne suis pas toujours le maître de mes émotions, je considère avec une véritable sympathie ceux qui éprouvent cette douce et délivrante misère. Je juge même avec admiration, peut-être avec envie, ceux qui sont plus doués que moi, en ce qui touche cette fonction des glandes lacrymales. Mais, comme je suis toujours physiologiste et médecin, je regarde aussi avec compassion ceux qui ne savent pas pleurer.

Je mentionne de grand cœur cette rencontre au Luxembourg où je découvris, avec un étonnement mêlé d'admiration, un Gide que je n'ai pas eu la chance de retrouver tel dans la suite des années, ce qui n'est peut-être dû qu'aux imperfections de mon caractère personnel.

CHAPITRE XV

LA LUMIÈRE ET L'ESPACE. SUR LE THÉATRE EN VERS. ÉLECTION D'UN PRINCE DES PENSEURS. NAISSANCE D'UN THÉATRE. COPEAU FORME SA COMPAGNIE. SOLITUDE ET ÉLÉVATION. SUR LES ROUTES DE L'EUROPE. RENCONTRE DE LA HOLLANDE. NOTRE ŒUVRE EST DEVANT NOUS.

Cette seconde expérience d'art dramatique tomba dans le moment même où nous venions de changer de logis. Le hasard nous ramenait dans cette petite rue Vauquelin qui devait, pendant si longtemps, orienter nos pas et nos pensées. Nous allions jouir là d'un véritable appartement : cinq pièces, les unes étroites et les autres presque grandes, un vestibule où l'on pouvait esquisser un temps de course, une salle de bains pourvue d'un appareil archaïque d'où tombait de l'eau vraiment chaude. Nous étions encore une fois dans l'altitude, c'est-à-dire au cinquième étage. Peu de vue, mais le soleil à midi, mais encore beaucoup de ciel et c'est bien le principal, puisque la lumière se mesure non point au nombre des baies, mais à la quantité de ciel qu'elles permettent de découvrir. D'une chambre qui prenait vue à l'Ouest, nous pouvions encore apercevoir les toits de l'Ecole Normale, avec leurs promeneurs du soir, et le dôme du Panthéon qui nous a servi de phare pendant une grande moitié de notre navigation.

Car nous sommes restés vingt ans dans cette seconde rue Vauquelin, et, si nous l'avons quittée, ce n'est pas, comme jadis mon père, par besoin de migration, par goût de dépaysement, c'est quand nos enfants ont grandi, c'est aussi quand il m'est devenu sensible que j'allais pouvoir fonder cette maison familiale qui fut assez vite un des grands projets de ma vie.

A peine sur ce nouveau sommet, nous fîmes deux découvertes notables. La première fut celle d'une abondante lumière artificielle. Il nous avait été possible de faire monter jusqu'à nous les lignes électriques. Du coup, nous renonçâmes aux

suintantes lampes à pétrole, aux bougeoirs et à ces lumignons à l'essence minérale qu'on appelait lampes Pigeon, du nom, je crois, de leur inventeur. Par l'effet de cette défiance qui ressemble à la sagesse, nous n'avons jamais jeté ces instruments de nos débuts, et nous n'avons pas eu tort, car ils nous ont été de grande utilité pendant les longues misères de la seconde guerre mondiale. Mais je me rappelle encore le plaisir ingénu que me donna, les premiers jours, notre nouvelle lumière, blanche et prodigue.

L'autre découverte fut celle de l'espace libre. C'est une richesse menacée dès le principe. Si je devais revivre une autre vie humaine, avec ce que cela suppose : une maison, une famille, des besoins, des accessoires, j'aimerais à délimiter dans la maison, des places, des espaces que je m'efforcerais de garder vagues et que je nommerais les espaces sacrés. C'est un vœu de haute fantaisie et c'est dire irréalisable. La vie cherche toujours à reculer les murailles. Sur toute place gagnée, elle pose, pour se délivrer, des fardeaux et des trésors, les instruments du travail, ceux parfois du plaisir, tout ce qui permet aux hommes de subsister dans l'aventure, de résoudre les mille problèmes que chaque heure, chaque minute fait surgir du néant. Et l'homme, finalement, reste toujours perplexe, cherchant du regard autour de lui quelque place vacante où poser enfin ce qu'il porte dans ses mains.

A la fin de l'hiver, c'est-à-dire à la mi-mars de l'année 1913, je fis représenter au théâtre des Arts une pièce en vers intitulée *Le Combat*. Le théâtre des Arts étaits alors aux mains de M. Rouché. Il avait attiré les foules aux jours glorieux du *Grand Soir*. Saint-Georges de Bouhélier y avait fait représenter *le Carnaval des Enfants*, pièce chargée de rêve et de nostalgie par laquelle il espérait d'introduire le public populaire aux mystères de la poésie. Puis on avait donné, sur cette petite scène, *Les Frères Karamazov*, dans l'excellente adaptation de Copeau et de Croué. Alors la société littéraire, avec ensemble, avait pris le chemin des Batignolles. C'était donc un excellent tréteau pour tenter une expérience. J'étais sollicité, comme tant d'autres écrivains, par le problème du théâtre en vers, ce problème qui, même aujourd'hui, est loin d'avoir trouvé des solutions satisfaisantes. Les tenants des vers réguliers, c'est-à-dire de l'alexandrin, s'épuisaient à faire revivre le fantôme du romantisme. Ni Richepin, ni Coppée, ni Rostand, ni leurs imitateurs ne nous donnaient, faut-il le dire? des satisfactions d'aucune sorte. Nous ne les interrogions

jamais. Le verset claudelien demeurait l'instrument particulier de Claudel. Les expériences théâtrales des symbolistes n'avaient point valeur d'enseignement. Maeterlinck, pour monter sur la scène, avait abandonné le vers. Restait à voir si nos mètres variables, si nos vers non rimés supporteraient heureusement les épreuves de la scène. Les représentations de *l'Armée dans la ville* nous avaient donné de grandes espérances. Et c'est pourquoi donc, à ce point de mes années d'apprentissage, l'hospitalité que M. Rouché m'offrait me parut de grand secours.

M. Rouché, qui, depuis, a courageusement persévéré dans son rôle ingrat de mécène, s'intéressait moins au verbe qu'aux artifices du théâtre, aux décors, aux évolutions des personnages. Il me disait parfois : « Il faudrait grouper tous les méchants côté cour et tous les bons côté jardin. » Ces prétentions, somme toute innocentes, ne l'empêchaient pas d'apporter aux poètes et aux artistes une libérale assistance. Les décors furent confiés, sur ma pressante demande, à notre cher Doucet. Il brossa plusieurs beaux tableaux de sa manière, dont j'ai les maquettes encore, et il prit en considération tous les vœux du poète, son ami. Blanche fit avec moi, pour jouer Anne-Marie, le voyage des collines du nord et cette pièce difficile, mise en scène par Jean Janvier, fut représentée dans ce cadre trop étroit avec loyauté parfaite. Je commençais de supporter difficilement l'humeur propre au public du théâtre et je décidai de rester chez moi quand la pièce fut donnée pour la critique et pour la première vague de spectateurs. L'ouvrage fut représenté une vingtaine de fois. J'eus donc le temps de le voir, de comprendre ses défauts, d'en faire moi-même la critique, de découvrir, notamment, que les tentatives métriques et rythmiques demeuraient à peu près insensibles, et, cette fois-là comme les autres, je pris mes erreurs à mon compte.

J'ai beaucoup admiré, plus tard, certaines pages de la seconde pièce en vers écrite par Jules Romains — c'est de *Cromedeyre-le-vieil* que je veux parler. — Mais Romains, pas plus que moi, n'a persévéré dans cette voie; et le problème du théâtre en vers, celui des essais de métriques me semblent encore en suspens.

Mais rien, non rien, dans tout cela, n'était de nature à faire trébucher mon ardeur. L'idée me tourmentait de composer une comédie. Et vers qui me tourner pour prendre des modèles? La comédie moderne semblait tout entière dominée

par les servitudes mondaines et les peintures anecdotiques. Il fallait, sans hésitation, remonter aux sources et je commençais, vers ce temps, d'appeler, dans mes errances, la société de Molière.

Je ne saurais faire un tableau, même sommaire, de ces saisons heureuses, sans parler de Pierre Brisset, prince des penseurs.

Romains, qui était alors professeur au lycée de Laon, si ma mémoire ne se trompe pas de préfecture, avait eu la curiosité, presque l'indiscrétion de scruter la bibliothèque de l'établissement où il enseignait. Il y avait découvert deux livres qui s'appelaient l'un *Les Origines Humaines*, l'autre *le Mystère de Dieu* et il nous les avait apportés à l'un de ces dîners dont j'ai parlé et que l'on appelait les dîners des copains. Les extraits qu'il nous en avait lus offraient un étonnant mélange de saugrenuité, d'obscénité et de cocasserie. Le philosophe, nommé Pierre Brisset, estimait que l'homme descend de la grenouille et il démontrait sa proposition au moyen de calembours ahurissants. Dès le soir de cette lecture préliminaire, nous adressâmes tous à Pierre Brisset un télégramme de félicitation et d'assentiment.

Romains s'était rendu célèbre à l'Ecole Normale par de ces mystifications que l'on appelle canulars. Son goût pour la plaisanterie était vif et ingénieux. Je le soupçonne d'avoir poussé ce goût si loin qu'en diverses circonstances il a dû se jouer lui-même; ce qui, pour un esprit hardi, est gymnastique admirable. Romains ne vous conviait jamais en vain aux divertissements de cette sorte. C'est lui, je pense, qui avait, de toutes pièces, tiré du néant Coulet, ce politique remarquable, que j'ai vu pérorer dans la rue où il promettait à ses électeurs la prolongation du chemin de fer de ceinture et où il préconisait, pour résoudre les problèmes sociaux, un congrès général du prolétariat dans les plaines de la Brie. C'est d'accord avec Romains que nous avions inventé un grand poète, Jean-Louis Monistrol, dont nous faisions à tour de rôle les ouvrages et que nous pensions imposer à l'admiration des foules.

L'aventure de Pierre Brisset paraissait, dès le principe, grosse de conséquences instructives. L'homme existait, c'était un vénérable employé du chemin de fer, à la retraite. Il avait publié des livres. Etait-il vraiment impossible de le présenter comme un penseur du premier rang à l'attention — si l'on ose ainsi parler — du grand public et de la presse?

La mode était alors de nommer des princes parmi la société

littéraire. On avait fait un prince des conteurs, on venait d'élire un prince des poètes et je reconnais que le gentil Paul Fort méritait ce principat. Nous formâmes donc le dessein de porter Pierre Brisset à la dignité de prince des penseurs. L'élection fut bien préparée, puis annoncée dans les feuilles; elle eut lieu dans un café, au pied de la colline de Montmartre, Max Jacob, monocle à l'œil, présidait au dépouillement du scrutin. Le résultat fut triomphal. Pierre Brisset arrivait bon premier, bien loin devant Bergson, Boutroux et divers autres. L'information, qui prend ses renseignements où elle les trouve, accueillit cette sentence avec un étonnement respectueux.

Le nouveau prince vint nous voir. Dieu! qu'il était respectable! Nous décidâmes de le fêter, royalement. Il y eut, à Paris, une journée Pierre Brisset, avec deux banquets, des discours, une conférence à l'hôtel des Société Savantes, plusieurs promenades et réceptions. Puis, saoul d'honneurs, le philosophe reprit le chemin de sa province. Nous avions un abonnement à l'Argus de la Presse, au nom de notre prince, et nous suivions, sur la carte du globe, les progrès de sa renommée. Elle commençait déjà d'atteindre le nouveau monde. Dans nos promenades à travers Paris, Romains me faisait parfois des remarques caustiques et désabusées sur le sens de la gloire, sur les fondements de la gloire, sur la valeur historique de la gloire. Bref, le succès de notre entreprise était à donner la nausée.

Mais laissons-là le vieux fol qui, comme les vrais fous, j'y ai pensé parfois, dupait peut-être tout le monde et même et surtout les dupeurs.

C'est au printemps de l'année 1913 que l'on commença de parler, dans nos cercles, d'un théâtre qui ne devait être ni national, ni mondain, d'un théâtre qui ne devrait rien à la bonne grâce d'un tout-puissant mécène, d'un théâtre qui ne serait ni d'art, ni d'avant-garde parce qu'il ne pouvait être que le théâtre par excellence, le théâtre tout court. Copeau menait, sans hâte, des pourparlers, et poursuivait des consultations. Il apparut bientôt que le projet prenait racine et même qu'il allait fleurir. Copeau recueillait des subsides assez dispersés pour que son autorité ne fût point contrebattue. Il interrogeait des acteurs, découvrait, ici et là, les éléments d'une compagnie. Les auteurs suivaient tous ces débats avec une brûlante sympathie. Il fallait, évidemment, trouver une salle convenable, et c'était, de l'avis des scep-

tiques, une entreprise presque folle. Pourtant la salle fut trouvée. Elle était malcommode, étroite, toute en longueur. Mais cela n'importait guère : le public sur lequel on comptait, celui qu'on allait faire naître ne pouvait s'intéresser aux futilités du confort. La salle n'était point au centre de Paris, ce qui ne manquerait pas d'éloigner toute idée de compromission avec le Boulevard. Elle était, d'autre part, sur la rive gauche, à la frontière du quartier des écoles, dans une de ces régions où l'esprit souffle volontiers.

Ainsi naquit le théâtre du Vieux Colombier qui, sans faire une longue carrière, a laissé des traces profondes, donné quelques belles leçons et inspiré des épigones.

Copeau, de qui les desseins étaient ambitieux et nobles, pensait que sa troupe, à peine formée, devait, pour les travaux préalables, se retrancher du monde et faire retraite aux champs. Il jouissait alors d'une maison villageoise et d'un aimable jardin, au hameau du Limon, non loin de la Ferté-sous-Jouarre. Il fut décidé que la troupe tout entière allait se transporter là et vivre sagement de travail et de solitude. Comme Blanche était au premier rang de la compagnie et que je me réjouissais de ne la point quitter, nous partîmes pour le Limon vers le début de l'été.

Le Limon est au nord du bourg, sur l'une des belles collines qui regardent la vallée de la Marne. Bien qu'il y eût peu de maisons, tous les acteurs trouvèrent à se loger. Nous eûmes la chance, Blanche et moi, de recevoir l'hospitalité du menuisier Lambin, dont je n'oublierai jamais le candide regard plein d'eau claire. Non contents de nous héberger, l'excellente dame de l'endroit nous assurait la table.

La nouvelle vie commença. Je me levais de grand matin et j'allais prendre, au bas de la côte, un de ces trains rapides qui gagnent Paris en une heure. Je travaillais à mon laboratoire une partie de la journée et je reprenais le train quand ma besogne était achevée. J'avais alors grand plaisir à suivre les travaux et les jeux de la troupe. Copeau avait, préalablement, fait la lecture des ouvrages dans le parfait silence de son cabinet de travail; mais, quand le temps était beau, et il fut tel pendant presque toute la durée de notre séjour, la troupe répétait à la face du ciel, dans le jardin qui n'était point trop sévèrement ratissé et que rafraîchissait une petite pièce d'eau.

Le nouveau théâtre allait commencer sa campagne avec un drame de Thomas Heywood, qui fut, tel Shakespeare, poète et

comédien et que la gloire de son prodigieux contemporain a quelque peu tenu dans l'ombre. La pièce était excellente et bien traduite. J'aperçois encore, en songe, Blanche à genoux dans l'herbe folle, cependant que les autres personnages du jeu la considèrent avec étonnement et angoisse. Ils sont tous là, les premiers comédiens de Copeau : ceux qui devaient, si peu de temps après, périr obscurément dans les massacres de la première guerre mondiale, et les autres, Roger Karl, Jouvet, Dullin, ceux qui, depuis plus de trente ans, ont animé la scène française dans ses expériences les plus fécondes.

Le soir, toutes les tâches remplies, nous nous promenions sous les étoiles en devisant de l'avenir avec flamme. Nous avions eu la visite d'un Hongrois, je ne sais plus à quel propos, et il nous chantait ainsi, dans la nuit des moissons, les beaux airs de son pays, que je n'ai point oubliés. Ils sonnent à mes oreilles comme les chants d'un monde serein qui se tournerait tout entier vers des pensées d'harmonie, de concorde radieuse.

Notre chambre donnait sur une courette rustique, elle-même ouverte sur les jardins. Nous laissions toute la nuit cette fenêtre béante. Les personnages de Shakespeare, de Claudel, de Molière ou de Musset se lamentaient, riaient ou querellaient parmi nos rêves. A leurs cris se mêlaient les soupirs des animaux, les appels des oiseaux nocturnes, l'haleine odorante de cette colline heureuse.

Quand les comédiens s'occupaient aux petites besognes de leur état, qu'ils ne revoyaient que des bribes de scène, qu'ils faisaient ce que, dans leur jargon, ils appellent des raccords, j'allais me promener tout seul, au hasard des sentiers. C'est pendant une de ces promenades, et comme j'étais assis sous un pommier, que j'eus l'une des plus grandes élévations de ma vie. Il me semble, quand je songe encore à cette heure miraculeuse, qu'il m'a été donné d'éprouver, de célébrer la paix et le bonheur du monde et que, par grâce ineffable, je me suis trouvé digne de cette mission surnaturelle.

Vint le fort de la saison chaude et, comme je ne renonçais pas à courir le monde, comme la jeune compagnie était déjà fort avancée dans sa besogne, Blanche demanda et obtint un congé.

Nous partîmes donc sac au dos et prîmes la route à Seyssel, sur le Rhône, par une lumière paradisiaque.

Nous avons traversé toute la Savoie, devisant sans l'ombre de lassitude et du visible et de l'invisible, du monde, des

hommes et de nous-mêmes. Heures bénies où le voyageur ne pense qu'à ce qui est devant lui! Nous avons passé les montagnes, rencontré la neige et les tempêtes, traversé les torrents avec de l'eau jusqu'aux genoux, dormi le chapeau sur l'œil, en plein azur, au plus haut de la course. Une fois de plus, ces joies magnifiques et simples nous ont été données.

Alors que nous faisions sécher nos vêtements, un soir, dans un refuge de l'altitude, au col des Fours, je pense, nous vîmes entrer deux dames, ruisselantes de pluie, comme nous, et vêtues comme des hommes. Nous liâmes conversation, devant un feu de fagot, et c'est ainsi que partit une longue amitié sans tache. Nelly Duys, Hollandaise lettrée, voyageait en montagne, avec une amie, comme nous le faisions nous-même. Elle savait tout de ce qui formait l'intérêt de notre vie. Elle aimait nos poètes, elle lisait le *Mercure de France*, elle donnait à toutes nos questions des réponses pertinentes. C'était, pour la première fois, devant nous, en pleine lumière, la Hollande, intelligente, noble, généreuse. C'était le premier message de cette nation fraternelle que j'ai, par la suite, appris à connaître, à chérir et à célébrer.

Le ciel s'étant purgé, nous fîmes route ensemble, le lendemain, par le col de la Seigne. Puis les voyageuses retournèrent vers l'Ouest, cependant que nous descendions la vallée italienne.

Je n'évoque pas sans un sentiment de gratitude et de fierté ces purs, nobles et laborieux plaisirs : le froid au col du Théodule, la rencontre dans le brouillard d'une bête fabuleuse qui finit par aboyer, le pas du guide et l'étreinte de la corde à la ceinture, puis, soudain, l'image aérienne, vertigineuse du Cervin dans une déchirure des nues.

Non, je n'ai rien oublié, pas même le grand repos dans l'innocent village de Saint-Gingolf, que la soldatesque allemande devait, trente ans plus tard, souiller de crimes horribles. Non, je n'ai rien oublié, pas même cette chaude impatience qui nous saisit, sur la fin du voyage, car Paris nous attendait, et, joie entre toutes les joies, notre œuvre était devant nous.

CHAPITRE XVI

ANTOINE RENONCE ET SE RETIRE. LE THÉATRE DU VIEUX COLOMBIER ALLUME SES CHANDELLES. LE MAÎTRE ET SES COMÉDIENS. LE CLAUDEL DE 1914. L'ŒUVRE, L'OUVRIER ET LE MONDE. CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE. PREMIERS EXERCICES DU NARRATEUR.

L'expérience d'André Antoine venait de s'achever sur un échec. Glorieux et respectable échec! Il avait, ne l'ai-je pas dit? tenté de faire, en plein pays latin, une école où le public, les acteurs et les auteurs trouvaient les plus belles chances de s'instruire, de s'élever. Il avait fait revivre tous les héros de l'humanité, rendu le souffle aux princes, aux saints, aux dieux de toutes les légendes, évoqué les fées, les démons, les mages, redonné de la couleur au théâtre bourgeois et aux drames populaires, associé les musiciens à maintes de ses entreprises, offert aux poètes lyriques les belles voix de ses écoliers et l'attention d'un auditoire. Il avait fait tout cela, mais il s'était témérairement endetté. Il se retirait de la scène, il avouait son impuissance à libérer de Mammon le théâtre de ses rêves.

Les étudiants de Paris désiraient lui rendre hommage. Ils le firent avec beaucoup d'élan, beaucoup de cœur. Quelques amis d'Antoine devaient prendre la parole en présence de l'assemblée. Comme il convenait que les nouveaux auteurs distingués par Antoine pussent dire leur gratitude, on le pria de désigner l'un d'entre eux. J'eus la joie d'être celui-là.

Est-ce pour le petit discours prononcé lors de cette fête, est-ce pour certain article que je publiai alors dans je ne sais plus quelle feuille? mais Antoine me fit tenir un billet de sa manière et que je peux transcrire ici parce qu'il le peint fort bien : « Il n'y a pas d'autre formule : Vous êtes un brave homme. J'avais de l'admiration pour l'auteur des deux pièces que j'ai eu l'honneur de jouer, mais maintenant, ce qui vaut mieux, au fond, je vous aime de tout mon cœur. »

Ce long empire d'Antoine sur les choses du théâtre, il

s'explique assurément par la passion d'une nature très ardente et par une grande capacité d'effort, mais aussi par ce fait qu'Antoine, grand officier du temple, acteur excellent, n'était pas écrivain. Son ambition était de servir les auteurs, non de faire œuvre d'auteur. Il trouvait, dans cette subordination apparente, sa mission véritable. Il créait, à sa manière, en mettant les autres à même de créer. Son goût pour le théâtre ne risquait pas d'être dévié par de ces vues personnelles que les écrivains ne peuvent laisser d'avoir. Il était assujetti, comme tous les gens de son état, à l'inquiétude, aux soudains revirements. Il n'était ni très patient, ni très fidèle. Il cédait plus volontiers aux impulsions du cœur qu'aux remontrances de la raison; ce n'est pas ce que je m'aviserai de lui reprocher. Il était parfois brutal et toujours versatile — défauts qu'on lui voyait et dont je n'ai pas souffert personnellement — mais il avait reçu un don fort admirable, celui d'inspirer, par éclats illuminants, confiance aux écrivains qu'il avait appelés. L'œuvre théâtrale, pour produire son plein effet, réclame non seulement des serviteurs insignes, mais un appareil compliqué, l'assistance d'autres arts, un grand concours de public; elle est donc dominée par des contingences redoutables et c'est pourquoi les écrivains qui ne souffrent pas les jeux de cette sorte finissent le plus souvent par se détourner de la scène. Heureux ceux qui, pendant tout le temps de leur course, peuvent compter sur un homme tel qu'André Antoine!

On comprendra fort bien que la retraite d'Antoine aurait, aux jeunes acteurs, donné le sentiment d'un manque très cruel si, par grâce, à ce moment même, le Vieux Colombier n'avait allumé ses chandelles. Ainsi le sort clément ne nous retirait une maison que pour nous en donner une autre, moins grande, moins officielle, mais justement plus appropriée à nos recherches, aux besoins de notre religion. J'avais, pendant mon séjour à la Ferté-sous-Jouarre, composé un article qui parut dans le *Mercure de France*, dès octobre, et qui s'achevait ainsi : « Est-ce illusion? mais je pense que les mots *Théâtre du Vieux-Colombier* sont de ceux qui, dès la première fois qu'll sonnent à l'oreille, ont tout de suite comme un accent familier. On les trouve volontiers faits pour figurer en place honorable dans une histoire de l'art dramatique futur. Attendons sans impatience et que les saisons prochaines prêtent à ce rêve toutes les allures de la substantielle réalité. »

La petite salle enfin parée, sa scène largement ouverte sur l'univers des songes, le rideau vert et noir tendu, les foules

furent invitées à venir voir le supplice de la femme infidèle et l'étonnante vengeance de l'époux trahi, puisque la pièce de Thomas Heywood avait l'honneur des premiers feux.

Enflammés d'ardeur comme nous l'étions tous, nous attendions un triomphe Ce fut un charmant succès et ce nous parut trop peu. A la réflexion, je pense que cette pièce de Heywood, qui est de grand intérêt pour des amateurs de théâtre, pouvait attirer des lettrés, mais non convaincre le grand public. N'importe! elle donnait excellemment le ton. Les vrais curieux de théâtre le comprirent tout de suite et la bataille s'engagea qui ne fut pas si lente, au bout du compte, puisque, dès la fin de sa première campagne, la jeune compagnie allait obtenir un succès éclatant.

Je raconterai plus tard, si l'haleine m'est conservée, ce que fit le théâtre du Vieux-Colombier et ce qu'il ne fit pas, en quoi il rendit à l'art dramatique des services exceptionnels et quelles espérances en lui placées se trouvèrent par lui déçues.

La confiance, la ferveur, l'abnégation des acteurs furent, dès le début, admirables. Tous ces gens, que l'on dit glorieux, je les ai vus prêts à s'effacer dans l'anonymat. Le Vieux-Colombier se proposait d'être une compagnie exemplaire, et cela signifiait que les membres de la secte renonçaient loyalement, pour le bonheur de l'œuvre, à la hiérarchie, à la vedette, à toutes les formes de l'orgueil personnel. Ils ne renonçaient assurément pas à la discipline, à l'obédience, au respect de l'œuvre et du maître. Car Copeau était le maître indiscuté de sa maison. Rien de moins démocratique, en vérité, qu'une troupe d'acteurs, je pense l'avoir dit plus haut, et Copeau, bien vite, avait découvert le secrét de cette autorité proconsulaire qu'un homme de théâtre exerce au milieu de ses comédiens.

J'ai dit que Jacques Copeau était un lecteur de grand mérite, ajouterai-je qu'il était, en ce temps-là, maigre, agile, doué d'un visage à traits bien dessinés? Je l'ai vu, cent fois, donner aux acteurs des indications de jeu non point purement verbales, mais en bondissant sur la scène, en esquissant lui-même le geste, en prenant lui-même l'attitude qu'il jugeait convenables. Avec de tels dons, avec — et j'y reviens — sa voix puissante et musicale, il pouvait, il devait être non seulement un acteur du premier rang, mais l'acteur par excellence. Entre les causes qui ont pu le détourner de cette prééminence

nence, j'entrevois le désir quasiment nostalgique et mal dissimulé qu'il éprouvait d'être d'abord un auteur. Il pensait à Molière; il pensait à Shakespeare. Ce sont là nobles visées et je reconnais qu'il est beau de se choisir des modèles inimitables.

Est-il nécessaire de dire que, dans tous les rôles dont il s'est chargé personnellement, Copeau s'est montré toujours fort bon, prouvant ainsi que l'intelligence et la culture suppléent, s'il le faut, d'autres vertus. Il joua fort bien, dès la première saison, des personnages divers et, singulièrement, celui de Thomas Pollock Nageoire.

Claudel, quand *l'Echange* fut représenté sur la scène du Vieux Colombier, était consul de France à Hambourg. C'est là que la guerre devait le prendre. C'est de là qu'il devait partir pour accomplir cette carrière diplomatique dont il n'a pas été diverti par sa gloire d'écrivain, ce que je trouve bon, puisque la France a toujours pris ses écrivains parmi les hommes de tous les métiers et de toutes les professions. Claudel, dans le moment que venait de paraître, au *Mercure de France*, l'étude que j'avais consacrée à ses ouvrages et qui se trouvait être la première de toutes, Claudel m'avait écrit une de ces lettres admirables, qui réunies, plus tard, par quelque patient lettré, formeront une part non petite de l'œuvre complète. Mais je n'avais jamais vu l'auteur de *l'Arbre* et j'avais peine à l'imaginer. Il vint à Paris, environ ce temps, suivit les représentations de sa pièce, demanda divers changements de distribution et donna, sur la déclamation de son texte, des indications impératives qui jetèrent la plupart des acteurs dans une grande perplexité.

Je lui fus naturellement présenté, je crois me souvenir que ce fut dans l'espèce de long couloir qui tenait, au Vieux-Colombier, lieu de foyer pour le public. L'aspect du poète m'étonna beaucoup. Il était — j'emploie le temps imparfait pour marquer peut-être le caractère fugitif et incertain de mes remarques — il était de taille médiocre, massif et même compact. Les traits du visage apparaissaient longs et lourds. Il portait une moustache tombante. Il avait l'air d'un herbager. Il parlait, à dents serrées, avec un accent rustique. C'est petit à petit, dans les trente et quelques années qui se sont écoulées depuis cette rencontre, que j'ai vu, dans cette pesante enveloppe, émerger le noble visage que Claudel nous devait et que nous lui trouvons aujourd'hui. Mais le Claudel de 1914, celui que je dessine au vol, en attendant de plus fermes tracés,

celui de mon petit ouvrage, était déjà, et complètement, ce Claudel que le monde entier salue, reconnaît, querelle et admire.

J'avais mille raisons de suivre avec ferveur les travaux du Vieux-Colombier : les espoirs que je fondais sur cette petite scène étaient loin d'être égoïstes. J'entendais bien, mon tour venu, reprendre sur ce nouvel instrument mes gammes et mes exercices; mais il m'apparaissait surtout que, s'il ne manquait pas à sa vocation principale, le nouveau théâtre pouvait amener dans sa chaleur toute une partie de la jeunesse lettrée, susciter une multitude d'ouvrages, déterminer une renaissance. Je dirai plus tard dans quelle mesure ces vœux se sont trouvés satisfaits. Je suivais donc les travaux de la compagnie et venais souvent, le soir, la longue journée à son terme, chercher Blanche dans cette loge austère qu'elle partageait avec une de ses camarades. Je n'étais toutefois pas au nombre des intimes de la maison. Copeau suscitait des dévots et ce n'est pas un mérite négligeable. Il avait, en ce temps-là, des serviteurs bénévoles, des zélateurs enflammés qui auraient quitté leurs parents, leur épouse, leur devoir et leur avenir pour suivre le petit théâtre au milieu de ses aventures. Par certains de ces cœurs fidèles, la guerre, quand elle survint, fut considérée surtout comme une aventure extrêmement désagréable et presque inconvenante qui risquait d'interrompre une entreprise de salut de laquelle dépendait le sort de la scène française. Ce disant, je ne me moque point : toute œuvre, à tels de ses ouvriers, doit cacher le reste du monde.

Venu la fin de l'hiver, la troupe tout entière partit pour l'Angleterre où elle devait donner quelques représentations. J'étais, naturellement, du voyage. Jean Schlumberger, Gaston Gallimard et Roger Martin du Gard vinrent se joindre au cortège. La troupe pérégrinait ainsi escortée de ses poètes et même de son administrateur, de son éditeur, que sais-je?

Nous débarquâmes à Londres par un temps de brume légère et, comme nous avions voyagé toute la nuit, nous allâmes, entre deux stations, nous refaire chez un traiteur. Dès le seuil; j'improvisai une action de grâce pour l'un de ces grands écrivains qui sont en vérité les avocats, les mandataires et les représentants de leur peuple. C'était une petite boutique longue où s'évertuaient deux rouquins directement tirés d'un roman de Dickens. L'un portait du charbon, l'autre, devant le foyer, faisait griller des tranches de lard toutes

roses et au travers desquelles on apercevait les braises. On nous servit du thé et des œufs frits. Nous étions déjà dans l'enthousiasme, oui, dès ce premier matin. J'ai fait, par la suite, plus de trente séjours à Londres : je n'ai jamais rien vu de plus anglais que cette boutique du premier jour. Gloire aux grands romanciers qui nous font comprendre le monde!

Une heure après, nous reprenions tous ensemble le train pour Birmingham où la troupe devait, le soir même, donner *Barberine*. Je fis, ce soir-là, mes débuts, dans les fonctions de souffleur, où je n'ai pas persévéré, mais qui donnent à l'homme attentif de bonnes clartés sur un texte. Puis dès le lendemain, sans avoir presque rien vu de cette ville laborieuse, nous gagnâmes Liverpool. Nous y passâmes un couple de journées; nous eûmes le temps, Blanche et moi, par une belle matinée soleilleuse, de traverser la Mersey, de gagner les plages de New-Brighton, de louer des chevaux et de faire, au bord de la mer d'Irlande, une belle promenade paisible.

Au retour, à Manchester, où nous restâmes fort peu, sous un lourd nuage de fumée, je quittai la troupe, grimpai sur un bus et parcourus tout un soir les faubourgs industriels où ce grand peuple trouve les tristes sources de sa puissance.

Une nuit de chemin de fer, et la troupe retrouva Londres. Ce n'était pas un voyage, c'était une immersion, un baptême brusque et furtif dans les multitudes britanniques. Mais je tiens que ces plongées initiales sont souvent illuminantes et que, dans l'aventure de la connaissance, le premier regard jouit de pouvoirs souverains.

Pendant le voyage du retour, j'eus un long entretien avec Roger Martin du Gard. Nous étions debout, côte à côte, dans le couloir du wagon. Tout me plaisait, dans ce visage ouvert et confiant : le grand nez aux narines offertes, le regard insistant et tendre. J'aimais aussi, — j'aime encore — les hésitations de la voix, qui est belle et bien timbrée, mais moins belle assurément qu'il n'était alors de règle à la Nouvelle Revue Française. Ce qui me frappa surtout pendant le colloque du train, ce fut la pure naïveté d'un homme qui venait pourtant d'écrire un livre de premier ordre. Antonin Gosset, que je devais rencontrer souvent par la suite, disait parfois en me considérant de son œil inquisiteur : « Duhamel est très naïf. » J'ai toujours pris ce mot comme un éloge. Naïveté, c'est nouveauté. J'aime qu'un écrivain dont le dessein est de peindre les hommes se trouve toujours devant eux en état

de nouveauté. Ce sont les esprits blasés, ce sont les esprits prévenus qui ne savent plus rien voir, qui ne peuvent plus rien découvrir avec leurs yeux ternis et secs.

Nous revînmes donc à Paris et les comédiens de Copeau retrouvèrent avec enthousiasme, après *His Majesty's theatre*, leur plateau sans dégagement et leur salle un peu semblable aux corridors du métro. Jouvet recommence de veiller d'un œil blanc à la discipline des coulisses. Il concentrait, en ce temps-là, le meilleur de ses vertus sur les problèmes de régie. Mais il venait de jouer Molière, à l'étonnement de tous. Jouvet venait tout à coup de faire éclater son écorce.

A Paris, je me ressaisis de mes travaux, de mes cahiers, de mes rêveries errantes. J'avais composé deux pièces, dont une franche comédie. Le Vieux-Colombier devait monter l'une de ces deux pièces et c'était un bel espoir. Mais je venais d'écrire aussi une longue nouvelle. Je venais aussi d'entendre parler pour la première fois un personnage de mon invention, compagnon de mes solitudes et qui me soufflait à l'oreille : « Je m'appelle Salavin. Je suis ton ami Salavin, ton triste ami Salavin. »

CHAPITRE XVII

MIRACLE AU FOND D'UN COULOIR. MALADIE DE LA COMTESSE OLIVIA. DOUCET DANS SON ERMITAGE. GRONDEMENTS DANS LES PROFONDEURS DU MONDE. LE MAS DU CHEMINEAU. L'ANGOISSE EN PLEIN SOLEIL. SOUS UN FIGUIER D'AVIGNON. ROULEMENT DE TAMBOUR. LA GUERRE EST SUR NOUS. RECENSEMENT DE NOTRE CLAN. LE TEMPS DE L'AFFLICTION COMMENCE.

La première campagne du Vieux-Colombier se terminait en pleine gloire. On avait monté *La Nuit des Rois* et le public parisien, enfin séduit, enfin mis en mouvement, se pressait aux portes. L'univers shakespearien, avec ses héroïnes délicieuses, ses princes amoureux, ses bouffons et ses clowns tenait fort bien tout entier dans l'étroite scène rigide. Les costumes étaient de toile peinte, les meubles de bois blanc badigeonné; mais la divine fantaisie avait élu domicile à l'enseigne des deux colombes, un rayon de grâce exquise était tombé dans

ce réduit naguère encore tout pareil à quelque humide entrepôt.

Le printemps s'achevait à peine; les foules parisiennes fussent venues, longtemps encore, saluer Olivia, Viola et tous les compagnons de cette heureuse aventure; Copeau, par un geste élégant qui exauçait sa fatigue, décida de fermer ses portes en plein succès. Ce n'était que partie remise : on allait tout renouer en octobre, rappeler les spectateurs dociles, reprendre à la mesure exacte, la symphonie interrompue...

Avant d'aller chercher le repos des champs, la compagnie fit, en Alsace, un voyage dont je ne fus pas. Blanche-Olivia revint de là toute malade et fiévreuse. Elle avait durement travaillé pendant cette rude saison. Elle avait tenu les rôles et les plus beaux et les plus lourds; comme la troupe était peu nombreuse, Copeau avait décidé, dès le principe, que tout acteur devait jouer un jour les personnages de premier plan et le lendemain même accepter de tenir un emploi d'utilité. C'était une discipline rigoureuse et qui ne laissait à personne le temps d'aucune relâche.

Blanche me revint donc souffrante et je commençai de la soigner avec toute ma vigilance, avec aussi de l'anxiété. La fièvre était élevée, les deux bases pulmonaires saisies par la congestion. Dès que le mieux se fit sentir, il m'apparut qu'un long repos dans un climat sec et chaud allait être nécessaire et, dans le dessein d'un repos tel, j'obtins un long congé de mes laboratoires.

Notre cher Henri Doucet avait, depuis quelque temps, pris la grave résolution d'aller vivre en solitude, pour y travailler loin des querelles, des écoles, des marchands et des journaux. Il avait trouvé, à Villeneuve-lès-Avignon, une maison où il vivait avec la compagne de ses jeunes années et qu'il nous dépeignait dans ses belles lettres si pleines toujours d'affection et de noblesse. Il nous adjurait de venir l'y rejoindre. Une chambre nous attendait, libre de toute servitude. Blanche y trouverait un repos complet, du silence et du soleil.

J'ai relu ces lettres. Elles sont confiantes et limpides. Le souffle de l'angoisse ne les effleure pas encore. Le bruit de Sarajevo n'a pas encore réveillé du bonheur le triste univers des hommes.

Nous décidâmes d'aller passer tout le mois de juillet dans la maison de Villeneuve. Blanche commençait de se lever et le voyage se passa le mieux du monde.

Villeneuve-lès-Avignon est sur la rive droite du Rhône, en face de la cité des papes. Je n'ai pas revu ce paysage depuis les événements de 44 et je sais que la guerre a, là comme ailleurs en France, laissé des traces cruelles. En ces temps de l'ancienne paix, Villeneuve donnait déjà le spectacle d'une ville à demi abandonnée. Tout le quartier qui est sur la hauteur et où s'élevaient jadis les résidences des prélats, était quasiment en ruine et faisait songer à ces paysages d'Orient où une plèbe nonchalante rêve et clabaude dans les décombres des palais. La ville est dominée par une colline rocailleuse que couronnent les murailles de l'ancien fort Saint-André. La maison de Doucet était au pied de cette colline et regardait vers le sud, c'est-à-dire vers le fleuve dont elle était séparée par des vergers et des jardins.

C'était une très vieille et très humble maison. Elle possédait un puits dont la margelle ornait étrangement la salle basse. Nos hôtes nous avaient réservé la chambre du premier étage, qui était blanche, spacieuse et que l'on pouvait conserver fraîche malgré les ardeurs du soleil provençal. Doucet menait dans cette retraite une vie conforme à ses vœux. Je ne l'ai jamais tant aimé que pendant ces semaines amères où nous avons senti, de jour en jour, un voile de deuil s'étendre sur toute vie. Il peignait, le jour durant, dans les champs, dans les villages et sur ces collines brûlées qu'on nomme le montagnet. Aux instants de répit, il aidait sa femme à la cuisine, tirait l'eau du puits, tranchait le pain, puis, ressaisi de sa passion, attaquait au ciseau et au maillet une solive de chêne, une pierre tombée du fort et sculptait des figures d'anges, des femmes, des bambins. Il avait trente ans, comme moi. Blanche demeurant une partie du jour au repos, nous allions, nous, les hommes, courir sur les collines, dans l'odeur des lavandes et des lauriers. Nos entretiens devenaient d'heure en heure plus graves. Chaque matin, le soleil se levait, éclatant, sur les montagnes de l'est; mais sa lumière nous semblait souillée, dénaturée, corrompue par une fumée impie. Doucet, comme beaucoup d'artistes, était non pas seulement individualiste, mais sereinement anarchiste, rebelle à toute contrainte qui n'était pas celle de son art. Il était, de par sa complexion, franc du service militaire. J'y ai pensé bien souvent quand j'ai su, l'année suivante, qu'il venait de s'engager et quand nous est parvenue, plus tard, la nouvelle de sa mort au feu.

Sans doute parce que Blanche achevait de guérir, peut-être

aussi pour tromper notre angoisse, nous tombâmes d'accord d'aller tous ensemble quelques jours à Cassis, au bord de la Méditerranée. Nous passâmes là, dans une auberge, sur le port, dix jours qui ne m'ont laissé que de poignants souvenirs. Autour de nous, en nous-mêmes, quelque chose mourait que, jamais, par la suite, nous n'avons pu retrouver, ressaisir et goûter sans remords et sans ombre : c'était la douceur de vivre, c'était l'harmonie secrète entre la paix des choses et le cœur de l'homme juste, c'était je ne sais quel équilibre miraculeux entre l'ombre et la lumière.

En ce temps-là, vivait dans une bicoque, à Cassis, le poète Théo Varlet. Il avait suivi, de loin, nos luttes et nos aventures. Il était fier, un peu farouche, détaché des gloires humaines et — du moins, il le croyait — de toutes les servitudes, ivre de ses idées qu'il considérait à l'égal des vérités révélées. Il n'avait qu'une société ordinaire, celle de sa femme, personne de type oriental, à la chevelure annelée semblable à celle d'une Salammbô. Comme tous les solitaires, il pouvait se montrer soudain avide, naïvement, de quelque compagnie. Il nous fit, le temps de notre bref séjour, les honneurs de son paysage. Cassis n'était pas, comme il le fut par la suite, le refuge ordinaire de ces artistes jouisseurs qui hantent les lieux visités par le succès dans l'espoir d'en trouver l'indéchiffrable recette. Varlet nous fit connaître les calanques alors désertes, les pentes et les pins de ce beau Cap Canaille d'où l'on découvre une mer faite pour servir de fonds à toutes les églogues antiques. Varlet nous apprit comment on fait cuire une savante bouillabaisse sur un feu de pommes de pins. Mais quoi! Le vent venu de l'est, à travers le ciel de lapis, nous apportait, à chaque souffle, un nouveau sujet d'anxiété. Varlet et sa femme descendaient au bord de l'eau, plongeaient comme des oiseaux de mer, émergeaient en soufflant au loin une fine poudre d'émeraude. Tout cela ne pouvait pas nous laver de la tristesse. Un grondement intolérable cheminait de proche en proche dans les profondeurs de notre monde.

Et puis, il devint évident que ce monde commençait à vaciller sur ses assises. Les rares hôtes de Cassis reprenaient le train, en hâte. Varlet, pour olympien qu'il fût, commença de dire avec flegme que la guerre lui paraissait non seulement inévitable, mais encore imminente. Nous lui fîmes nos adieux.

La maison qu'il habitait s'appelait, non sans ingénuité, le

Mas du Chemineau. Varlet devait y passer tout le temps de la guerre, dans un isolement intraitable, hautain et même dédaigneux. Je suis revenu le voir, plus tard et à plusieurs reprises, alors que je me disposais à partir pour l'Orient. Il était gravement malade, il se sentait perdu. Quand je le vis pour la dernière fois, il pleura longuement, le front contre mon épaule et j'avais grand pitié de lui, car les solitaires de cette sorte mériteraient bien la grâce d'une mort soudaine et brutale.

Nous quittâmes donc Varlet, Cassis et, en même temps, les suprêmes joies d'une vie si candidement éblouie. Nous reprîmes, sur la hauteur, au flanc des collines rocheuses, un train qui était brûlant, haletant, plein d'une foule consternée. Le soir même, nous étions de retour dans la petite maison, au pied du fort St-André. Nous devions, au début d'août, retrouver en montagne mon frère et sa jeune femme. Je ne sais par l'effet de quel acharnement, par quel désir opiniâtre de me refuser au désastre, j'entendais tenir le rendez-vous. Mais il fallait mettre Blanche, à peine convalescente, hors de toute bousculade. Je la conduisis à la gare, lui fis donner une bonne place dans le train de Paris et la quittai, dans le tumulte, avec — mais pourquoi la quittai-je? — une déchirante douleur.

Alors vinrent des heures noires qu'écrasait cruellement le soleil de la canicule. Je me revois, traversant, en société de Doucet, la grande place d'Avignon. Les hommes étaient assemblés dans une raie d'ombre, le long des maisons. On venait de tuer Jaurès. Un murmure de consternation errait de bouches en oreilles. Je me revois passant le pont du Rhône et longeant les routes poudreuses, pendant que les grands lauriers-roses, à la porte des maisons, somnolaient dans la torpeur. Pourquoi, ah! pourquoi n'étais-je pas dans ce train, à côté de ma chère femme?

Je me revois, un peu plus tard, dans le petit jardin du pauvre et cher Doucet, assis sous un figuier. Nous ne parlions même plus : nous avions la certitude que tout était consommé, que le monde était perdu, le monde que nous avions aimé de toute notre ferveur, le monde en lequel nous avions placé toutes nos aveugles espérances.

Alors, tout à coup, un bruit retentit, loin de là, du côté du bourg. C'était un bruit martial, mais combien pesant, combien funèbre! C'était le bruit du tambour. Doucet dit, entre haut et bas :

— Tu entends! Tu entends! La guerre!

Ce fut très probablement la dernière parole notable qui devait tomber de ses lèvres et qui me fût destinée.

Le soir même, j'étais dans le train. On y pénétrait par force, comme pour un attentat. Les gens, ruisselants de sueur, se montraient, les uns aux autres, avec étonnement, de petits papiers d'un bleu-tendre qu'on venait de leur donner aux guichets de la gare : c'étaient des billets de dix francs, mystérieusement sortis des banques, sur un mot d'ordre.

Le train commença de ramper sur des voies incertaines. A Lyon une horde de polytechniciens brisa les vitres des wagons pour y pénétrer plus vite et ne pas manquer le rendez-vous de la mort. J'étais assis auprès d'une fille jeune et belle qui ne cessait de rire que pour se répandre en sanglots. En face de moi, pérorait un brave homme de député qui répétait, cent fois l'heure : « Je voterai contre la guerre! » Mais la guerre était sur nous!

Nous prîmes plus de vingt-quatre heures pour, enfin, atteindre Paris. J'appris, en touchant la rue Vauquelin, que Blanche était chez mes parents, c'est-à-dire avenue de Saint-Ouen, où mon père, depuis quelques années, avait transporté son cabinet de médecin. Une demi-heure plus tard, j'avais rejoint ma femme, j'avais embrassé mes parents et je tâchais de mesurer l'immesurable événement.

Le lendemain un suprême repas réunit, rue Vauquelin, ceux qui, de notre pléiade, étaient encore à Paris. Romains avait rencontré son maître de l'Ecole Normale, le vieil Ernest Lavisse, qui avait dit, l'air soucieux : « Ne croyez pas surtout que ce soit l'affaire d'une saison. Non! ce sera très long et très dur. »

Nous fîmes, tous ensemble, le recensement de notre clan. Vildrac et Chennevière, touchés dès le premier jour par l'ordre de mobilisation, allaient rejoindre leur poste. Durtain était médecin de la troupe combattante. Arcos, de par son affectation, ne semblait pas devoir être engagé, du moins dans les premières batailles. Romains allait escorter des convois de bétail destinés aux armées d'opérations. Il se voyait, un gourdin au poing, marchant derrière les troupeaux sur les routes de la guerre. J'appartenais au service auxiliaire et j'entendais aller, dès le lendemain me proposer pour le service armé; ce que je fis. Nous commencions d'imaginer des destinées, des trajectoires, des conjonctures, des rencontres, des périls, des épreuves, des saluts et des morts.

Nous cherchions à distinguer des routes et des lueurs dans cette confuse nuit qui allait régner sur le monde.

★

Car ils sont accomplis les temps innocents et voici le temps de l'affliction qui commence.

Car les hommes de notre âge peuvent renoncer pour toujours aux jeux de l'esprit, aux limpides œuvres de la paix. Ils n'auront désormais de souffle que pour souffrir et pour combattre.

Car les mots vont changer de sens et les idées de pouvoir.

Le plus précieux de tous les biens imaginables, la vie, va pour de longues années, tomber dans le mépris et dans l'avilissement.

Car une guerre est sur le monde qui durera le temps de deux générations et peut-être davantage.

Il va nous falloir reprendre, corriger, juger, verset par verset, les psaumes de cette civilisation que les plus grands de nos maîtres ont enseignée et célébrée avec une si belle candeur.

Il nous reste à découvrir, au long des ans et des épreuves, que les plus grandes joies d'un homme, ses douleurs les plus amères, ses hontes les moins supportables, ses espérances les plus exaltantes, ce sont les joies, les souffrances, les espoirs et les humiliations qu'il partage avec le peuple au sein duquel il est né, et dont, à l'instant du malheur, tous débats suspendus, toutes querelles renoncées, il accepte la règle, il épouse le destin.

MERCVRIALE

LES LETTRES

***LE SABBAT*, OU LA VIE DE PERSONNE. — *Le Sabbat* de Maurice Sachs vient à son heure. On aime assez, ces temps-ci, la littérature faisandée, les amours immondes, les êtres défaits et qui tombent en pourriture. Il y a, dans ce livre de souvenirs, de quoi satisfaire amplement les amateurs d'odeurs fortes dont les relents nauséabonds chatouillent les narines jusqu'au fond de la gorge. Sensation d'autant plus excitante qu'il ne s'agit pas d'un roman mais d'une confession. Le héros, c'est l'auteur lui-même : sa complaisance à étaler ses bassesses se dérobe derrière la feinte de l'aveu. Maurice Sachs vomit son passé et l'homme qu'il fut; mais il le vomit, en effet, et, à l'en croire, ce réflexe de dégoût et de débarras n'aurait d'autre fin que de le purifier lui-même, et de détourner, par cette exhibition, les jeunes gens de suivre son exemple : « Je publie ces pages, écrit-il, parce que je crois à l'absolution que convoie la confession publique et pense qu'elles pourront peut-être servir à d'autres, ne serait-ce qu'en montrant qu'il y a certains mauvais lieux dont on peut quand même s'échapper. » Et : « Je me considère comme un mauvais exemple dont on peut tirer de bons conseils. »**

Voilà une considération bien ingénue : on ne voit ici rien d'exemplaire, même dans le mauvais. Quels bons conseils peut-on tirer d'un abandon total, d'une chute sans combat, sans reprises, sans honte, sans remords? Les faibles appels au mieux sentent l'artifice, le rajout. Rien qui soit suscité du dedans, qui révèle une présence, qui laisse filtrer un espoir. Cette prétendue confession d'un ilote ivre n'est que la fuite d'une charogne au fil de l'eau. Elle ne soulève que le cœur.

On sait bien que tous ces récits détaillés de repentis ont une intention ou une couverture moralisatrices. Et il n'est pas exclu de croire que cette intention soit, après coup, sincère : le plaisir de raconter le pire de soi (d'y revenir) quand on l'a surmonté se confond avec la délation haineuse de soi; on n'en finit pas de se charger, on en remet, on se déteste tant d'avoir été ce

que l'on fut que l'image n'est jamais assez noire, le portrait assez poussé; et voilà rehaussés d'autant la vertu de votre état nouveau, les mérites de votre sauvetage. La complaisance à décrire le mal dont on se trouve purifié — et, peut-être, privé — se double de la complaisance à considérer cette pureté difficile, méritoire et flatteuse. L'exhibitionniste a deux faces, et qui se débrouillent rarement tout à fait.

Encore faut-il, en effet, qu'il ait deux faces. Or, si l'on voit bien que Maurice Sachs annonce qu'il a remporté la victoire, il faut l'en croire sur parole, et l'on y a du mal. Rien qui l'amorce; tout, au contraire, nous convainc que c'est là une de ces prétentions mythomaniaques et burlesques, analogues aux ambitions de gloire, de conquête, de génie, qui courent tout le long du récit sans qu'aucun trait laisse apparaître jamais la moindre justification de ces rêves inconsistants. Une vanité enfantine y trouve seule son compte. On voit peu de confessions d'où l'homme soit si totalement absent; ce marais n'est qu'un mauvais lieu, irrémédiablement désert, qui ne fut jamais habité. Que l'auteur ne s'en doute pas n'est point le moins surprenant. Il ne voit pas ce qu'il nous montre, et en faisant couler ce vide croit manifester sa présence.

« Puisse ce livre achever de me délivrer du premier moi, et lorsque je l'aurai terminé, puissé-je m'écrier : Voilà une vie close à jamais. Elle est vécue, confessée, expiée. Je lui dis adieu pour en commencer une autre conforme à l'idéal, que j'ai conçu dans le malheur, résultat de toutes mes folies. »

On voudrait espérer que cette autre vie a commencé, que ce second moi qui nous est promis soit moins inconsistant que le premier. On demande la suite. Mais un post-scriptum nous en retire tout espoir. L'éditeur annonce que le manuscrit lui a été vendu par l'auteur (qui avait alors trente-trois ans) en 1939. En 1942, il reçut de Maurice Sachs les dernières nouvelles qu'on ait de lui; trois pages, au demeurant bien déprimantes : « J'avais bien cru sortir de tout cela, sortir de moi (?); trouver en ce monde une vie selon les sociétés et la civilisation qui nous sont familières. Pareillement désireux d'être en règle, de rentrer dans la loi, je n'y suis point parvenu... Je raconterai peut-être un jour ma guerre lâche, mes aventures de l'après-guerre, d'ignobles compromissions, la mêlée dans un monde en déroute... Me refaire une âme était toute mon ambition. Je n'y ai pas encore réussi... »

Environ ce temps-là, Maurice Sachs fit ses adieux à ceux qu'il rencontrait. Il portait l'uniforme d'officier allemand, la croix gammée au bras, et annonçait qu'il allait parler à la radio de Hambourg. On ne l'a pas revu, on n'a rien su de lui.

La confession n'a servi de rien; la délivrance n'a pas eu lieu. On ne sort pas de son moi, même s'il n'est rien; on ne se délivre

pas du néant; ce n'est pas d'une délivrance qu'il s'agissait; il eût fallu une création. Combien Sachs était éloigné de s'y prêter, l'histoire de sa « conversion » le prouve assez. Cocteau converti de même par Jacques Maritain, il fallait qu'il fît mieux encore : il alla jusqu'au séminaire. De bon gré, de bon cœur : jouant un personnage de comédie, il ne s'apercevait pas du tout que c'est une comédie qu'il jouait. Séduit par la soutane comme il l'avait été par les salons, par la littérature faisandée; voué à la sainteté comme à l'aristocratie, comme au génie par cette illusion qui compense le dénuement par des chimères. Pas plus de foi dans cette affaire que de naissance ou de dons dans les autres. Mais un curieux attachement à des êtres devenus symboliques : Le père Pressoir et Maritain, un lot de ducs, Cocteau et Gide. Attachement contrarié, passionné et lucide qui se distingue singulièrement de l'incompréhension parfaite de l'auteur pour les milieux qu'il lui arrive de traverser mais où il ne baigne pas et de son jugement sur lui-même. On ne peut pas dire que Sachs voie le fond des êtres qu'il peint, pénètre leur « secret » (son médiocre livre sur Gide en apporte une autre preuve). Il les voit du dehors et par rapport à lui, non point dans leur propre rapport avec eux-mêmes. Mais cette réserve faite, quelle vivacité dans le trait, quelle finesse dans l'observation, quelle cruauté ou quelle tendresse, selon que le ressentiment l'emporte, ou l'admiration. Si bien dupe de lui-même, Sachs ne l'est pas du tout d'autrui, ni de son comportement envers lui (encore qu'il ne nous dise pas tout, bien loin de là; ces réticences, où le scrupule n'a rien à voir, ni la discrétion, dépouillent le récit de sa seule vertu, la franchise). Outre les portraits, la peinture de ceux des milieux où il évoluait à l'aise est excellente, de haute verve, d'un style plein d'aisance, d'une férocité venimeuse, où l'on retrouve, non sans un méchant plaisir, l'amertume d'avoir échoué, le mépris devant un accueil trop facile, le dégoût devant ces êtres trop pareils à lui, la rancune d'une vanité blessée et qui s'obstine cependant, car le snobisme est un vice qui supporte tous les camouflets. On voit assez bien là l'image affadie de ce qu'eût été un Proust sans génie, sans fortune et sans défense : Sachs est un dégénéré de la branche pauvre, mais de la même famille.

Il eût fait un excellent chroniqueur, un de ces hommes qui savent voir et narrer et chez qui une servilité mal acceptée pousse la clairvoyance et aiguise la pénétration : ces parasites lucides et faibles ne se contentent pas de se faire nourrir, ils font encore, en sortant de table, payer la note. Le malheur a voulu qu'il se trompât d'objet, et se prît lui-même pour un autre. On ne lui demandait que d'être un témoin malveillant; il nous invite à un acquittement par contumace.

Louis Martin-Chauffier.

L'ADOLESCENCE EST LE PLUS GRAND DES MAUX, par *André Wurmser* (La Bibliothèque Française). — Puisque André Wurmser nous débite sa vie en tomes, qu'il en fragmente les étapes, il nous est plus facile de marquer notre préférence pour tel ou tel épisode. L'enfance — dans le premier volume — était charmante. Et son adolescence, peut-être justement parce qu'elle lui laissa d'amers souvenirs, enchante le lecteur, toujours un peu cruel.

Désirs encore tièdes, matériel d'une période de guerre (celle de 1914) et de médiocrité, premières femmes, derniers soucis d'enfants, il a tout enveloppé d'une ironie douce-amère. Bien qu'il observe les siens les yeux lucides et le cœur froid, André Wurmser ne s'adonne pas aux plaisirs faciles du pamphlet familial ou de la révolte. Il considère sa mère avec indulgence et son père sans rancune, ce père trop brillant qui abandonna cette mère falote. L'enfant, puis l'adolescent se sentent attirés par sa creuse éloquence. Mais négligé par lui, Julien Dubroc adopte une carrière vouée au demi-succès : le commerce. Il sacrifie la gloire du poète aux profits du représentant en sous-vêtements imperméables. Son adolescence s'écoula dans un petit appartement quelque peu sinistre, bercé par les bavardages de tante Aurore et les conseils d'oncle Pierre. Toute une époque et surtout cette petite bourgeoisie qui s'agite derrière sa mélancolie masquée revivent, mobiles sous sa plume alerte. Que nous réserve sa jeunesse? Nous l'attendons de pied ferme, avec impatience. — CLAUDIE PLANET.

LA SEMAINE DES TROIS JEUDIS, par *Jacques Decrest* (Maréchal). — Un roman que l'épithète « policier » ne diminue pas; enfin! Enfin un détective qui possède une existence propre et un corps, non cette mentalité de sœur de charité qu'on prête souvent à ceux de sa corporation. Cet inspecteur, qui pourtant s'appelle Dieu, a soif, faim, sommeil. Il voudrait reposer ses pieds fatigués par la marche; son souhait le plus ardent est un grog chaud ou un plat de macaronis. Il n'épouse pas mécaniquement dans les dernières pages du livre la fille ou la femme de la victime. Jacques Decrest l'a fait homme, non instrument. Il s'est aperçu qu'une langue soignée ne souillait pas le caractère mystérieux d'une intrigue, que la psychologie ne portait aucun préjudice au déroulement d'une action. On découvre à mesure que le jour se lève sur la mort bizarre de Georges Mornin tout un monde banal qui sait réserver des surprises.

Ce roman nous apparait doublement réussi puisque le trajet de 172 pages que nous parcourons allégrement reste aussi agréable, qu'on ignore la solution de l'énigme ou qu'on ait jeté des regards indiscrets dans les parages du mot « fin ». — CLAUDIE PLANET.

LE SILENCE ET LES TAMBOURS, par *Jean Allary* (Ed. de la Table Ronde). — Si le décor et les costumes qui revêtent et soutiennent les personnages de ce roman peuvent aisément se retrouver dans les gravures familières des manuels d'histoire, il n'en est pas de même pour les personnages eux-mêmes aux caractères insolites, aux comportements étranges. Durant des années, Lucile de Bussiare attendit un mari que l'avènement de Napoléon chassa de France. Quelques jours avant le retour de son mari, elle choisit parmi les trésors amassés par sa fidélité : un baiser, un seul, qu'elle donna à un lieutenant sans éducation, brutal et gouailleur. Elle adorait son fils, ne sut pas le comprendre. Lorsqu'il mourut, elle le comprit enfin. L'homme qu'elle aimait au point de lui sacrifier succès, fêtes et sourires, la déçoit; Jacques de Bussiare, déformé par la séparation, l'exil et les souffrances, ne correspondait plus quinze ans après aux souvenirs indulgents de Lucile. Le mérite de Jean Allary n'est pas mince d'avoir su préserver Lucile, Jacques et Renaud des poncifs de la bravoure, des lieux communs de l'amour. La structure de son livre obéit aux règles de l'art classique. Tous les chapitres aboutissent; ils tendent vers la mort du fils, le départ du père, la tristesse définitive de la mère, la Restauration du Roi. — C. P.

HISTOIRES DE BLANCS, par *Langston Hughes* (Ed. de Minuit). — Non pas des histoires de Noirs. Les Noirs en Amérique voudraient bien boire, manger, dormir ou faire l'amour comme ils en ont envie, de vraies envies d'hommes, sans retenue ni faux-semblant. Et parfois ils s'y laissent aller. C'est alors que le drame commence. Car les Blancs ne l'entendent pas ainsi. Ils viennent tout brouiller, tout renverser, ils sont sournois et terribles, mystérieux et déconcertants. C'est eux qui font les histoires.

Tragiques, navrantes histoires!

Que peuvent la candeur et la simplicité contre les savantes perfidies? Le Noir perd à tout coup. Faire l'esclave ou pendre à une branche d'arbre, c'est l'un ou l'autre, c'est son lot. Sa seule échappée, parfois, c'est de nous dire, comme Langston Hughes, d'une voix un peu grêle et brisée, le grand fardeau de l'Homme Noir. — R. P.-B.

LE BON LAIT D'AMÉRIQUE, par *Georges Magnane* (La Bibliothèque française). — On découvre de plus en plus l'Amérique. Il y a déjà profusion de documents. Voici les impressions d'un professeur français qui partit pour trois mois d'été faire soixante conférences littéraires devant les jeunes filles de Mills College (Californie).

Georges Magnane, et c'est heureux pour lui, n'est aucunement un universitaire vénérable. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir passé, là-bas, pour un *intellectuel*. Il est vrai que les jeunes filles de Mills College réservent plus de temps à nager et à danser qu'à lire Pascal. Si elles ne réfléchissent pas jusqu'à prendre la migraine, elles sont pourtant curieuses de tout. De l'amour en particulier, domaine où leur curiosité parait dépasser le stade oratoire. Mais l'auteur, qui donne l'impression d'en savoir long, est d'une bien courtoise, et regrettable, discrétion.

Ce journal de voyage, écrit parfois à la diable, n'en reste pas moins pittoresque, alerte, et par un effet de sympathie, très américain. — R. PAYET-BURIN.

LA CULBUTE, par *Henri Queffelec* (Stock). — Avec le *Journal d'un Salaud* nous avions fait la connaissance déjà de Georges Renaut de la Motte, ce pâle voyou qui continue, tout au long des années d'occupation, de faire le récit de ses ignominies successives, morales et antipatriotiques. Ce salaud, donc, collabore activement, suborne, escroque et dénonce. Mais en esthète cynique, il s'analyse en même temps avec lucidité, nous faisant part de ses impressions, de ses intentions. Comme le personnage s'exprime à la première personne — et que l'auteur nous a prévenu qu'il existait bel et bien quelque part — nous sommes forcés de nous rendre à son évidence. Il a parfaitement vu, compris, photographié le Paris de l'époque. Mais la forme du journal, qui permet cette abondance d'instantanés de la vie quotidienne (que Henri Queffelec réussit admirablement, et pour son propre compte, chaque mois, dans la revue *Esprit*), affaiblit par contre la vérité romanesque du « salaud ». Il reste que le temps, qui fixe l'Histoire, authentifiera ce témoignage, unique en son genre. — Y.

CERCLES, par *Gennie Luccioni* (Ed. du Seuil). — Les nouvelles que voici sont des soliloques qui expriment chaque fois, et quel qu'en soit le thème, à peine indiqué d'ailleurs, un dénûment pathétique. Une conscience, souvent enfantine, qui fait usage de tout : de réminiscences, de prophéties, de rêves esquissés et de mouvements ébauchés, de mots qui en appellent d'autres et même de signes. Il ne se passe rien, rien qu'on puisse résumer. Mettons qu'il s'agisse de poésie, et félicitons l'auteur d'avoir cette sensibilité sans retenue, ce tact qui la précipite au-devant de l'ineffable, et de savoir le communiquer d'une manière envoûtante : surtout pendant les cent premières pages, qui ne doivent rien ni à Michaux, ni à Devaulx, ni à Kafka. — Y.

UN AMI POUR RIEN, par *Raoul Celly* (Charlot). — Le narrateur s'afflige profondément que l'ami, qui a partagé toutes les joies et les peines de son enfance, se soit marié et se lance dans les affaires. Il joue les Salavin. Produit type de la sensibilité bourgeoise, il s'attarde à de fastidieuses enquêtes sur la psychologie d'autrui, juge son prochain, sans jamais nous éclairer sur lui-même, notamment sur ce curieux et indéfectible attachement à l'égard de l'autre, dont il s'acharne à nous montrer la médiocrité. L'écriture aisée et correcte ne rachète pas, hélas! l'ennui que nous dispense l'auteur. — Y.

LA MAIN COUPÉE, par *Blaise Cendrars* (Denoël). — La guerre, l'autre, celle des tranchées, que Cendrars n'a pas oubliée, où il a failli laisser sa vie, où il a perdu un bras: les souvenirs lui en reviennent comme des élancements. Il en reconstitue les scènes inoubliables, en de courts chapitres qu'il dédie à ses camarades morts ou vivants. Chez nul autre, on ne retrouvera une familiarité aussi vivante et drue que dans les derniers livres où Cendrars nous livre la large part de son expérience humaine. — Y.

NOUS N'ÉTIONS QUE DES HOMMES, par *Michel-Aimé Baudou* (Stock). — Souvent maladroits, ces récits de captivité valent suivant que l'affabulation romanesque y est

moins recherchée. Le tour anecdotique de la plupart de ces nouvelles en diminue notablement l'intérêt. — YÉFIME.

LIVRES REÇUS : *La Bohème à Marseille*, par Louis Blin (Aubanel). — *Monsieur Macaire*, par Yves Revol (Editions Médicis). — *La nuit de midi*, par Marcel Hamon (La nouvelle édition). — *La dame en plus*, par Marcelle Auclair (Les Editions de la Nouvelle France). — *Les beaux corps de vingt ans*, par Georges Magnane (Gallimard). — *Le Mas-Méjac*, par C.-F. Landry (La Capitelle). — *Amie des Juifs*, par Alice Courouble (Bloud et Gay). — *Almanach des Lettres 1947* (Editions de Flore et Gazette des Lettres). — *Le printemps d'une génération*, par Saint-Georges de Bouhélier (Nagel). — *Souvenirs et témoignages inédits de Guillaume Apollinaire* (Editions de la Tête Noire). — *Du côté de chez Valéry, Péguy, Romain Rolland, Proust, Gide, Barrès et Soury, Sartre, Benda, Nietzsche*, par Camille Vettard (Editions de la Tête Noire). — *L'Amour et quelques couples*, par Henriette Charasson (Flammarion). — *Bérénice*, par Pierre Chardon (Les Œuvres françaises). — *Plaisir de lire, n° 7* (Julliard). — *Phénix*, par Robert Margerit (La Table ronde). — *Poursuite de vent*, par Yvonne Escoula (Gallimard).

LA POÉSIE

LES CENT ANS D'ISIDORE DUCASSE. — Isidore Ducasse a eu cent ans le 4 avril 1946 — mais le comte de Lautréamont, comme l'indique un récent hommage collectif (1), ne les a pas encore. L'état civil de ce dernier, c'est la couverture de l'édition complète des *Chants de Maldoror*, parus sans nom d'éditeur en 1869. De fait, Isidore Ducasse n'est l'auteur que des *Poésies*, plaquette de 32 pages publiée l'année suivante, et qui nous apprend que le comte de Lautréamont avait déjà cessé de vivre; qu'après s'être effacé un moment devant cet horrible double, Isidore Ducasse reprend son nom, au moins pour se signifier à lui-même la disparition de « l'impensable comte ».

Aujourd'hui, ce grand personnage fictif, de noblesse rocambolesque, a complètement résorbé le vague étudiant qui s'appelait Isidore Ducasse, et il est entendu que Lautréamont, comte d'un jour, est à la fois l'auteur des *Chants de Maldoror* et des *Poésies*. Devant la postérité, Isidore Ducasse ne reste même pas l'anti-Maldoror qui écrivit les *Poésies*, mais un comparse presque sans biographie. Les seules traces de son passage sur terre, outre l'acte de naissance fait à Montevideo en 1846 et l'acte de décès fait à Paris en 1870, ce sont quelques lettres adressées à son éditeur et à son banquier, et les précieux souvenirs de Paul Lespès, son condisciple au lycée de Pau, recueillis par François Alicot et produits dans le *Mercure de France* du 1er janvier 1928. Deux admirateurs étrangers, Henri Miller et Ramon Gomez de la Serna, parient pour ses origines juives, mais ils se trompent sans doute, comme il arrive le plus souvent dans ce genre de gageure. Selon Valéry Larbaud, Léon-Paul Fargue aurait mené avant 1914 une « enquête patiente » auprès de son professeur de Lettres, M. Hinstin, et de quelques-uns de ses camarades

(1) « Lautréamont n'a pas cent ans », *Cahiers du Sud*, n° 275.

d'études. A trente ans de distance, on regrette qu'il n'ait pas encore révélé le résultat de ses recherches.

●

La vie d'Isidore Ducasse est donc principalement posthume : c'est l'histoire de l'œuvre du comte de Lautréamont à travers les générations successives. La première réédition des *Chants de Maldoror* (L. Genonceaux, 1890) fut préparée par un article outrecuidant mais enthousiaste de Léon Bloy qui, dans ce « livre monstre », voyait « l'un des signes les moins douteux de cet acculement des âmes modernes à l'extrémité de tout ». Elle permit à Rémy de Gourmont d'introduire Lautréamont dans son *Livre des Masques*, et à Jarry de faire un ami du « Montévidéen » le duc Haldern de son *Haldernablou*. Egalement féru de Maldoror, Léon-Paul Fargue retrouvait un peu plus tard son image inversée dans les *Poésies*, que Philippe Soupault devait rééditer pour la première fois en 1920, au Sans-Pareil. A cette époque, Lautréamont était adopté par les futurs surréalistes, et il reste jusqu'ici le seul maître qu'ils n'ont jamais mis en doute. Par ailleurs, son génie poétique était universellement reconnu. Une trentaine d'écrivains français et étrangers collaborèrent au numéro du *Disque Vert* qui lui était consacré, et qui s'ouvrait sur cette déclaration d'André Gide : « Son influence au XIX° siècle a été nulle ; mais il est avec Rimbaud, plus que Rimbaud peut-être, le maître des écluses pour la littérature de demain. »

Les fondements de la critique maldororienne furent posés par le petit livre de Léon-Pierre Quint, *Lautréamont et Dieu* (2), et surtout par le *Lautréamont* (3) de Gaston Bachelard. A partir d'une statistique minutieuse (l'auteur dresse l'inventaire des vocables chers à Ducasse, des animaux de son bestiaire et de leurs organes d'agression), ce dernier ouvrage dégage à merveille ce qui fait de Lautréamont le *poète physique* par excellence : le poète de la violence animale encore que bien humaine ; le poète des nerfs, des muscles et du cri.

En 1938, Guy Lévis-Mano publiait les « Œuvres complètes », enrichies d'une préface d'André Breton, d'illustrations dues aux meilleurs peintres surréalistes (à de moins bons aussi), et d'une anthologie frappante des « premières répercussions du comte de Lautréamont ». Le soin apporté à l'édition de cet ouvrage, sa valeur sentimentale et d'époque, et l'intérêt des pièces annexes en font une pièce maîtresse de notre rayon de poésie. Mais pour la lecture de tous les jours, on préférera sans doute le « bouquin » plus maniable et vite familier paru chez José Corti, avec une étude par Edmond Jaloux qui cède la place, aujourd'hui, à une introduction par Roger Caillois.

●

(2) Cahiers du Sud, 1930. — (3) José Corti, 1939.

N'ayant pas beaucoup de goût pour la littérature récente de Roger Caillois ni, en général, pour son œuvre de stylisation sociologique et totalitaire, qui est d'une écrevisse plutôt que d'un écrivain, je suis d'autant plus à mon aise devant les bonnes pages de sa préface, qui pose le problème littéraire et moral de Lautréamont. Elles me rappellent qu'il écrivit jadis plusieurs notes, de vraie critique, sur Baudelaire, Balzac et Corneille. Dommage que l'écrevisse reparaisse bientôt, qu'il brandisse ses pinces et malmène la progéniture de Lautréamont avec la même volonté rétrograde que ces vaticineurs de musée, qui n'admettent Van Gogh et Cézanne que pour mieux condamner la peinture moderne. Je passe sur divers outrages d'agrément, qui ne regardent que leur auteur. En ménageant un parallèle Rimbaud-colonel Lawrence au profit de ce dernier, Roger Caillois prouve qu'il se fait une idée bien démagogique de la gloire (il voudrait cumuler celle des arts, des armes et des lois), et cette vanité infantile n'échapperait point à l'homme qui publia *Les Sept piliers de la Sagesse*, sans trop prétendre à la qualité d'écrivain.

Dans la partie valable de son étude, Roger Caillois constate la « lucidité admirable » avec laquelle Lautréamont se définit sans cesse dans son œuvre. C'est déjà un progrès sur Léon Bloy, pour qui un poète s'élevant avec autant de violence contre Dieu ne pouvait être qu'un aliéné. A quoi Rémy de Gourmont répondait, il y a près de soixante ans, avec le bon sens d'un laïc épris de poésie : « Les aliénistes, s'ils avaient étudié ce livre, auraient désigné l'auteur parmi les persécutés ambitieux : il ne voit dans le monde que lui et Dieu — et Dieu le gêne. Mais on peut aussi se demander si Lautréamont n'est pas un ironiste supérieur, un homme engagé par un mépris précoce pour les hommes à feindre une folie dont l'incohérence est plus belle et plus sage que la raison moyenne. »

Roger Caillois, lui, a opté pour la raison la plus large, et il ne laisse de voir en Lautréamont un être raisonnable : « Qui aurait cru que tant de frénésie pût se composer avec tant de perspicacité? Enfin, cette frénésie comme cette perspicacité se sont portées sur cette œuvre même, où l'auteur ricane de chaque phrase qu'il écrit. En sorte que cet ouvrage, qui se juge et se détruit à mesure qu'il se développe, apparaît naturellement (et c'est là que notre critique commence à dérailler) comme le contraire d'un ouvrage littéraire, et qu'on comprend aisément qu'une génération au moins lui ait voué un culte particulier : elle sentait confusément qu'il posait le problème des limites de la littérature. »

A vrai dire, Lautréamont doit être considéré (tout le surréalisme, issu de lui, en fait la preuve) à la fois comme un sommet de littérature, et le contraire de la littérature. « Laissez-moi reprendre d'un peu haut », semble-t-il demander au début

de chaque paragraphe de son poème. Mais s'il reprend de haut, avec les attributs du grand style ou d'une longue expérience, c'est pour mieux accuser ensuite, par de brusques ruptures de ton, par des apartés facétieux ou des quolibets à la cantonnade, ce qu'il y a de déclamatoire et d'improvisé dans ses propos. Cette série d'ascensions et de chutes, ces joyaux escamotés aussitôt que produits, ce vertige incessant et ces lumières contradictoires, font de *Maldoror* un grand livre de notre langue.

●

Lautréamont est autre chose encore. Non seulement il pose le problème, devenu banal, des « limites de la littérature », mais aussi, et en même temps, celui des limites de la morale en littérature. Et il le résout en passant les limites. Il dit non au Bien dans les *Chants de Maldoror*, comme il dit non au Mal dans les *Poésies*. Et quand il n'y a plus ni Bien ni Mal (toutes choses égales, d'ailleurs, dès qu'on lit Lautréamont), il reste l'affirmation par la littérature, ouvrant son champ infini...

Que cet espace apparemment illimité soit plein d'embûches nouvelles, les disciples de Lautréamont l'éprouvent à leur tour, et nombre d'entre eux sont victimes de cette illusion totale. Les premiers mots de *Maldoror* les ont cependant mis en garde : « Il n'est pas bon que tout le monde lise les pages qui vont suivre; quelques-uns seuls savoureront ce fruit amer sans danger. » Au reste, le poison de ce livre n'est guère différent de celui des autres fruits de littérature : ceux qui ne le ressentent pas comme un coup de fouet, pour prendre élan vers l'inconnu, s'étiolent à l'ombre de leur modèle, succombent à la maladie de langueur des pastiches et des leçons apprises.

Je voudrais partager la sévérité de Roger Caillois à l'égard des Romantiques, qui prennent le parti de Satan, de Caïn et de Prométhée contre le Créateur, et dont les assauts dérisoires chantent à leur manière la toute-puissance du Créateur. Mais ces moralistes à l'envers, ne valent-ils point ces moralistes à l'endroit, qui exploitent l'ordre établi et le sacré avec un sens très politique de la situation? Complètement désintéressé, Lautréamont a eu raison des uns et des autres. Il s'est mis hors de portée de la « bonne nouvelle du Salut » aussi bien que de la « bonne nouvelle de la Damnation » (que croyait entendre Léon Bloy en lisant *Maldoror*). Il s'est servi de Dieu et de Satan comme de simples personnages littéraires. Pour leur édification, il les a introduits dans ses histoires splendides et idiotes, inspirées par les romans noirs et les feuilletons attendrissants du siècle. Et il s'est plu à les traiter comme ses lecteurs : il les a « beaucoup crétinisés ».

Justin Saget.

LETTRE SUR LAUTRÉAMONT, par *Antonin Artaud* (Cahiers du Sud, n° 275).

Cette lettre, paraît-il, a provoqué le désabonnement de maints lecteurs des Cahiers du Sud. Elle est extraordinaire de profondeur et de violence. Antonin Artaud, pris par la « trépidation épileptoïde du Verbe » de Lautréamont, salue en lui « cette extravagance stridente d'un homme qui marche avec son lyrisme comme une plaie vengeresse, impudique, à son côté gauche ou droit ». Derrière le « subreptice humour » de l'œuvre, il découvre la souffrance hautaine du poète, qui est seul dans son corps, à jamais lucide et seul :

« J'insiste sur ce point qu'Isidore Ducasse n'était ni un halluciné ni un visionnaire, mais un génie qui ne cessa toute sa vie d'y voir clair quand il regardait et tisonnait dans la jachère de l'inconscient encore inutilisé. Le sien, et rien de plus, car il n'y a pas dans notre corps de points où nous puissions nous rencontrer avec la conscience de tous. Et dans notre corps nous sommes seuls. Mais, cela, le monde ne l'a jamais admis, et il a toujours voulu conserver par devers lui un moyen d'y regarder de plus près dans la conscience de tous les grands poètes, et tout le monde a voulu pouvoir regarder dans tout le monde, afin de savoir ce que tout le monde faisait. »

Antonin Artaud suggère que Lautréamont est mort avant qu'on le connaisse, pour préserver l'éternité de sa solitude et ne point devenir « l'entonnoir de la pensée de tous ».

LAUTRÉAMONT, textes choisis et présentés par *Philippe Soupault* (Seghers).

A quoi bon une anthologie de Lautréamont, puisque ses œuvres complètes tiennent en un volume de 300 pages? Au demeurant, cela peut rendre service. André Gide notait autrefois, devant *Maldoror*, qu'il est inutile « d'avancer un escabeau pour y atteindre » (remarque valable pour ses préfaciers passés, présents et à venir), et « qu'on n'y peut entrer que par bond ». Ici, le bond est grandement facilité du fait que l'auteur du choix, Philippe Soupault, n'a retenu que la charge explosive de la machine infernale de Lautréamont. Il est arrivé à des lecteurs bien intentionnés de tenir cette œuvre pour un bavardage intarissable, une accumulation de procédés. Ce petit livre leur manquait sans doute, où ils auraient découvert, séparés du contexte, les avatars vraiment pathétiques du dernier autobus, de la lampe au bec d'argent, ou du cheveu déraciné : « Ne fais pas de pareils bonds ! »

LAUTRÉAMONT ET LE ROMAN, par *Maurice Blanchot* (Faux pas, N. R. F.).

« Il y a des raisons sérieuses pour voir dans les *Chants de Maldoror* un roman dont le principal sujet est sa création en tant que roman. » Thèse intéressante et un peu arbitraire. Situé aux confins de la littérature, là où les genres s'abolissent, *Maldoror* peut passer en effet pour une sorte de *Fantomas* supérieur, à qui le discours tiendrait lieu d'aventure, et les métaphores d'événements. Pour sa justification, Maurice Blanchot s'appuie sur le début du sixième chant : « ... je crois avoir enfin trouvé, après quelques tâtonnements, une formule définitive. C'est la meilleure : puisque c'est le roman ! » Mais Lautréamont ne se moquait-il pas? Cela ne fait pas de doute, quand il écrivait : « La Poésie doit être faite par tous. Non par un. » Boutade prise au sérieux par nombre de poètes prolétaires, qui se gardaient cependant de rejoindre leurs camarades des usines et des champs.

DERNIÈRES ÉDITIONS DE LAUTRÉAMONT.

Chez Charlot, les œuvres complètes commentées et annotées par Philippe Soupault. Edition du Centenaire, remarquablement soignée. Les souvenirs de Paul Lespès, sur Lautréamont, recueillis par François Alicot, sont partiellement reproduits dans la préface, ainsi qu'un fragment des mémoires de Jean Richepin, consacré à Albert Lacroix, le premier éditeur des *Chants de Maldoror*.

Une autre édition des œuvres complètes est annoncée à la Jeune Parque. La préface sera de Julien Gracq.

J. S.

LE THÉATRE

Il semble bien que le théâtre d'aujourd'hui prenne conscience qu'il lui faut chercher son style. Ce souci est visible chez les meilleurs des dramaturges contemporains. Je montrais dans ma dernière chronique, par l'exemple de M. Jean Anouilh, à quel point les années noires dont nous sortons ont pesé sur l'idée que nous nous faisons de l'art dramatique. Nous revenons de si loin et nous avons si bien touché le fond de toutes choses qu'en vérité certaines formes bâtardes ou anodines du théâtre ne sauraient plus retenir notre attention le moins du monde. Nous sommes enclins à plus d'exigence et ce que nous attendons des spectacles qu'on nous propose, c'est une nourriture essentielle. Foin désormais des ingéniosités! Si l'on admet, comme je fais pour ma part, qu'il existe une correspondance entre les sourds désirs du public et les choix des directeurs, les dernières créations auxquelles nous ayons assisté témoignent que l'homme ne se passionne plus qu'à ce qui met en cause le destin même de l'homme. Exception faite des quatre ou cinq établissements qui prolongent à des fins purement commerciales le genre dit « du boulevard », tout ce que nous avons pu voir depuis deux mois ressortit à l'art dramatique le plus digne d'estime, au moins par la qualité de son ambition sinon par la qualité de sa réussite. Il peut bien arriver que les spectateurs boudent des pièces qui méritaient un meilleur sort, comme *Plainte contre inconnu* de M. Georges Neveux, qui n'a pas tenu trois semaines au Théâtre Gramont, ou *Quatre femmes* de M. Mouloudji qui a disparu de l'affiche de la Renaissance en moins de quinze jours. Ces échecs mêmes n'ont pas de signification profonde. C'est la « glorieuse incertitude » des planches qui a joué, avec tout ce que cette incertitude comporte d'arbitraire et d'imprévisible. Peut-être ces deux ouvrages, inégaux mais pleins d'une authentique substance humaine, auront-ils un jour leur revanche, et je le croirais volontiers, surtout en ce qui concerne la très belle pièce de M. Neveux. Le succès ou l'insuccès n'est pas ce qui importe ici. Il convient seulement de retenir que *Plainte contre inconnu* et *Quatre femmes* s'inscrivent honorablement dans la même lignée utile et noble que des œuvres plus heureuses, dont les admirables *Nuits de la Colère* de M. Armand Salacrou (au Théâtre Marigny) demeurent l'expression la plus achevée.

Cette recherche dans l'ampleur et la dignité du thème qui s'observe chez les auteurs, nous la retrouvons dans le domaine de la mise en scène. Voilà ce qui explique pourquoi nous assistons, en dehors même de la Comédie-Française dont c'est le rôle traditionnel, à tant d'essais de spectacles classiques. C'est *L'Echange*, de Paul Claudel, que Mme Ludmilla Pitoeff a choisi

de donner (à la Comédie des Champs-Elysées) pour sa rentrée à Paris. A l'Athénée, Louis Jouvet reprend *L'Ecole des Femmes.* Au Vieux-Colombier, la compagnie Noël Vincent, à qui nous devions déjà un intéressant *Horace*, monte *Britannicus*. Et si Mme Marguerite Jamois, au Théâtre Montparnasse, représente l'*Electra* d'Eugène O'Neill, c'est avec le dessein évident, avoué, et même un peu trop concerté (au point qu'il en devient paralysant) de fournir une réplique moderne au mythe tragique des Atrides. En ce qui concerne l'inspiration comme en ce qui regarde la technique, les hommes de théâtre manifestent avec éclat leur volonté de retrouver le rythme et le climat des grandes époques. Tous n'y parviennent pas avec le même bonheur que M. Jean-Louis Barrault dans *Hamlet* et *Les fausses confidences* (ce qu'on peut voir de mieux à Paris depuis le début de la saison), mais pourtant leurs entreprises ne sauraient manquer de porter des fruits. Il faudra seulement éviter le retour de certaines erreurs qu'on voit poindre. Pour m'en tenir à un des aspects du problème (le tour des autres viendra plus tard), j'ai dessein de parler aujourd'hui de la mise en scène des classiques français.

Il est bien évident que chaque époque a sa façon de concevoir et d'interpréter les classiques. La nôtre a été tentée plusieurs fois de les ramener, au besoin par une sollicitation marquée, à l'actualité la plus immédiate. L'expérience la plus mémorable dans ce sens demeure celle de M. Raymond Rouleau, qui nous présentait au Gymnase, quelques semaines avant la guerre, un *Britannicus* où Néron figurait Hitler. Assurément Corneille, Molière et Racine appartiennent au présent puisqu'ils sont éternels : encore ne faut-il point forcer la note.

Mais en dehors même de toute tendance avouée ou secrète, les metteurs en scène d'aujourd'hui éprouvent le besoin, qui se comprend et qui est légitime dans une certaine mesure, d'user des commodités de la machinerie moderne. De là à en abuser, il n'y a qu'un pas. C'est ce pas que M. Gaston Baty a franchi allègrement quand il a monté *Bérénice* à la Comédie-Française. C'a été un scandale et qui n'a pas ému seulement la critique, puisqu'un mois après le tollé général des journaux, des spectateurs protestaient à voix si haute qu'ils étaient arrêtés sur réquisition de M. André Obey, conduits au poste de police et passés à tabac comme de vulgaires manifestants politiques. Sauf à me faire écrire entre deux gendarmes et sous la menace des mitraillettes, on ne me fera pourtant pas dire que la mise en scène de M. Baty soit heureuse, ni qu'elle témoigne d'une grande intelligence de l'œuvre de Racine. Faire jouer *Bérénice* sur des escaliers, avec louve dorée sur l'autel, cortège de vestales, musique de Rameau et arrière-plan de Rome en ruine d'après le tableau de Poussin, c'est à coup sûr inattendu, mais cela s'éloigne de l'inspiration racinienne autant que faire se peut. Vainement M. Baty invite-t-il

ceux qui ne l'auraient pas compris à venir le trouver pour recevoir les explications nécessaires. Une mise en scène ne se justifie pas par un commentaire, mais par elle-même : et quand son auteur y échoue, la partie est perdue pour lui. Les inventions saugrenues de *Bérénice* rejoignent toutes celles dont M. Baty nous a doté en vingt ans d'une carrière aberrante qui ne nous a jamais révélé un seul texte durable et qui n'a rencontré que trop de complaisance : le Chœur des âmes-sœurs dans *Madame Bovary*, Clavaroche qu'on voit se glisser dans l'armoire au premier acte du *Chandelier*, les fleurs lumineuses du jardin dans la même pièce (et qui s'allument sous le jet de l'arrosoir!), le tripotage de *Lorenzaccio*, etc... Je ne connais guère que M. Rouleau pour avoir fait mieux, quand il dotait *Britannicus* d'un tableau liminaire que n'avait pas prévu Racine : on y voyait, scandé par les sonneries de trompette et accompagné d'une manière de danse bizarre, l'enlèvement de Junie. Après quoi la tragédie recevait la permission de commencer...

A ces fioritures prétentieuses et qui témoignent d'ailleurs de plus de niaiserie que de méchanceté, d'autres opposent un dessein de simplification qui n'est pas davantage respectueux, s'il est moins criminel et moins grotesque. Je n'ai pas vu sans surprise et sans peine l'homme de théâtre que j'admire le plus, M. Louis Jouvet, fondre en deux parties cette *Ecole des Femmes* que Molière avait bonnement écrite en cinq actes. M. Noël Vincent opère tout de même avec *Britannicus :* chez lui les trois premiers actes de la tragédie n'en font plus qu'un. Pourquoi? En répartissant leur matière sur cinq actes, Racine et Molière ignoraient-ils donc ce qu'ils faisaient? Croira-t-on qu'ils s'arrêtaient à des coupes arbitraires? Je me demande ce que M. Jouvet et M. Vincent penseraient d'un musicien qui négligerait délibérément d'observer les pauses et les soupirs chez Bach ou chez Mozart. Un entr'acte n'est pas comme ils semblent l'imaginer une halte fortuite, procurée dans le seul dessein de permettre aux spectateurs d'aller se dégourdir les jambes ou vider leur vessie. C'est un repos nécessaire, une invitation à rêver, un prolongement invisible de la pièce dans l'âme de qui vient de la suivre. Les entr'actes sont d'autant moins des temps morts que dans le théâtre classique il s'y passe généralement beaucoup de choses. Ainsi, pour *L'Ecole des Femmes*, Agnès y écrit la longue lettre clandestine qu'elle jette à Horace avec le grès; Horace, rompu de coups par les valets d'Arnolphe, à demi mort, y trouve loisir de se remettre un peu. Tout cela devient si hâtif dans la version de M. Jouvet que l'artifice éclate aux yeux. Même chose chez M. Vincent pour *Britannicus*. Quand tous ces personnages prennent-ils le soin de penser? Ils parlent toujours. Leurs sentiments, leurs positions évoluent si vite qu'ils ne sauraient en être tenus pour conscients, et le spectateur a peine à les suivre dans des mouvements si brusques.

J'ajoute que M. Vincent, dans sa mise en scène, a réintroduit le dialogue de Burrhus et de Narcisse qui formait le début du troisième acte, et que Racine avait supprimé sur le conseil de Boileau. Quel vain souci de rareté ou de pédanterie a pu conduire M. Vincent à rétablir un passage que la volonté souveraine de l'auteur avait écarté?

Tout cela traduit un désir louable de renouveler la présentation des classiques, et certes il est bien nécessaire qu'on s'emploie à défaire les bandelettes de ces momies qu'ils sont devenus dans la poussière de l'ancienne Comédie-Française. Mais la mise en scène a toute licence, sauf contre le texte et son architecture interne. Il faut bien arrêter cette chronique qui doit se tenir dans certaines limites, sans quoi j'aurais encore beaucoup à dire en ce qui concerne M. Vincent, ses curieux costumes de souris d'hôtel et l'allure de comédie bourgeoise qu'il incline à donner à la tragédie racinienne. Ce n'est point aimer ni servir les maîtres comme il faut que de les servir et de les aimer sans un étroit respect. Le rajeunissement de nos classiques ne naîtra pas d'innovations techniques, si imprévues ou séduisantes soient-elles, mais d'une re-création par l'intérieur d'un texte longuement médité et restitué avec une sincérité sobre. Les grands acteurs tragiques ou comiques de demain, les grands animateurs seront ceux qui sauront donner à des pièces éternelles, à des rôles ressassés, l'allure et le ton d'une confidence personnelle. C'est l'art de M. Jean-Louis Barrault dans *Hamlet* et de M. Louis Jouvet dans Arnolphe, deux maîtres et deux modèles pour le théâtre d'aujourd'hui.

Francis Ambrière.

LE CINÉMA

LE CINEMA DRAMATIQUE. — Il y aurait naturellement quelque excès, et quelque préjugé d'école, à condamner globalement le cinéma dramatique (on entend bien que nous désignons par là le cinéma de fiction, les films qui racontent une histoire, et non point, bien entendu, le cinéma noir, ou le cinéma tragique, opposé au cinéma comique). Mais il apparaît bien, à notre expérience de spectateur, que le cinéma dramatique souffre d'une double malédiction : celle de moyens techniques et plastiques fort supérieurs au scénario qu'ils servent, et celle de ne pouvoir conduire l'argument jusqu'à son terme, sans rupture de registre et sans rien concéder à la convention. La superstition commerciale de la fin heureuse, la *happy end*, est trop connue, et ses ravages trop évidents, pour qu'on y insiste. Mais même les films noirs, même les divertissements policiers, paraissent soumis à cette double constante, on pourrait presque dire à cette double loi, de l'argument infantile soutenu et comme

revalorisé par une honnête, et parfois éblouissante narration par l'image, et de l'argument qui ne tient pas ses promesses. De ce point de vue, un film comme *Jack l'éventreur*, mis en scène par le germano-américain, John Brahm, et qui, par le sujet, rappelle *M. le Maudit* de Fritz Lang, et par l'atmosphère l'inoubliable *Mouchard*, est fâcheusement représentatif, où la fin grand-guignolesque, et la *happy end* suggérée, suffisent à ruiner l'œuvre entière, pourtant conduite avec une sûreté surprenante. De même, hélas! le dernier film du duo Charles Spaak-Julien Duvivier, *Panique*, qui est fort honnête, et parfois excellent dans certaines scènes ou certaines séquences (les petites voitures de la foire, ou les confessions du réveil), mais qui devient exécrable quand le principal personnage, la foule, et l'intention suprême du film avec elle, passent au premier plan, c'est-à-dire, en somme, dès que prend corps la *panique*, de toute évidence destinée à rester comme le sommet ou le morceau de bravoure du film. Non que les plans soient maladroitement choisis, ou leur progression défaillante. Mais parce que la mauvaise caractérisation de l'homme qui attire sur lui la colère et la lapidation (bien que le rôle soit habilement défendu par Michel Simon), et surtout la façon dont les porte-parole de la foule (le boucher, le fonctionnaire des contributions) jouent en charge, dans un registre de caricature et de vaudeville (en quoi scénariste comme metteur en scène ont leur part de responsabilité), plutôt que dans le registre retenu de leurs aînés en talent et en notoriété (la double création de Viviane Romance et de Paul Bernard est tout ensemble une double révélation et une double réhabilitation) suffisent à refuser toute crédibilité à l'histoire entière. On a choisi ces deux exemples, — *Jack l'éventreur* et *Panique* — pour démontrer la loi d'insuffisance, ou de défaillance, de la plupart des scénarios dramatiques (*Brève rencontre* est, à vrai dire, l'exception la plus marquante de l'année 1946, avec l'un au moins des deux films d'Orson Welles, et cette *Vipère*, supérieurement interprétée par Bette Davis, et, entre tous les films tirés de romans ou de scénarios de l'Anglais James Hilton, *Nous ne sommes pas seuls* et *Prisonnier du passé*), précisément parce qu'il s'agit de films nourris d'ambitions qui tendent à les situer au-dessus de la masse ou de la moyenne des films commerciaux. Là-dessus on pourrait épiloguer sans fin. Epiloguer sur la responsabilité des producteurs, sur la responsabilité de la censure américaine, sur les superstitions et les tabous, sur la pente de facilité, sur l'antinomie irréductible du commerce et de l'art, sur le refus des écrivains de s'intéresser au cinéma, sur les metteurs en scène qui (à quatre ou cinq près) ne sont que des caméléons, et qui n'ont pour toute vision du monde qu'une espèce d'instinct qui leur permet de diriger judicieusement les acteurs (on pense à Hollywood) ou qui (on pense aux Français)

assument une responsabilité écrasante fort au-dessus de leur culture et de leur puissance créatrice, et qui se veulent ensemble superviseurs des scénarios, directeurs du jeu et directeurs techniques; on pourrait épiloguer encore sur le primat de la vedette, et sur cette absurde conception qui veut que le scénariste, le dialoguiste, le metteur en scène doivent *d'abord* travailler à donner leur meilleure chance à leur comédien le plus connu. On pourrait... Mais il y faudra revenir.

●

A contrario et par parenthèse, on citait plus haut quelques films dramatiques qui échappent aux primats du commerce, de la vedette, de la *story conference* hollywoodienne, qui rogne tout ce qui appartient en propre à la personnalité de l'auteur, s'il en a une. Il faut ajouter à cette liste, je crois bien, tous les films que René Clair a tournés en Amérique, comme Jacques Feyder m'en faisait la juste observation, voici quelques mois (sans doute aussi les films de Renoir). *Ma femme est une sorcière* (Veronica Lake n'a jamais, à ma connaissance, trouvé de meilleur emploi que dans ce film), *C'est arrivé demain*, sont des œuvres signées, d'une signature indélébile, comme l'est aussi *Dix petits indiens* (d'après Agatha Christie) qu'on vient de nous montrer. La construction dramatique, l'interprétation (et donc, la direction des comédiens) sont ici au-dessus de tout éloge; mais surtout, on aime que ce divertissement policier soit traité dans un ton de comédie, et même de comédie de mœurs, où René Clair a su affirmer ces dons d'observation et d'ironie qui font de lui l'un des rares auteurs de cinéma armés d'une vision du monde. Sur quoi nul ne doit s'y méprendre : cette œuvre n'est ni un message qui se puisse comparer à ce pur chef-d'œuvre : *A nous la liberté*, ni une œuvre qui se puisse comparer à cette date du cinéma : *Entr'acte*.

Autre exemple de film dramatique réussi, digne d'être cité en marge de notre théorie générale, et, on le répète, *a contrario : Le roman de Mildred Pierre*, qui n'est, si l'on veut, qu'un mélodrame, mais dont le scénario (porté par la mise en scène, un peu impersonnelle mais d'une grande sûreté de main, de Michel Curtiz, un Hongrois réfugié à Hollywood) est merveilleusement bien agencé, et cette fois conduit infailliblement à son terme. Il faut seulement déplorer, comme l'a bien vu mon ennemi intime du *Canard enchaîné*, que les thèmes abordés dans ce film, et qui constituent une extraordinaire introduction à l'étude de la société américaine — le matriarcat, même contrecarré, la primauté du *moneymaking*, l'érotisme, l'alcoolisme — ne soient, en effet, qu'abordés, et comme sous-entendus. Ce décevant jeu de cache-cache avec la censure trouve toutefois une espèce de compensation dans le jeu de Joan Crawford, qu'on avait connue

vedette et *pin up girl* avant la lettre, et qu'on découvre ici comédienne d'une sûre et sobre autorité dans un emploi assurément nouveau puisque c'est celui d'une mère de famille.

•

Mais c'est ailleurs que dans le cinéma dramatique ordinaire, ailleurs que dans l'unanimisme de bazar, le divertissement policier conformiste et les roucoulades trop prévues, — c'est dans le document sociologique surtout que le cinéma de l'époque s'égale à l'ambition que nous entretenons pour lui. On a déjà signalé *Lost week-end*, la nudité du sujet : l'alcoolisme, et le duo extraordinaire que jouent ici Billy Wilder le metteur en scène et son principal interprète Ray Milland. Le roman de Charles Jackson dont est tiré le film (roman publié en traduction ces jours-ci par les éditions Julliard) est fort estimable : mais, avec une extrême fidélité à l'esprit, le cinéma ajoute ici une résonance et une éloquence exceptionnelles. Document plus précisément sociologique encore : *Tortilla flat*, le film tiré d'une suite de tableaux, ni nouvelle ni roman faute d'un récit organisé, où John Steinbeck a montré la vie bohème et la bonne humeur de ces *paisanos* d'origine mexicaine qui se refusent à la primauté américaine de l'argent et de la situation. Le ton du film est parfois un peu geignard (touchant, en particulier, l'ami des chiens et sa confiance ingénue en saint François d'Assise), et la progression dramatique, indispensable au récit par l'image, n'a pas été introduite par le scénario. Mais le dialogue est bon, bien entendu, qui est emprunté à Steinbeck, et l'humour gagne le plus souvent la partie, et la philosophie du milieu, apparentée à celle de *Vous ne l'emporterez pas avec vous*, passe l'écran.

Document sociologique suprême, que j'ai déjà signalé dans une note, voici deux numéros : *Farrebique*. On a reproché à *Farrebique* de n'avoir pas le mouvement qui distingue le plus souvent les œuvres cinématographiques de haute qualité : mais le rythme est ici celui même du sujet, celui du quotidien paysan, celui de la conversation paysanne, celui des quatre-saisons; on ne voit pas comment pouvait être exposée plus sûrement en une heure et demie le simple roman d'une famille et d'un village, avec l'intelligence du passé et les promesses de l'avenir; on ne voit pas non plus que le cinéma dramatique ait souvent trouvé des ellipses plus convaincantes et plus éloquentes que celles de ce film (la visite du voisin au grand-père mourant, le voisin qui repart avec celui qui sera son gendre, et ce n'est là qu'un exemple entre trois). On a reproché encore à *Farrebique* d'être un film confessionnel, parce qu'on y voit un prêtre dire la messe et administrer l'extrême-onction, et deux religieuses abandonner leur part d'héritage : autant quereller Georges Rouquier, l'auteur, sur la vérité, pourtant irrécusable, du témoi-

gnage. J'ai le souvenir aussi de Georges Sadoul reprochant au film de ne montrer qu'une communauté fermée, ignorante des relations avec la ville, et des cousins éloignés. Je crois que la réponse est assez simple et qu'elle tient au problème de la délimitation du sujet, le sujet qui est ici supérieurement cerné, et conformément presque à la règle des trois unités, que René Clair aime voir appliquée au cinéma. En vérité, je ne vois pas que ces récentes années aient vu naître une œuvre, en même temps qu'aussi exaltante, aussi réussie. Je n'ai pas le souvenir d'une troupe d'acteurs jouant avec une homogénéité et un naturel comparables à l'homogénéité et au naturel de ces paysans dans la représentation de leur travail et de leur préoccupation quotidiens. Je ne vois guère non plus de film technique plus réussi par l'habileté analytique de la décomposition visuelle (multiplication des plans) et par l'emploi de l'accéléré. Et cette impression de *vie surprise*, dont parle Georges Altman et que savent restituer seuls les poètes de la caméra, nous ne l'avions pas éprouvée depuis longtemps.

●

Il me paraît bien que cette chronique se termine par l'éloge de Walt Disney et de son équipe dont on montre en ce moment l'œuvre de long métrage la plus amusante et la mieux venue : *Baludos Amigos*. Au rebours du rigoureux classicisme de *Farrebique*, c'est à un singulier mélange des genres — féerie comique, féerie familière, satire atténuée d'humour, « grand spectacle », etc. — et à un déploiement de toutes les techniques, puisque la maquette, le cinéma photographique et le technicolor s'ajoutent au dessin animé, que nous assistons ici. Walt Disney annonce ainsi ce cinéma total dont René Barjavel est le prophète. Telle est l'importance de ce spectacle où ce célèbre touriste américain, Donald Duck, est ensemble le poète, le guide, l'explorateur et l'unité de mesure de l'Amérique du Sud, dans un cavalcade éblouissante et ingénue.

Pendant que le cinéma dramatique, dans sa masse et sa moyenne, s'ossifie dans la convention et la recette, naissent *Farrebique* et *Baludos Amigos*, les œuvres dignes de ce nom, les œuvres qui défrichent des sillons nouveaux, les œuvres des poètes et des pionniers de l'époque. *Farrebique* et *Baludos Amigos*, c'est ce qui naît. Demain, le cinéma.

Jean Quéval.

LA REINE DE BROADWAY (COVERGIL). — Se peut-il que l'on s'ennuie autant à un film plein de filles ravissantes, aux corps de déesses, aux gestes et aux rires d'une jeunesse éclatante? Impossible de gâcher plus soigneusement un spectacle en soi des plus agréables, à l'aide d'un scénario d'une ineptie rarement égalée. En un mot, c'est l'histoire de la figurante pauvre qu'un concours sacre vedette, qui se laisse tenter un moment par la gloire et les bras ouverts d'un riche *producer*, pour revenir à l'artiste pauvre honnête et tendre qu'elle

n'a cessé d'aimer — quand? mais naturellement au beau milieu de la cérémonie du mariage, parce que la marche de Tannhauser et les voiles de tulle font bien dans les tableau de la fuite éplorée.

C'est original, n'est-ce pas, et intelligent... Passons. Mais on est tellement crispé d'ennui qu'il est à peine possible de se détendre aux séquences de pur spectacle, où tout le faste du music-hall a été mobilisé pour le plaisir des yeux. On y parvient tout de même dès qu'entre en scène Rita Hayworth, au visage décidément éblouissant sous le fard du Technicolor, et qui danse, à travers vingt mètres de mousseline, avec une grâce parfaite. — C. C.

LES ILLUSIONS PERDUES. — Voici une comédie légère qui ne donne rien de plus que ce que l'on attend d'un genre désormais bien défini, mais qui tient parfaitement toutes les promesses du genre. Il importe fort peu en ce cas que le sujet soit des plus conventionnel : c'est ici le « vague à l'âme » d'une jeune femme trop heureuse avec un mari sans surprises, sa chute dans les bras d'un « artiste » qu'elle pare de toutes les séductions d'un monde ignoré, et son retour bien entendu fort amoureux vers un mari plus malin et plus courageux que le rival ridiculisé sans peine.

Sur ce thème passe-partout, Ernst Lubitsch a brodé une satire facile mais fort brillante de la psychanalyse, du surréalisme et, d'une manière générale, des snobismes d'avant-garde. Il n'a rien perdu de son humour incisif et rapide. Les dialogues sont prestement enlevés, et quelques répliques y sont vraiment spirituelles. La mécanique des gags, parfaitement au point, se déclanche avec précision et finesse, secondée par le jeu intelligent de Merle Oberon et Melvyn Douglas. En bref, aucun fond, mais tant de perfection dans la forme qu'il reste un divertissement des plus plaisants. — C. C.

HISTOIRE LITTÉRAIRE

ANATOLE FRANCE. — M. Jacques Suffel publie un livre sur Anatole France; la presse est tout éloge. Eloge pour le livre, mais non pour Anatole France; à peu d'exceptions près, elle le traite avec un dédain olympien : voilà le biographe mieux traité que son héros.

France a achevé sa vie au comble de la renommée; il meurt : la réaction éclate d'un bout à l'autre du front, du manifeste *Un cadavre* des surréalistes au discours académique de Valéry. Un quart de siècle passe, l'occasion est donnée à une génération nouvelle de dire son mot : la génération nouvelle est parfaitement indifférente à France, que probablement elle n'a pas lu. « J'aimerais France avec plus d'abandon, écrivait Gide dès 1906, si certains imprudents n'en voulaient faire un écrivain considérable »; sa gloire a payé cher un renom en effet démesuré. A grand'peine lui faisons-nous maintenant une toute petite place derrière Paul-Louis Courier. C'est aller trop loin. Cet excès-ci n'est pas plus raisonnable que celui-là.

En ouvrant le livre de M. Suffel, on s'attend à trouver dans les marges de la biographie les premières empreintes du génie. Déception : les premiers essais d'Anatole France sont les platitudes d'une jeune homme plein de bonne volonté, mais sans fonds ni soutien. Un trait, pourtant : ce bon jeune homme aimait écrire, et il suivait son goût avec patience, avec assiduité. L'occasion l'amène chez Lemerre; son goût le porte à s'y charger de toutes sortes de besognes de rédaction. Le génie persiste à s'en désinté-

resser; pourtant, des vingt manières dont France pouvait gagner son pain, c'est celle-là seule qu'il retient; il faut qu'elle réponde à quelque chose de sa nature. La veine des travaux abondants et médiocres se prolongera longtemps encore (chroniques de l'*Univers*), et bien après les premiers succès et les premiers grands livres. On la suit pas à pas dans l'ouvrage de M. Suffel. Son récit nous surprend, et parfois nous gêne. Car, ces travaux, France savait ce qu'ils valaient, lui qui était capable, à certains égards, de la perfection, et qui, les jugeant, les laissa dormir et mourir dans la presse. Or ils n'avaient pas l'excuse qu'a le journalisme; les événements ne pesaient pas sur eux. Il les poursuivait néanmoins, et il les poursuivait d'une âme légère. Complaisance? Indifférence? Mépris? Aujourd'hui le moindre barbouilleur de vingt ans ne saurait écrire une page qu'il n'y donne le dernier mot du monde, de lui-même ou de Dieu. Et ce souci est noble. C'est ici que le bât nous blesse. Du métier d'écrivain France se faisait une idée beaucoup plus terre à terre où nous verrions facilement de la bassesse. Il faudrait pourtant essayer de comprendre. Ecrire est difficile. Penser est difficile. Juger est difficile. France le savait bien. Modestement il faisait ses écoles; même aux approches de la vieillesse. Il s'essayait. Il ne cessait jamais de s'essayer. D'autres vaticinent : il s'exerçait. Toute occasion de manier le langage était une bonne occasion; une occasion de s'exercer, et l'occasion d'un plaisir; car il était de ceux, visiblement, qui ne prennent jamais une conscience si vive d'eux-mêmes qu'au moment où ils se collettent avec l'expression. Un échec? Tant pis, c'est l'exercice qui compte, on n'est pas lié par les échecs passés, on recommence chaque fois à nouveau, sans souvenirs, sans repentirs. A condition de ne pas se prendre à son propre jeu, et de garder toujours pour soi-même un regard lucide et intraitable, un regard janséniste. Il faut croire que France avait de ce jansénisme, puisqu'il a laissé tant d'articles, faits pour un jour, se dissoudre dans l'éphémère.

Grand travailleur donc, M. Suffel le démontre (et nous n'avions que deux paresseux dans notre littérature, l'autre étant La Fontaine, dont le cas est déjà réglé). Nonchalant et sceptique, tel est le France qu'on a accrédité dans notre imagerie. Sectaire, disait-on aussi. Sceptique et sectaire en même temps? Il n'aimait pas les curés; très ferme là-dessus. D'autres sont très fermes à les aimer trop; on ne les appelle pas sceptiques. « Il fut fidèle jusqu'à la fin à la doctrine politique qu'il servait depuis trente ans, écrit M. Suffel. S'il ne put se maintenir officiellement dans les rangs communistes — les incorruptibles du parti ayant écarté les « dilettantes », — il garda au moins des relations avec *L'Humanité*, qui publiait volontiers ses messages. » Scepticisme?

Oui pourtant, et évidemment. Son œuvre est une suite de variations sur l'inconstance et l'inconsistance des opinions des hommes.

La sagesse, la raison elles-mêmes n'y sont que des formes détournées du sentiment, de la coutume, de la contagion, du hasard. Cette simplification, parfois, en le lisant, irrite; elle manque de force, de résolution, de courage; le vrai peuple des hommes a un mouvement plus riche et plus puissant. Mais n'est-ce pas trop simplifier à notre tour, et nous jeter comme des benêts dans la première apparence? France, que je sache, ne s'est pas expliqué là-dessus; il faut conjecturer. Il ne croyait à rien; il croyait pourtant à ses propres idées; il croyait en son incroyance. Même contre ses propres idées il lui arrivait d'exercer son incroyance; et pourtant il leur est resté fidèle trente ans durant, jusqu'à la fin. Voilà un scepticisme qui change d'aspect; pour l'image qu'on s'en fait d'ordinaire il suppose maintenant trop de lucidité, trop de fermeté, trop de foi dans le jugement pur. C'est qu'il faut croire bien fermement pour douter; ou le doute n'est qu'un abandon à tous les songes de la nuit et du jour; alors il n'y a plus d'autre position acceptable que celle du chien crevé au fil de l'eau. Ce n'est pas une position d'homme de lettres, surtout s'agissant d'un écrivain comme France, qui n'était pas un inspiré, et qui, lorsqu'il se trouvait dans la solitude aux prises avec la plume et le papier, était un familier de cette extrême acuité de l'esprit que connaît l'artiste créant. Alors l'attitude du sceptique ne peut être qu'une méthode de précaution contre la passion, contre l'intérêt, contre tous les entraînements qui forment en nous — et en moi tout le premier, dit le sceptique — ce que nous appelons nos idées. « Or, ajoute le sceptique, une idée d'homme ne sera jamais pure. Il ne se peut pas qu'elle le soit. C'est pourquoi je doute de tout. Mais il me semble que j'entrevois une véritable idée quand je conçois pourquoi il ne peut pas y avoir de véritable idée... »

En suivant ces hypothèses, on arrive à voir dans le style d'Anatole France, contre tant d'apparences, le style le moins complaisant qui soit. Malgré toutes ces lenteurs, toutes ces gentillesses, toutes ces petites manières, tous ces archaïsmes, toutes ces pages passées à faire valoir sa tournure, toutes ces complaisances. Les complaisances sont pour la belle matière du langage, non pour l'usage qui s'en fait. Devant l'idée ou le sentiment diffus qui cherchent expression, France soupèse ses mots; il les tourne et les retourne, il les flaire, il les fait sonner; il les compare et les oppose. Il ne se jette pas sur le premier venu; il prend son temps. C'est ainsi qu'il se garde de la précipitation et de l'emportement. Car ce contrôle si attentif du mot est un contrôle du sentiment et de l'idée. Le langage comporte son propre entraînement, qui nous conduit insensiblement à affirmer des choses qui ne sont pas celles que nous avions à dire; écrites, les voilà devenues objets, devenues des êtres sortis de nous; nous nous mettons à y croire, comme si vraiment nous les avions formées, comme si elles étaient notre vérité. Contre un piège si dangereux toutes précautions

sont bonnes. Stendhal, lorsque ses phrases tombaient trop bien, leur rompait les os. L'attention extrême apportée au choix et à l'agencement des mots est une autre de ces précautions. Ici se confondent une éthique et une esthétique, dont le mélange est peut-être une des vertus propres de la langue française. C'est pourquoi il n'importe guère que France ait tenu en effet tous ces raisonnements, ou que, sensible seulement à une certaine forme de notre langue, il en ait subi les charmes. Si son style n'est pas tissé sur une arrière-pensée, c'est son tempérament qui le portait à la même prudence, à la même retenue, à la même pudeur, déjà dignes par elles-mêmes de considération.

Dans ces phrases si étudiées, France paraît tout sacrifier à la manière de dire; comme, dans sa pensée, tout sacrifier à l'ironie. C'est pourquoi ses contemporains l'ont dit sage; et c'est pourquoi nous le reléguons aux antipodes de la sagesse. Que ses contemporains fussent des sots, cela ne suffit pas à nous donner raison. Sous des apparences trop évidentes, et justement niées, il se pourrait que l'on retrouve des éléments d'une autre sagesse plus ferme et plus subtile, d'une vraie sagesse. Car Anatole France n'est pas, en définitive, un auteur si facile. Beaucoup moins facile, en tout cas, que tous ces braves gens si ardents à croire qu'ils croient n'importe quoi, qu'ils croient tout, qu'ils croient toujours, et toujours de toutes leurs forces, sans choix, sans retenue, sans contrôle, passionnément soumis à toutes les impulsions qu'ils reçoivent, joyeusement esclaves, impudiques comme des singes et bêtes comme des miroirs.

S. de Sacy.

ANATOLE FRANCE, par *Jacques Suffel* (Editions du Myrte).

Voici, en 400 pages, toute l'histoire d'Anatole France. Depuis un quart de siècle bientôt qu'il est mort, les passions se sont calmées, l'anecdote et l'indiscrétion sont entrées dans l'histoire, les noms propres sont tombés dans le domaine public : M. Suffel peut nous donner un livre sans réticences, solide, documenté, équilibré, où l'histoire de l'homme se mêle à l'histoire de l'œuvre.

INTRODUCTION A L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, par *Edmond Jaloux;* tome premier : des origines à la fin du moyen âge (Pierre Cailler, Genève).

Ce n'est pas une histoire. Une « introduction »? Plus ou moins. Un homme d'une forte culture, également étendue dans le temps et dans l'espace, et d'un goût avisé et sûr, étudie méthodiquement l'histoire de notre littérature, pour lui-même; puis, chapitre par chapitre, il entreprend de dire ce qu'il faut savoir des œuvres pour les lire avec fruit, et il expose ce que lui-même en les lisant a jugé et éprouvé. « Rien n'est plus propre que l'histoire contemporaine à nous faire comprendre les chansons de geste; ce n'est pas la subtilité des recherches scientifiques qui nous enseigne la vérité : c'est notre propre expérience »; ce mot avoue tous les dangers de l'entreprise; la réussite n'en est que plus brillante. Les chapitres sur les troubadours, sur les romans du cycle breton sont particulièrement heureux, celui sur Villon d'un ton particulièrement juste, dans un ensemble mesuré et pénétrant.

Cinq autres volumes suivront, un pour chaque siècle.

DICTIONNAIRE DES SYNONYMES, par *René Bailly* (Larousse).

Cet ouvrage est le contraire de ce qu'il annonce; c'est ce qui fait son prix. Car il n'y a pas de synonymes, mais des mots de sens

voisins qu'une nuance distingue. Ce sont ces nuances que mettent en relief les définitions ici rapprochées et affrontées : le dictionnaire des synonymes est un répertoire des distinctions. Celui-ci, avec la *Grammaire du XXe siècle* et la gamme des *Dictionnaires*, complète la série des instruments de travail solides et pratiques que nous devons à Larousse.

LES LETTRES ROMANES, fascicules trimestriels publiés par l'Université catholique de Louvain et consacrés à l'étude des langues romanes, selon des disciplines scientifiques mais dans un esprit de culture générale. Dans ce premier numéro (février 1947) : *La vie de saint Jean Paulus, origine et évolution d'une légende médiévale*, par J. Morawski; *L'esthétique de Pascal*, par A. Mativa; *De vulgari eloquentia*, de Dante, introduction de P. Groult et P. Godaert, traduction et notes de P. Godaert (l'unique traduction française existante, datant de 1856 et d'ailleurs introuvable, avait été faite d'après un texte que des découvertes et travaux récents ont notablement amélioré).

MADELEINE DE SCUDÉRY ET SON SALON, par *Georges Mongrédien*. bibliothèque Historia (Tallandier).

Nous voici sur un terrain solide : M. Mongrédien (qui a truffé d'inédits un livre bien illustré) est un connaisseur des dessous du XVIIe siècle. Sur *Les Précieux et les Précieuses* il a publié déjà un excellent recueil de pages choisies, commentées, éclairées. On se retrouve ici au cœur de ce curieux problème de la préciosité, non seulement avec Madeleine de Scudéry, mais aussi avec son frère Georges : leurs biographies s'entremêlent. Avec leur entourage aussi, puisque la société précieuse avait beaucoup plus de réalité que les individus qui la composaient.

« Sapho » vécut de 1608 à 1701. Son *Grand Cyrus* et sa *Clélie*, aujourd'hui illisibles, eurent un succès prodigieux. Elle passa sa vie au milieu d'écrivains, au centre d'un bouillonnement des esprits. Or son nom ne reste lié, si peu que ce soit, à l'histoire d'aucune des œuvres de son temps, même mineures, qui ont survécu. Etrange destin.

LES PAGES IMMORTELLES DE MONTAIGNE, choisies et expliquées par *André Gide* (Corrêa).

Gide n' « explique » pas, mais présente Montaigne (le livre fut préparé pour paraître à New-York), à sa manière, qui sans doute est proche de Montaigne, mais dont on ne peut se défendre de dire qu'elle ne le recoupe pas exactement. Sur le scepticisme, sur la religion de Montaigne on souhaiterait plus de vigueur dans une analyse plus poussée. Du moins sa main sûre le dépouille-t-elle des bandelettes sous lesquelles les bien-pensants, depuis trois siècles et demi, s'évertuent à le neutraliser. — Le texte? Environ 1/12 des *Essais* : maigre, — mais choisi avec tout le tact et toute la pénétration qu'on attend de Gide.

LES PAGES IMMORTELLES DE DESCARTES, choisies et expliquées par *Paul Valéry* (Corrêa).

Valéry, qui si longtemps, au moment d'écrire sur Descartes, s'est à demi dérobé, parcourt ici toute l'étendue d'un sujet qui est l'un des thèmes essentiels de sa vie. Son exposé, bien entendu, écrase tout ce qui traîne dans les manuels; il restera l'un des documents capitaux (notamment la page sur le *Cogito*). — Textes : le *Discours*, les deux premières *Méditations*, la préface des *Principes* et quatre *Lettres* (à Balzac et à Mersenne).

LES PAGES IMMORTELLES DE J.-J. ROUSSEAU, choisies et expliquées par *Romain Rolland* (Corrêa).

En des pages toutes chaudes de *sympathie*, Romain Rolland a fait revivre un Rousseau qui est à la fois l'homme et l'auteur; le tempérament porte l'œuvre, les idées arrivent à la pensée toutes palpitantes encore. Un vrai Rousseau vivant. — Les extraits de la *Nouvelle Héloïse* occupent le tiers des textes, les *Confessions* 1/10 : le Rousseau de l'histoire plutôt que celui de nos préférences.

VIE INTIME D'ANDRÉ CHÉNIER, par *Jeanne Galzy* (Editions de la Nouvelle France).

Une biographie tout ce qu'il y a de romancé, sous une épigraphe de Vigny : « ... Ce qu'il y a de vrai n'est que secondaire... La vérité dont (l'art) doit se nourrir est la vérité d'observation sur la nature humaine, et non l'authenticité du fait ». Cela suffit.

MAXIMES ET PENSÉES, CARACTÈRES ET ANECDOTES, par *Chamfort* (chez les éditeurs des Portes de France, à Porrentruy).

Heureux éditeurs suisses, riches en devises : quels beaux papiers! Mais un beau papier ne suffit pas pour faire un beau livre, et les

éditeurs suisses font de fort beaux livres. Ce *Chamfort* est parfaitement recommandable; bonne occasion de lire un des meilleurs de nos auteurs mineurs, que chacun cite et que personne ne connait, et où apparaît de place en place une ébauche d'un Stendhal. Préface d'Alfred Wild, brillante et vigoureuse, mordante, écrite d'un style rare, qui ne bave pas.

GÉRARD DE NERVAL, par *Camille Ducray* (Tallandier).

On serait déçu si l'on cherchait ici une étude historique ou littéraire; on l'y trouverait confuse, superficielle, insuffisante. « Je suis, a dit Nerval, au nombre des écrivains dont la vie tient intimement aux ouvrages qui les font connaitre » : M. Ducray s'est installé sur la frontière commune à la biographie et à l'œuvre, éclairant celle-là par de longues et nombreuses citations de celle-ci. Les contemporains y mêlent largement leurs récits. Cela fait bien des guillemets (procédé d'ailleurs beaucoup plus honnête et solide qu'un démarquage); quand on en a pris son parti, cela fait aussi un livre où une âme et un milieu sont rendus à la vie.

S.

AUTOUR DE J.-K. HUYSMANS, par *René Martineau* (Desclée de Brouwer, 1946).

Livre qui, sous un petit volume, offre une grande densité humaine. Des documents inédits : une correspondance de Huysmans avec Madame Huc, pleine de saveur et de bonhomie, des lettres de Jean de Caldain qui fut le secrétaire-infirmier du Maitre et l'assista dans sa douloureuse agonie. La figure de l'écrivain — de l'homme surtout — sort grandie de la révélation de ces souvenirs intimes.

ÉMILE ZOLA'S LETTERS TO J. VAN SANTEN KOLFF, edited by *Robert Judson Niess* (Washington University, 1940).

Cinquante-six lettres d'Emile Zola dont dix-huit seulement figuraient dans la *Correspondance de Zola* de l'édition Charpentier-Fasquelle.

Kolff était un journaliste hollandais vivant à Berlin et se consacrant à la fois à la critique musicale et littéraire. Passionné pour l'école naturaliste, Zola était son idole et il n'eut de cesse pendant vingt ans (1878-1896) d'obtenir de lui mille renseignements afin d'alimenter les articles qu'il lui consacrait.

D'où les réponses minutieuses de Zola ici publiées : renseignements sur la genèse de chacun des livres des Rougon-Macquart, la raison de tel titre (voir, par exemple, p. 33, le « découverte » du titre de *Germinal*), la façon de se documenter, etc.

Parfois l'aveu de l'homme en pleine création : « Quand je m'attaque à un sujet, je voudrais y faire entrer le monde entier. De là mes tourments dans le désir de l'énorme et de la totalité, qui ne se contente jamais. »

Le professeur Niess donne une très bonne édition critique de ces lettres qui sont, depuis 1923, en la possession de l'Université de Washington. A noter que cette publication est déjà ancienne : 1940.

M. MAHN.

LES ARTS

Soumettre les arts plastiques au primat de la matière, c'est donc les conduire au primat de l'abstraction. Cette fatalité paradoxale ne se découvre pas au premier abord et n'est, du reste, que le terme d'une lente évolution. Elle est l'aboutissement d'un longue série de recherches et de théories qui, depuis près d'un siècle et sous des formes diverses et renouvelées, ont tenté de subordonner toute la création plastique aux seules déterminations de la matière.

Il est difficile de fixer une date au début de ce mouvement. Sans doute, il serait possible de se mettre d'accord en adoptant pour cela les débuts de l'Impressionnisme; mais il est trop clair que ce mouvement avait commencé avant lui. Les dernières toiles de Goya en sont comme une fulgurante annonce. Quelque

chose se rompt alors dans cet équilibre millénaire qui faisait que les arts de la matière étaient avant tout des arts de l'esprit, mouvement de rupture, les plus importants de ces rapports que nous avons avec le monde sensible.

Mais, chez les Impressionnistes, au déclenchement même de ce mouvement de rupture, les plus importants de ces rapports sont encore conservés. Leur évidence n'est pas encore atteinte ni, à plus fôrte raison, détruite. Le déséquilibre ne porte alors que sur l'enveloppe des choses, sur ces vibrations que nous appelons la lumière. L'importance qui lui est alors accordée aboutit à sa décomposition, mais, au delà de cette décomposition la réalité des choses reste encore intelligible. Il en est de même pour les Cubistes. A chaque nouvelle expérience, un certain nombre de rapports se trouvent rompus, mais d'autres subsistent encore. Chez les Cubistes, par exemple, l'univers a déjà perdu sa figure mais il garde sa forme, si l'on donne à ces deux mots le sens qu'ils ont dans le vocabulaire aristotélicien.

Car ce n'est pas une évidence immédiate qu'un art matérialiste doive être nécessairement un art intellectuel ou, plus exactement, un art abstrait. Il faut, pour cela, qu'un certain seuil soit franchi, une certaine limite dépassée. Cete limite est celle qui marque la rupture avec les formes évidentes de la Vie, c'est-à-dire, je le répète une fois de plus, avec cet ensemble de rapports qui nous lie au monde et crée, comme un écho, ce que nous appelons la vie de l'esprit.

Au delà de ces rapports, là où ils se dénouent et se dissolvent, commence l'univers abstrait devant lequel semblent arriver un certain nombre de créateurs de notre temps. Au delà du dernier univers de Goya, avec ses dunes qui se perdent dans le ciel, au delà du dernier univers de van Gogh, plus loin que les fulgurations des soleils jaunes ou des tourbillons élémentaires, ils s'ouvrent, séparés du temps et de l'espace, sans aucune forme et sans aucune figure. Qu'est-il en effet, ce monde abstrait, — et l'Art qui prétend le représenter — si ce n'est un monde séparé de l'ensemble des rapports qui, par l'interdépendance de tous les éléments de la matière, donnent naissance à la vie? Car le mot abstrait veut bien dire « intellectuels » par opposition à « sensible » comme nous nous laissons tous aller à le penser dans la vie commune, mais ils signifient surtout étymologiquement : « séparé de... » Abstraire, c'est séparer. Et de quoi séparerions-nous l'art si ce n'est de l'évidence de la vie à laquelle il est si profondément lié depuis tant de siècles?

Etrange cheminement des expériences humaines! Le premier artiste qui s'efforce de pénétrer plus avant dans les lois de la matière ne fait qu'obéir aux plus impérieuses exigences de la vie. Car c'est être encore au cœur même des rapports qui nous unissent au monde de chercher à décomposer la lumière, à

sentir les différences de ces vibrations sous son apparente immobilité. C'est encore être pris dans le subtil réseau de ces mêmes rapports que tenter de découvrir la forme sous la figure et la réalité permanente sous l'apparence fugace. De l'enveloppe immatérielle à la figure vers la forme essentielle, subsistent ainsi nos rapports avec le monde sensible. Mais ils se rompent tout d'un coup si nous poussons plus avant la série de ces recherches. Un nouvel univers se découvre alors à nous et certains de crier à la terre promise.

L'Univers de l'abstraction n'est pourtant pas un nouvel univers où nous abordons les premiers. Tel qu'il se présente à nous, malgré les comparaisons que l'on peut emprunter à la physique moderne, c'est un très vieil univers, aussi vieux que le monde et contemporain des premières créations de l'art plastique.

André Chamson.

L'EXPOSITION VAN GOGH. — Cet hiver glacé a du moins le mérite de révéler quelques-unes des véritables passions de notre époque. Car il faut une vraie passion pour courir aujourd'hui les musées et les expositions de peinture. On peut en mesurer une fois de plus la force à l'Orangerie où se trouvent actuellement exposés les Van Gogh.

Cette exposition est plus didactique que faite pour la joie de nos yeux. Son déroulement chronologique est une véritable démonstration, mais notre délectation aurait préféré un déséquilibre entre les diverses périodes, au profit de la meilleure période d'Arles, en particulier. Toujours est-il que les sombres compositions du Borinage montrent ce que le Hollandais doit à l'école de Paris. Car c'est après Paris et la leçon de ses maîtres que l'art de Van Gogh s'éclaire et donne des œuvres de la qualité du petit restaurant d'Asnières. Puis c'est l'époque d'Arles avec les jardins des maraîchers, le café, le facteur, la chambre, le fauteuil. Mais tout sombre bientôt dans cette folie qui ressemble à quelque énorme tourbillon de lumière jaune. C'est comme un engloutissement giratoire où s'abîment les soleils et les tournesols, les branches des arbres et les montagnes. On peut ici disserter sur la folie, soit qu'on la considère comme un cas pathologique, soit qu'on lui assigne une origine mystique, en invoquant, par exemple, l'insoutenable éclat de la lumière d'Arles. Mais que l'on adopte l'explication du médecin ou celle de l'historien d'art, cette folie n'en demeure pas moins une destruction des rapports du créateur avec le monde sensible, au moment même où ces rapports semblaient avoir atteint leur maximum d'intensité et une des plus hautes qualités de raffinement qu'il soit possible de concevoir.

Quelle leçon dans le tournoiment de ces astres engloutis!

EXPOSITION HENRIETTE GROLL. — Avec Henriette Groll (à la Galerie Charpentier), nous retrouvons au contraire les rapports essentiels qui nous lient au monde sensible. La réalité reste ici dans son évidence, dans son enveloppe, sa figure et sa forme particulière. On ne dit pourtant pas devant ces toiles comme devant tant d'autres : « Ici un Redon, un Picasso, un Modigliani. » Henriette Groll a sa personnalité, son accent, son autorité. Elle est liée à la réalité par un certain nombre de rapports qui sont essentiellement humains et même presque (ce qui n'est pas une mince qualité pour une femme peintre) virils. Autrement dit, ces rapports ont de la force et de la solidité. Cette œuvre déjà très engagée dans son propre destin suppose une poésie de l'adolescence, un décor de jeunesse et de fraîcheur, à la fois précieux et salubre. C'est sa part de don et même de facilité. Mais on y sent aussi la dure bataille de l'artiste pour la conquête de sa maîtrise. A cet égard, elle apparaît comme encore perfectible bien que déjà sollicitée quelquefois par sa propre virtuosité. Cette manière entre le sombre et le clair, un peu plus sombre que claire cependant, sait donner leur poids aux objets et restituer à chacun ses qualités essentielles. L'art d'Henriette Groll participe à la fois d'une sensualité préexistante et d'une probité conquise par l'artiste dans son effort créateur. C'est ce

qui donne à son œuvre l'unité qu'elle présente déjà.

Kahnweiler (Daniel Henry) : JUAN GRIS, SA VIE, SON ŒUVRE, SES ÉCRITS. Paris, Gallimard, 1946. — Une bonne biographie, des développements très nourris, parfois un peu longs sur l'évolution du cubisme, des textes de Juan Gris, une bibliographie, de nombreuses illustrations, voilà ce que nous apporte ce livre. On y voit comment vingt années de travail tendu donnèrent à Juan Gris la conscience d'avoir atteint à la plénitude de son art. Il pouvait écrire : « Aujourd'hui, à quarante ans, je crois toucher à une nouvelle période d'expérience picturale... du tout bien fondu, bien achevé... en somme, la période synthétique succédant à l'analytique. » Cubiste, il ne cessa de l'être, lui qui criait dans le délire de la mort : « Une poitrine carrée vient s'appliquer sur ma poitrine ronde... », mais peintre avant tout, et répondant ainsi à une enquête sur le cubisme : « Si, en regardant une peinture, l'école à laquelle elle appartient se dégage avec plus de force que la peinture elle-même, je n'augure rien de bon de cette peinture. »

L. M.

Lhote (André) : DE LA PLANETTE A L'ÉCRITOIRE. Paris, Ed. Corrêa, 1946. — « Les peintres sont de grands bavards », dit Lhote. De leurs propres commentaires sur la poursuite de leur art, voici une anthologie, formée de textes de valeur inégale, mais tous choisis pour leur grande sincérité et parce qu'ils témoignent des différences fondamentales déjà exprimées dans les œuvres.

L. M.

LA MUSIQUE

REYNALDO HAHN. — Avec Reynaldo Hahn disparaît un de ces hommes qui semblent avoir pour mission de maintenir dans une société en pleine et si rapide évolution l'esprit des jours passés, si proches de nous et déjà si lointains. Jusqu'au moment où la maladie le frappa cruellement, Reynaldo Hahn demeura tel qu'on le connaissait depuis ses premiers succès. L'âge ne l'avait point changé; à peine son visage portait-il la trace d'un vieillissement contredit par la jeunesse de sa démarche, la vivacité de ses gestes, la verdeur de son esprit. Au pupitre, le chef d'orchestre gardait la même précision, la même netteté, le même souci des nuances, le même respect des œuvres. On n'oubliera point de si tôt ses interprétations des opéras de Mozart, et, tout récemment, celle du *Joseph* de Méhul qu'il tint, en prenant la direction de l'Opéra, à remettre en scène. L'été dernier, on apprit qu'il avait fallu le transporter dans une clinique pour y subir une de ces opérations qui peuvent prolonger de quelques semaines ou de quelques mois une existence menacée par un mal implacable, mais qui sont ordinairement impuissantes à préserver ce qui est la raison même de vivre. Pourtant, dans le lit qu'il ne quittait plus guère, Reynaldo Hahn — au prix de quels efforts — retrouvait par éclairs la causticité d'un esprit qui ne consentait pas à s'éteindre.

Reynaldo Hahn était né à Caracas (Venezuela), le 9 août 1874. Venu à Paris dès l'enfance, il avait montré de précoces dispositions pour la musique, et, ses humanités faites, il entrait au Conservatoire où il recevait l'enseignement de Lavignac, de Théodore Dubois et de Massenet. Massenet : il devait garder l'empreinte de ce maître, et le prolonger, mais pas jusqu'au point de perdre

son originalité propre. A l'âge où d'autres en sont encore à se chercher eux-mêmes, il acquérait d'un seul coup la notoriété avec ses premières mélodies. Répandu dans quelques salons choisis (Goncourt note dans son *Journal*, à la date du 12 décembre 1893 qu'il a entendu « le petit Hahn » jouer une musique composée par lui sur des poèmes de Verlaine, « une musique littéraire à la Rollinat, mais plus distinguée, plus savante que celle du poète berrichon »), familier de Daudet, pour qui il avait écrit la musique de scène de l'*Obstacle* (1890), lié d'amitié avec Marcel Proust, Reynaldo Hahn allait poursuivre une carrière brillante, et telle que la faisaient présager de semblables débuts. Il est fort difficile de maintenir une réputation si tôt établie. Il y parvint, non sans susciter bien des jalousies. En fait ceux qui se montrèrent souvent injustes envers lui, reconnurent plus tard les qualités d'un homme et les mérites d'un artiste qui ne chercha pas les faux semblants et ne prétendit point se hausser jusqu'où il savait fort bien ne pouvoir atteindre. Mais ce qu'il a fait, il l'a fait avec une conscience et une habileté peu communes. Il a été un des derniers défenseurs de l'art du chant, un des musiciens qui regardent la voix humaine comme le plus bel instrument et veulent lui laisser sa part — la plus large et la plus belle aussi — dans la musique contemporaine. Il a soutenu très brillamment ses idées, et non sans courage. La finesse de son esprit mise au service de la cause qui lui était chère, lui a fait autant d'ennemis que ses succès de compositeur. Mais il allait dans la vie sans trop se soucier de ces attaques pas toujours franches, et il savait répondre par la parole ou par la plume. Car il écrivait bien, et les livres qu'il a laissés portent témoignage de qualités littéraires assez rares : la clarté, le don d'images, la vivacité du tour et la justesse de l'expression. On y trouve aussi, de-ci, de-là, quelques aveux qu'il faut retenir pour juger Reynaldo Hahn : « Je ne puis me soustraire au charme de certaines fins de phrase de Gounod, espérées et inattendues comme le roucoulement de vagues légères qui se brisent sur la plage, toujours les mêmes et toujours neuves et se renouvelant sans cesse dans leur propre fraîcheur. » Gounod et Massenet, mais plus encore le premier que le second, ont été ses maîtres préférés.

Il n'a pas été un disciple ingrat : il a mis toute son activité, tout son talent au service de leur gloire. Mais ce ne furent pas les seuls : Saint-Saëns — dont il put douter longtemps qu'il fût son ami — lui aussi, trouva un défenseur de sa mémoire, au moment où, volontiers, on se montrait injuste envers les œuvres parce que l'homme, par certaines petitesses, avait suscité bien des haines. A la même page des *Notes* où se trouve la phrase sur Gounod que je citais tout à l'heure, on peut lire ceci qui est un jugement d'une rare clairvoyance : « Grands rapports entre Anatole France et Saint-Saëns : même nature de styliste, même savoir dissimulé,

même application habile et heureuse des principes établis, même goût, même grâce discrète, même confiance en soi, en sa plume, même facilité fondée sur la possession complète et pour ainsi dire innée de sa technique. »

Le succès de *Ciboulette*, de *Brummel*, de *Malvina*, du *Marchand de Venise*, n'avait pas grisé Reynaldo Hahn. Il avait conservé sous les dehors un peu distants et les manières de l'homme du monde, une simplicité et une égalité d'humeur qui lui concilièrent très vite ses collaborateurs lorsqu'il fut appelé à la direction de l'Opéra. Il sut s'y faire aimer — tâche malaisée. Et ce succès, dont il n'eut pas le temps de jouir, lui fut certainement plus sensible que ses triomphes d'auteur. Au reste, le scepticisme du dandy qu'il paraissait, cachait à peine la sensibilité de l'homme qui a écrit : « Il faut être libre, rien n'est bon que le travail, quelque peine qu'il donne. Aimer fort peu, se rendre utile si l'on peut, se résigner à la tristesse qui devient fatalement le pain quotidien de tout être intelligent, et, enfin, « regarder plus haut pour ne pas s'impatienter » comme dit Mme de Sévigné. »

Et c'est la même plume qui a tracé cet aveu : « Comme j'aimerais écrire un morceau de dix pages en un jour! Au lieu de cela, il me faut souvent dix jours pour écrire une page! »

René Dumesnil.

CAHIERS DE CONVERSATION DE BEETHOVEN, traduits et présentés par *J.-G. Prodhomme* (Paris, Corréa).

Après la mort de Beethoven, les carnets de conversation du maître furent, avec quantité de papiers jugés sans valeur, remis à son vieil ami Stephan von Breunig qui les abandonna à Schindler. On en comptait environ quatre cents. Les deux tiers, devenus un embarras pour l'ancien famulus — qui n'y était pas toujours bien traité — furent dispersés, perdus ou détruits par lui. Les 137 carnets que Schindler avait conservés, furent cédés par lui en 1845 à la Bibliothèque royale de Berlin, avec les autres papiers en sa possession. Ces onze mille pages de conversations, de propos souvent banals, insignifiants, comme la vie quotidienne, mais parfois d'un intérêt plus général — bien qu'on n'y entende que rarement le principal acteur — nous introduisent dans l'intimité de ce célibataire de cinquante ans qui, isolé de la société par la surdité, se trouve, de surcroît, aux prises avec des querelles de famille, et mêlé à un imbroglio judiciaire qui non seulement vient troubler son existence déjà si peu ordonnée, mais l'affecter dans sa dignité et sa fierté d'homme et rendre plus pénible sa production artistique. Néanmoins Beethoven ne tarde pas à se ressaisir et c'est de cette période que date la composition des grandes œuvres dites de la troisième manière.

Friedrich Wieck, le futur beau-père de Schumann, a laissé un récit de la manière dont se déroulaient les entretiens avec Beethoven; il fallait que son interlocuteur écrivît très vite; il questionnait beaucoup, devinait la fin des réponses avant même que l'on eût fini la phrase commencée. Il ne s'impatientait point, et montrait une certaine bonté, même quand il exprimait des doutes; il avait des mouvements profonds des yeux, et se prenait la tête et les cheveux dans la main, à tout instant. « Tout cela, ajoute Wieck, était rude, peut-être même un peu vert d'expression, mais noble, sympathique, bonhomme, plein de bon sens, enthousiaste. » Et Grillparzer a dit à Gerhard von Breuning : « La conversation avec Beethoven était en général très difficile; car outre qu'il fallait toujours écrire, il sautait dans ses entretiens d'un sujet à un autre pendant qu'on écrivait; alors, on était obligé avant de finir, de lui rappeler d'abord ce dont on avait parlé auparavant, et cela produisait aisément de la confusion. »

On remplissait au moins un

cahier par semaine. Et il y a de tout dans ces cahiers, de tout, écrit et dit en tous lieux. Les derniers sont tragiques : on y suit le progrès du mal qui va emporter Beethoven. Mais on y trouve aussi le témoignage des soucis, des misères matérielles subies par le vieil homme de génie qui va s'éteindre le 27 mars 1827.

On saura le plus grand gré à M. J.-G. Prodhomme de nous avoir non seulement donné un choix excellemment traduit de ces cahiers, mais encore d'avoir joint au texte des entretiens toutes les explications qui le peuvent éclairer. Pour établir ce commentaire aussi discret que pertinent, il fallait beaucoup de science, une connaissance profonde du monde musical et des œuvres de Beethoven.

L'AMATEUR D'ART LYRIQUE, par *Jean Bouchor* (Paris, Heugel).

C'est un mince volume, mais dont la substance inspire maintes réflexions au lecteur. On lira avec profit le dernier chapitre; et on ne lira point sans une certaine mélancolie les conclusions que M. Jean Bouchor tire des faits, hélas trop certains, qu'il a observés et qui présagent une crise de longue durée, sinon même la disparition progressive de l'art lyrique.

DOUZE ANNÉES DE JAZZ, par *Hugues Panassié* (Paris, Corréa).

Ces douze années sont celles qui ont précédé la guerre, et qui furent l'âge d'or du jazz. J'admire que M. Hugues Panassié ait su trouver tant de choses à dire sur les différents orchestres de jazz et sur leurs chefs, et, plus encore, les rendre attrayantes. Je ne suis point systématiquement ennemi du jazz, et je trouve utile qu'un auteur qualifié ait pris soin d'éclairer les néophytes trop prompts à croire qu'il suffit d'être nègre et de jouer une musique syncopée pour faire du jazz — du vrai.

FRÉDÉRIC CHOPIN ET GABRIEL FAURÉ, par *W.-L. Landowski* (Paris, R. Masse).

Ce livre d'une lecture facile, agréable, esquisse un parallèle entre deux génies qui n'ont de commun que leur ardent amour de la musique, leur extrême sensibilité et leur aptitude à traduire dans la langue des sons leurs états d'âme. On a beaucoup écrit sur l'un et sur l'autre; Mme W.-L. Landowski trouve cependant à dire bien des choses que l'on n'avait pas dites, et qu'il était bon de mettre en lumière. — R. D.

ALLEMAGNE

L'ŒUVRE DE LA FRANCE DANS LE DOMAINE DE L'ENSEIGNEMENT (1). — A quel germaniste n'a-t-on pas demandé cent fois : « Croyez-vous qu'il soit possible de rééduquer les Allemands? » Question vague, mal posée, qui ne saurait recevoir une réponse décisive et définitive; ceux qui ont foi dans l'Allemagne de Gœthe et de Schiller seront tentés de répondre affirmativement; ceux qui ne connaissent que l'Allemagne des nazis et des camps de concentration répondront catégoriquement : non. Mais ici plus qu'ailleurs est valable la célèbre phrase de Guillaume d'Orange : « Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. » C'est ce qu'ont parfaitement compris les Français qui ont eu l'honneur et la lourde charge d'organiser l'enseignement dans la zone française d'occupation et, au premier rang, le général Kœnig, qui porte à l'Université un intérêt particulier. Ils ont prouvé le mouvement en marchant, ils ont mis sur pied une organisation importante, qui groupe des

(1) Nous tenons à remercier M. Sauzin et M. Ch. Müller et Mlle Davoine pour la documentation supplémentaire que nous devons à leur obligeance.

centaines de collaborateurs et que la France ignore ou critique, surtout quand elle la connaît mal.

Le chef responsable en est M. Schmittlein, germaniste au tempérament dynamique, qui est allé de France à Baden-Baden en passant par la Norvège, la Russie, l'Egypte, l'Afrique du Nord, la vallée du Rhône, Belfort, l'Alsace et le Rhin. Son rôle est immense et l'amène à se faire successivement administrateur, diplomate, imprimeur. Il est assisté par Mme Giron, directrice adjointe. Quatre directions ont été créées : enseignement (M. Maurice); universités et recherche scientifique (M. Sauzin); beaux-arts (M. François); jeunesse, sport et universités populaires (M. Moinard).

La direction de l'enseignement supérieur, qui doit se charger à la fois d'un contrôle particulièrement délicat et d'une orientation de la recherche scientifique dans un sens nouveau, posait des problèmes difficiles; elle a été confiée à M. Sauzin, professeur de littérature allemande à la Faculté des Lettres de Rennes, connu par ses travaux et ses traductions. Il s'est consacré à sa tâche d'administrateur et de guide spirituel avec un entier dévouement, secondé auprès de chaque université par un jeune et actif germaniste chargé des fonctions délicates de curateur. Il existait dans notre zone deux Universités anciennes : Fribourg et Tubingue. Nous leur avons laissé leur organisation et leurs prérogatives mais nous avons dû procéder à une épuration, qui peut-être n'est pas encore terminée. D'autre part nous avons ressuscité l'ancienne Université de Mayence, inaugurée le 22 mai 1946. Ce fut, dans l'histoire de notre occupation, une journée faste, dont la presse française n'a pas suffisamment souligné la grandeur (2). Six ans après sa défaite de 1940, la France allumait sur les rives du Rhin un foyer spirituel nouveau. A ces Universités sont attachés 11 lecteurs français et nous pouvons signaler que la plupart des Universités allemandes des autres zones en réclament.

Un jour, sans doute, nous essaierons de faire pénétrer le lecteur à l'intérieur de ces grandes écoles. Contentons-nous de dire que même en réduisant par nécessité le nombre des inscriptions, elles ont accueilli, cette année, près de 11.000 jeunes gens et jeunes filles (2.900 à Fribourg, 3.426 à Tubingue, 4.450 à Mayence) qui désirent, soit se préparer à une fonction de professeur, médecin, juriste, etc., soit pénétrer dans le monde de l'esprit. Les reproches n'ont pas fait défaut : trop d'étudiants étrangers à notre zone, trop d'officiers de réserve ou même d'active, certains colonels de carrière se découvrant sur le tard une

(2) On peut lire dans le n° 3 de la revue *Etudes Germaniques* (5, rue de l'Ecole-de-Médecine, Paris, 6e) le texte intégral du discours du général Kœnig et des extraits importants de celui que prononça M. le recteur Schmid.

vocation de pasteur; trop de professeurs inspirés par un esprit national-socialiste ou bismarckien. Peut-être, mais a-t-on cru à ce miracle que représenterait une métamorphose soudaine des esprits et des cœurs, et ne parviendrons-nous pas à nous libérer d'une inquiétude, qui ne serait au fond que la manifestation d'un sentiment d'infériorité? A nous de montrer le rayonnement de la culture française et de prêcher la démocratie par l'exemple! Cela vaudra mieux que d'exploiter à des fins douteuses des incidents inévitables et d'ailleurs peu nombreux.

La tâche de la direction de l'enseignement secondaire est peut-être plus aisée en apparence, bien que les élèves aient sans doute subi plus que les étudiants l'influence de la propagande nazie. Chaque établissement a reçu au moins un assistant français (ou une assistante), chargé d'aider le professeur allemand ou parfois de le suppléer dans l'enseignement de notre langue. 160 assistants sont en fonctions et remplissent, à un échelon inférieur, un rôle analogue à celui des lecteurs dans les Universités; ils deviennent facilement les confidents et les conseillers, sinon les guides, de leurs élèves. Nous avons été amenés à envoyer en Allemagne, sans avoir le temps de les préparer spécialement à leurs fonctions futures, des centaines de jeunes germanistes; ils ont, en général, donné satisfaction et beaucoup se sont révélés excellents; nous sommes d'autant plus heureux de le dire que nous n'avons pas toujours la joie et la fierté de faire des constatations semblables.

C'est l'enseignement primaire qui a la mission la plus difficile et, au fond, la plus importante pour l'avenir : il s'agit de façonner la masse. Or, beaucoup d'instituteurs étaient « membres du parti », car les petits fonctionnaires pouvaient difficilement s'abstenir d'une adhésion au moins formelle. Il en résulte une effroyable pénurie : 13.000 maîtres contre 18.000 en 1939, alors que le nombre des élèves est passé de 790.000 à 850.000; on ne peut y remédier qu'en formant le plus rapidement les maîtres de demain. Dans ce but, les autorités universitaires françaises viennent de créer des écoles normales, qui constituent peut-être l'innovation la plus féconde. Dans ces écoles, conçues sur le modèle français, des élèves de quatorze à vingt ans sont admis gratuitement et beaucoup en qualité d'internes: ils y reçoivent une culture générale et une formation pédagogique et l'on peut espérer que les promotions futures, qui auront passé six années dans ces établissements, introduiront dans l'enseignement primaire allemand un esprit nouveau. Les difficultés furent considérables : il s'agit, dans un pays dévasté par la guerre, de trouver des immeubles suffisamment vastes, de les meubler en y organisant des internats, d'y accueillir des milliers d'élèves malgré la contre-propagande de ceux qui ne désirent pas le succès d'une entreprise de ce genre. Quoi qu'il en soit, avec des retards inévi-

tables, 16 écoles ont pu ouvrir avec près de 2.000 élèves; là encore un rôle considérable sera joué par les lecteurs-professeurs français, au nombre de 40.

Parallèlement à cette hiérarchie des études proprement dites, on a mis sur pied divers services, tels que l'organisation « jeunesse et sports », qui a pour but de grouper les jeunes Allemands ou d'en surveiller les groupements. Tâche immense, car on sait que la politique démographique du régime national-socialiste a obtenu des résultats considérables : il y a et il aura pendant près de quinze ans une jeunesse allemande nombreuse qui cherchera sa voie; saurons-nous et pourrons-nous l'orienter? Des efforts ont été faits, plus ou moins sérieux, plus ou moins efficaces selon la valeur des hommes qui en ont la charge et qui disposent d'ailleurs de moyens très limités; c'est un domaine plus mouvant que celui de l'enseignement, mais il ne lui cède pas en importance, si l'on envisage l'avenir.

Une mention spéciale doit être réservée aux Universités populaires (Volkshochschulen) et aux Centres de formation de la jeunesse (Jugendbildungswerke), qui prospéraient déjà avant le régime nazi et fonctionnent dans de nombreuses agglomérations urbaines ou rurales, avec l'appui des syndicats et des municipalités, sous le contrôle des autorités françaises. Moyennant une cotisation très faible, qui en général ne dépasse pas 5 marks par semestre, les Allemands de toutes classes et spécialement les jeunes sont admis à entendre des conférences et à suivre des cours, qui vont de la philosophie au bricolage en passant par les langues, le droit, la littérature, l'art, la sténo-dactylographie, etc. On y pratique la méthode des groupes de travail chère aux Allemands et on réserve une large place aux discussions afin de développer l'esprit de recherche et de critique; les membres de ces cercles d'études ont abordé des questions comme : le mouvement syndicaliste, les enseignements de la défaite, les conditions du relèvement économique, l'organisation internationale. Afin d'établir un contact direct et une liaison efficace M. Laffon, administrateur civil de notre zone d'occupation, a permis l'installation dans les Universités populaires de lecteurs français, qui sont déjà au nombre d'une vingtaine.

Les Français d'Allemagne ont un peu ignoré ceux de France et négligé de leur faire connaître leurs efforts et de les y associer. Pourtant des conférenciers ont fait des tournées dans notre zone, notamment pour le compte de l'Institut français de Fribourg, dont le directeur est M. Deshusses, ou de ses filiales de Tubingue, Mayence et Trèves, qui offrent aux Allemands des livres, des revues, des cours très suivis, faits par 10 lecteurs français. D'autre part, dès 1946, des cours de vacances organisés à Fribourg et surtout à Tubingue ont groupé plusieurs centaines d'étudiants français, germanistes ou élèves de nos grandes écoles, et alle-

mands; quelques étudiants anglais se joignirent à eux. Ces semaines de vie et de travail en commun ont constitué un très beau succès, dont le retentissement fut grand dans les autres zones. A Noël 1946, le camp de ski du Titisee réunit sans peine plus de 80 étudiants français et allemands. Il est probable qu'en 1947 les cours, congrès et voyages d'études permettront à des milliers de germanistes français de reprendre contact avec l'Allemagne, où ils seront des missionnaires de la France.

Il ne suffisait pas de fournir aux jeunes Allemands des maîtres; il fallut aussi leur procurer des livres, car l'épuration des manuels s'imposait plus encore que celle des maîtres. Une imprimerie travaille sous la direction des autorités françaises et, au 1er janvier 1947, la production d'ouvrages scolaires atteignait le chiffre de 3.609.000 volumes, parmi lesquels figurent notamment de nouveaux manuels d'histoire.

Tel est l'effort accompli par la France dans le domaine scolaire et universitaire. Il est considérable et, comme toute création humaine, critiquable. On a reproché à ceux qui le dirigent de n'être pas assez énergiques dans l'épuration du corps universitaire, assez résolus dans la démocratisation de l'enseignement, et on a comparé les résultats à ceux qu'ont obtenus les Russes, dont l'activité est incontestable. Il n'en reste pas moins que la France d'aujourd'hui, militairement faible, économiquement dévastée, financièrement appauvrie, politiquement divisée a réalisé une œuvre que la France victorieuse et prestigieuse de 1919 n'avait même pas envisagée. L'étranger, qui est souvent mieux renseigné que nous, lui a rendu hommage et, évoquant toutes les erreurs — ou pis — commises dans d'autres secteurs, a célébré comme un succès l'œuvre réalisée par la France dans le domaine de l'esprit.

Ceux qui se sont consacrés à cette entreprise sont parfois discutés; ils ont le mérite d'avoir agi, d'être allés de l'avant sans autres directives que leur désir de créer et leur volonté d'aboutir. La France a la chance d'être un pays dont les membres travaillent même quand la tête ne commande pas. Les résultats seraient plus décisifs si des incidents de toutes sortes, provoqués en général par des irresponsables ne contrecarraient pas leurs efforts; pour y porter remède il faudrait faire aussi l'éducation des Français, mais cela sort de notre chronique.

J.-F. Angelloz.

Freidrich Meinecke. DIE DEUTSCHE KATASTROPHE. Eberhard Brockhaus. Wiesbaden 1946. 179 pages.

L'historien allemand bien connu, auquel nous devons notamment l'ouvrage classique: *Weltbürgentum und Nationalstaat*, ne pouvait manquer de se pencher sur la « catastrophe allemande ». Désireux d'élucider ce que nul n'avait compris, de recueillir la documentation orale qui permettra une explication des événements et enfin, selon le proverbe allemand, de « balayer devant sa propre porte », il a entrepris un travail dont il nous

livre les résultats dans un livre riche d'idées et de suggestions : Comment les deux vagues du siècle, la vague socialiste et la vague nationaliste, particulièrement fortes en Allemagne, ont-elles pu opérer leur conjonction? L'hitlérisme a-t-il apporté un élément positif et a-t-il un avenir? Quelle fut son attitude en face du bolchevisme, du christianisme, des puissances occidentales? M. Meinecke ne va pas toujours au bout de la réponse, mais il a posé les problèmes, en témoin de l'histoire, et souhaite une renaissance de l'esprit allemand sous le signe de l'« humanité ».

Karl Jaspers. DIE SCHULDFRAGE. Lambert Schneider, Heidelberg 1946, 106 pages.

M. Jaspers est le célèbre philosophe dont l'Université de Heidelberg peut s'enorgueillir à juste titre; il est aussi l'une des personnalités les plus remarquables et les plus courageuses de l'Allemagne actuelle. Pendant le semestre d'hiver 1945-1946, il a traité devant ses étudiants, c'est-à-dire devant des hommes jeunes, ardents, qui ont fait la guerre et n'ont pas perdu le souvenir de leurs combats, la question capitale et délicate de la culpabilité. Il la pose à ses compatriotes, parce qu'elle est « une question vitale pour l'âme allemande », parce qu'elle seule leur permettra de se renouveler, de se régénérer en remontant à la souce même de leur être. Culpabilité criminelle, politique, morale, métaphysique, M. Jaspers les étudie avec une franchise qui suscite l'admiration et avec le désir d'aboutir à ce qu'il appelle: « notre purification ». Seuls, les purs sentent le besoin de se purifier. Ce sont des hommes comme Jaspers, Reinhold Schneider, Ernst Wiechert, qui, ayant souffert du nazisme dans leur âme, peuvent guider leurs compatriotes sur le chemin de la purification et de la rédemption. Souhaitons que les Allemands méditent et discutent *Die Schuldfrage* et que la traduction française en paraisse bientôt.

Johannes R. Becher. DEUTSCHES BEKENNTNIS. Aufbau-Verlag, Berlin. 46 pages.

Avec J. R. Becher, nous changeons de région et de tendance. C'est en effet un homme d'extrême gauche, exilé en Russie pendant douze ans, qui rentre à Berlin, retrouve sa patrie transformée en un champ de ruines et engage la lutte pour sa reconstruction. Sa « profession de foi allemande » réunit trois de ses discours, dont voici le ton : « L'étendue historique et morale de la défaite avec toute l'horreur des crimes commis pendant la guerre hitlérienne, cette retombée dans la barbarie, cette chute de grandes masses de notre peuple dans un enfer d'immoralité, tout cela, nous ne devons jamais cesser de nous le représenter afin de pouvoir mener le combat contre le crime hitlérien à fond, sans pitié et avec une passion nationale. » C'est un tribun qui parle et ce tribun joue un rôle de premier plan dans la lutte spirituelle engagée par la démocratie berlinoise contre le national-socialisme.

Bernhard Kellermann. WAS SOLLEN WIR TUN? Aufbau-Verlag, Berlin, 1945, 48 pages.

« Que devons-nous faire? » C'est la question qui, dès 1945, s'est posée aux Allemands. L'écrivain B. Kellermann a répondu longuement, avec vigueur et fougue, dans des articles que publia la « Tägliche Rundschau ». On les discuta, et ce petit volume les reproduit ainsi que les compléments apportés par Th. Plievier, Th. Lieser, Adam Scharrer, S. Bechler, R. Havemann. Du pain, du sol, du travail et du courage, voilà ce que réclame l'écrivain, qui oriente ainsi les contradicteurs vers des conceptions réalistes et même terre à terre : pourtant Adam Scharrer réclame avant tout une « conversion spirituelle », sans laquelle « le vieux chauvinisme allemand, la vieille idée de revanche, le vieil esprit... continueraient à pulluler » et remettraient en question le destin même du peuple allemand.

[redacted]. SCHÖPFERISCHER FRIEDE. Alber-Verlag, Fribourg, 1946. 58 pages.

Réaliste, M. Bargatzky l'est aussi, mais dans le domaine de la reconstruction de l'Etat. Non pas qu'il méconnaisse le danger que créent la faim, le froid et le désespoir, mais il souhaite que certains gardent la tête froide afin de trouver le chemin sur lequel la majorité pourra les suivre. Il veut d'abord créer les bases spirituelles puis les bases politiques; il repousse l'idée d'une restauration du « Reich », qui est grosse de dangers et de risques, envisage un rattachement aux grandes puissances sous une forme à déterminer et souhaite que celles-ci parviennent à s'entendre. Ces idées ne sont certainement pas acceptées par tous les Allemands : il serait intéressant de savoir comment on les a accueillies.

J.-F. A.

LETTRE DE LONDRES

Il y avait plus de six ans que l'Angleterre se croyait dans l'ère du planisme — plans de guerre et d'après-guerre, plans nationaux et internationaux — quand soudain, fin janvier dernier, elle apprit que les usines d'automobiles Austin, sur lesquelles l'opinion avait fondé sa meilleure confiance dans la campagne d'exportation intensive menée par le *Board of Trade* (Ministère du Commerce), allaient fermer si elles ne recevaient pas de charbon. Le charbon ne vint pas. Le chiffre de construction des voitures pour les commandes étrangères descendit en une semaine de 707 à 64. La neige tombait. D'autres firmes industrielles lancèrent des appels de détresse. Le charbon semblait paralysé quelque part, sans doute par la neige. Les marchands n'en avaient même plus pour le chauffage domestique. C'est alors que le gouvernement donna l'alarme : l'électricité aussi allait manquer et il fallait la rationner à outrance. Quant au gaz, il pouvait durer quelques jours, à basse pression seulement.

Une semaine à peine avait suffi à révéler au pays la gravité d'une crise nationale du combustible sans parallèle, qui ne ressemble pas plus au marasme de la Ruhr désorganisée par la bataille, la défaite (et, disons, l'occupation sabotée par les occupés) qu'elle n'évoque l'impotence temporaire de l'Amérique pendant la grève des houillères décidée par le tout-puissant J. Lewis. Le public anglais s'était jusqu'alors très peu soucié de ses provisions de charbon, même s'il savait que ses ressources du précieux produit n'en permettaient plus l'envoi aux nations clientes d'avant-guerre. Il comprit tout à coup que le mirage du « monde meilleur » (*better world*), entretenu depuis 1940 lui avait peut-être un peu faussé la vision des réalités et il se sentit très fâché. Il avait le charbon dans son sol — des gisements assez riches pour durer plus d'un demi-millénaire — et pourtant ses hauts fourneaux et ses foyers étaient froids! La conclusion était qu'il fallait activer l'extraction et la distribution de ce charbon, et pour cela travailler, travailler dur, avec un plan, certes, mais surtout avec la volonté de l'appliquer. On sait la suite, et le bon usage que ce vieux peuple d'Albion, courageux et plein de conscience pratique, sait faire des leçons de l'adversité, même quand leur logique est exaspérante! Il remit les discussions politiques aux temps meilleurs et, avec une admirable discipline, commença de réparer les dégâts de son imprévoyance.

Pendant que les mineurs, l'armée et les transports civils luttaient en province pour arracher à la mine et à la neige quelques tonnes supplémentaires de charbon, les gens de la Cité de Londres essayaient de travailler dans des bureaux sans feu ni lumière. Esclavage de la richesse! Trop habituée à compter sur

son charbon, la Grande-Bretagne n'a pas de poêles à bois ni de lampes à pétrole, et elle n'emploie guère non plus l'énergie hydraulique ni les moteurs à carburant liquide dans ses centrales électriques. Ainsi la population n'avait rien pour parer le début de la crise. Cela rappelait la brutale contingence des premiers bombardements, en octobre 1940, quand les habitants de l'East End, sortant à l'aube de refuges improvisés, avaient aperçu des tas de briques à la place de leurs demeures. La défense passive, formée surtout de volontaires qui n'avaient jamais eu d'entraînement militaire, leur avait apporté des brocs de thé et des conserves. Les grands journaux avaient publié des recettes de plats préparés à froid, et l'un d'eux avait découvert qu'on pouvait confectionner des sandwiches aussi savoureux que nutritifs avec la ration de viande hebdomadaire, en la hachant, et aussi en ajoutant du sel! Personne, sur le moment, n'avait pensé à construire des fours de campagne avec les briques des ruines pour faire un peu de cuisine réconfortante. Toutefois, quelques semaines plus tard, des cantines régulières du type de l'armée étaient installées dans tous les abris, et des milliers de gens y trouvèrent leurs repas du soir et du matin jusqu'à la fin de la guerre. Ainsi va l'Angleterre.

Il est possible que la crise du charbon et de l'électricité lui ait été un avertissement salutaire. Celle-ci se produisit quelques semaines à peine après la clôture de l'exposition; *Britain Can Make It* (« La Grande-Bretagne à l'Ouvrage »), installée dans les locaux du musée Victoria et Albert, dont les célèbres collections ne sont pas encore revenues des dépôts de province où elles furent envoyées en 1939. Pendant tout l'automne dernier, citadins et campagnards, hommes d'affaires et ménagères, écoliers et soldats avaient fait le pèlerinage de cette exposition, qui était l'étalage officiel des produits de consommation courante que, dans l'avenir immédiat, la reconversion industrielle de la Grande-Bretagne permettrait à celle-ci de lancer sur le marché.

Pour bien juger cette démonstration, il ne fallait pas la comparer à telle ou telle luxueuse réalisation publicitaire d'avant-guerre qui avait révélé les progrès artistiques et scientifiques d'une civilisation heureuse. Elle était conçue pour prouver simplement que, dix-huit mois après la fin des hostilités destructrices, l'Angleterre était en mesure de vendre en masse et sans délai, à qui en voulait chez elle et à l'étranger, des rayonnes imprimées, des casseroles d'aluminium, des machines à écrire, des meubles en matière plastique ou en bois bon marché, mille choses qui auraient paru terriblement pauvres il y a dix ans, quand la France préparait sa merveilleuse Exposition Internationale, mais qui répondent actuellement aux besoins de millions de gens.

Sans savoir si la crise charbonnière aura beaucoup retardé les fabrications annoncées, on peut dire que c'était là de bonne propagande pour une habile politique commerciale.

•

Au cours de la dernière guerre, le seul luxe dont les Londoniens ne furent jamais privés fut la peinture. Pas la peinture de ravalement, hélas! mais la peinture sur toile, les tableaux... La poésie, fille des batailles, sœur des combattants, nourrit sa flamme épique de l'image vivante de l'ennemi. Même dans la France occupée, elle pouvait s'exciter à l'idée que le Boche était derrière la porte. Cela fut peut-être une chance indirecte pour Aragon, Eluard et les autres poètes français. Il n'y eut pas de Rupert Brooke, cette fois, parmi les poètes anglais. On ne voyait pas l'ennemi en Angleterre; on ne voyait que les destructions engendrées par lui : immeubles effondrés, cercle rouge des incendies nocturnes, et la sensibilité des artistes, rivée sur cette pittoresque horreur matérielle, réagissait surtout à coup de pinceau sur la toile.

Cette production, assez inégale, était accueillie avec bienveillance par les amateurs de belles choses, à qui les marchands de tableaux offraient aussi le spectacle d'œuvres de maîtres irremplaçables, de toutes époques et écoles, dont la présence étonnait dans une ville dont les trésors familiaux et nationaux avaient été évacués.

Maintenant, dans la sécurité relative de l'après-guerre, la vie artistique londonienne est largement occupée par les échanges internationaux de collections. On sait que la France est très active à cet égard. Son dernier envoi consiste en magnifiques tapisseries.

Les mauvaises toiles de guerre ont discrètement disparu du commerce. Les gravures, au contraire, ont repris leur ancienne place. Récemment, aux Leicester Galleries, il y avait une exposition de gravures de Sickert digne de rivaliser avec les plus brillantes séries de ses tableaux de la vie du théâtre. Pour un Anglais moderne, le talent de l'étrange et capricieux bonhomme Sickert est symbolisé par les fulgurantes esquisses du visage et des riches costumes de Gwen Ffrangcon-Davies et de Peggy Aschcroft dans des scènes shakespeariennes. Dans les gravures, c'est une période antérieure de ce talent qui se révèle. Celle de la jeunesse à Dieppe, parmi les peintres français et les aimables poissonnières. Visions de 1900 et de bohème allègre dans le décor du vieux port normand, avec des croquis nostalgiques et grotesques de salles à manger « pompier » et de mansardes à lit de fer. Pour des yeux français, ces superbes gravures sont un chapitre d'histoire anecdotique très prenant.

Marie-Reine Garnier.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

L'ART DU ROMAN ET VIRGINIA WOOLF (1). — Quelques écrivains réputés ont récemment dit leur mot dans *New Writing and Daylight* sur l'avenir du roman et de la nouvelle considérés dans leur fond et dans leur rapport avec leur temps : d'où des considérations très intéressantes sur les progrès dont est capable la fiction quant au choix et au traitement du sujet. Le roman a-t-il un avenir, est-il susceptible de formes nouvelles? Les six enquêteurs de *New Writing* répondaient à cette question en se plaçant surtout au point de vue de l'évolution sociale reflétée dans la littérature.

A la même question Mrs. Ph. Bentley cherche réponse dans un examen technique du récit considéré comme une forme d'art. En plus de la description, dit-elle, c'est-à-dire du tableau d'un monde mouvant mais un instant arrêté, les types constitutifs en sont ce qu'elle appelle la scène et le sommaire. Dans la scène, le récit avance au ralenti et peint des actions séparées prises en soi (le terme d'action ayant un sens très large et comprenant les paroles et les pensées). Le sommaire, comme son nom l'indique, résume, dans un temps plus rapide, une série d'actions ou un caractère. Entre ces formes de récit il y a une différence de degré, non d'espèce. Tout récit est en quelque manière un sommaire. Néanmoins la description, la scène, le sommaire ont des emplois et des effets fort distincts.

S'appuyant sur des passages tirés de romans des deux derniers siècles, l'auteur montre la combinaison de ces trois procédés, leur raison d'être et leurs difficultés. Si elle ne parle pas de certaines formes de récit qu'il serait utile de discuter, comme le roman par lettres, elle esquisse en revanche certains parallèles instructifs (par exemple entre le roman et le cinéma). Surtout elle fait observer que, usant d'un instrument aux capacités illimitées dans la peinture de la vie et des caractères, pourvu qu'il soit maître de son langage, le romancier ne peut faire qu'il n'intervienne toujours plus ou moins dans son récit. L'impersonnalité d'un Flaubert, voulue et pratiquée dans une certaine mesure, et dans un certain sens, ne l'affranchit pas de cette servitude. Pourtant il est vrai que, au cours des deux siècles passés,

(1) SOME OBSERVATIONS ON THE ART OF NARRATIVE, by *Phyllis Bentley* (London, Home and Van Thal, 1946, 41 p., 5 s.). — THE FUTURE OF FICTION, by *R. Macaulay, V. S. Pritchett, A. Koestler, L. P. Hartley, W. Allen, O. Sitwell* (in NEW WRITING AND DAYLIGHT, London, 1946, John Lehmann, 1946, 10s. 6d.). — LE ROMAN PSYCHOLOGIQUE DE VIRGINIA WOOLF, par *F. Delattre* (Paris, Vrin, 1932, 268 p.). — VIRGINIA WOOLF, HER ART AS A NOVELIST, by *Joan Bennett* (Cambridge University Press, 1945, VIII-131 p., 6s.). — VIRGINIA WOOLF, by *D. Daiches* (London, Poetry London, 1945, 151 p., 7s. 6d.). — VIRGINIA WOOLF, by *Ph. Toynbee* (in HORIZON, London, Nov. 1946, 2s.).

le commentaire direct par l'auteur a perdu de plus en plus de terrain dans le roman pour faire place à une intervention toujours accrue des personnages.

C'est ici que commence le rôle de Dorothy Richardson, de Joyce et de Virginia Woolf, auxquels Mrs. Bentley aurait pu ajouter, à des titres différents, Henry James et Edouard Dujardin. Sa démonstration s'appuie essentiellement sur l'œuvre de Virginia Woolf. On aura profit à la lire en même temps que quelques études consacrées récemment à cette romancière par Joan Bennett, David Daiches et Philip Toynbee. Aucune ne fait oublier le livre de F. Delattre, le plus ample et le plus détaillé que nous connaissions sur ce sujet, mais qui s'arrête aux *Vagues*, publiées en 1931. Elles offrent des points de vue communs, c'est inévitable, mais aussi elles se complètent mutuellement. Joan Bennett axe son travail sur la vision que se faisait de la vie cet écrivain de plus en plus reconnu pour un maître par ses compatriotes, sur son « sens des valeurs » et sur la forme qu'elle a donnée à son œuvre. On trouve chez Daiches des renseignements biographiques et un chapitre pénétrant sur Virginia Woolf essayiste et critique. Phyllis Bentley, Daiches et Toynbee, non contents d'analyser son propos et sa méthode, cherchent à définir ses limites en théorie et en pratique et à mesurer sa réussite.

Si Virginia Woolf a rejeté le procédé du « sommaire » au profit de la « scène », c'est qu'elle n'a pas voulu que l'auteur s'interposât entre le lecteur et la présentation directe du personnage et de la vie. C'est, en d'autres termes, que la vie et la conscience ne sont pas un sommaire, mais un flux continu de perceptions séparées et changeantes, de « moments » distincts dans l'expérience. Le monologue intérieur répond à un souci de vérité psychologique (à cet égard, la dette possible de la romancière vis-à-vis de Bergson a été marquée par F. Delattre de façon beaucoup plus complète et nuancée que par Ph. Bentley). Il pulvérise la notion précédemment reçue du caractère en une myriade d'impressions, et tend à donner de la vie une image non plus brute ou historique, mais poétique et symbolique. Le commentaire opéré par l'auteur lui-même est remplacé par les réflexions des personnages les uns sur les autres.

Si Virginia Woolf a versé dans un excès, ce pourrait être en sacrifiant le sommaire, privilège unique et irremplaçable du romancier, ainsi que l'observe Ph. Bentley. Bien plus, l'effacement de l'auteur aboutit chez elle (la remarque est de Ph. Toynbee) à faire parler tous les personnages de la même façon, et à une « monochromie extrême... Dans la mesure où ils posent un problème artistique, ses romans sont admirables, mais ils ne constituent pas une solution de ce problème ». Virginia Woolf est un précurseur. L'avenir prouvera si, comme elle le croyait, « nous sommes à la veille d'une des grandes périodes littéraires de l'Angleterre ». De son propre aveu, son rôle est d'avoir rompu

avec une tradition et d'avoir ouvert une voie. Les romans (anglais) d'aujourd'hui « ne sont pas des livres, mais de simples carnets de notes ». D'autres les utiliseront, « pour écrire les chefs-d'œuvre à venir ».

Jacques Vallette.

Revues

OUR TIME, *February* 1947. — « English Chamber Music », par E. J. Dent. « Realism in Italian Films », par R. E. Whitehall. « 300 Years of Fashion », réflexions sur l'exposition de la mode au Victoria & Albert Museum. Dans la série « Britain's Film Directors », un article sur David Lean et ses films.

HORIZON, *January* 1947. — Quatre essais ressortent dans cette livraison particulièrement nourrissante. « German Writers of Today » décrit sous des couleurs inquiétantes l'attitude des écrivains allemands actuels et donne sur eux de nombreux renseignements. Une étude sur le sculpteur Henri Laurens et sur l'évolution que le cubisme a subie dans son œuvre. Dans la série « Innovation & Tradition in Contemporary Music », « The Traditional Significance of the Music of Arnold Schoenberg », où R. Leibowitz réagit contre la notion vulgaire et sommaire d'une musique atonale anarchique. Trente pages sur Arnold Toynbee et sa conception renouvelée, sinon révolutionnaire, de l'histoire.

THE ADELPHI, *Jan.-March* 1947. — « The Isolation of K. Mansfield », par J. Middleton Murry. « The Folly of Revolutionary Violence », dans la ligne de la revue, qui est un pacifisme héroïquement démodé, avec exemples récents pour prêcher la résistance passive à la violence; position hétérodoxe et légèrement agaçante d'un spectateur qui n'a pas passé la guerre en pays occupé. « Growth & Decline of Nations » : analyse des symptômes du vieillissement chez une nation. « Surrealism » : l'œuvre véritable de ce mouvement est « d'avoir fait sauter les esthètes de leur perchoir».

THE DUBLIN MAGAZINE, *Jan.-March* 1947. — « The Seven Days : A Meditation », réflexions historico-symboliques sur le sens des sept jours de la semaine par Arland Ussher, critique à la pensée originale et dont les écrits méritent toujours l'attention. « George Moore & Some Correspondents », lettres inédites de Moore, échelonnées de 1903 à 1932, au peintre Tonks et à R. Best, l'un des maîtres des études irlandaises. « Standish James O'Grady » : étude sur cet écrivain reconnu vers la fin de sa vie comme le « Père de la Renaissance littéraire de l'Irlande ».

THE KENYON REVIEW, *Winter* 1947. — C'est dans les universités qu'on trouve les meilleures revues littéraires américaines, dont celle-ci. Ce numéro (164 p.) contient plusieurs études fournies. L'une, sur Hemingway, place son œuvre à la pointe d'une évolution vieille de cent cinquante ans (Wordsworth, Arnold, Tennyson, Hardy, etc. seraient ses précurseurs littéraires et idéologiques — le schéma est plausible), décrit l'évolution de son pessimisme et fait de lui un auteur lyrique plutôt que dramatique. Deux autres envisagent Kierkegaard comme écrivain et comme philosophe (« un petit homme, dans une petite société et dans un petit monde intellectuel »). Une intéressante interprétation du *Champ de blé aux Corbeaux* de Van Gogh, en termes hégéliens. Une première, longue et instructive *Lettre de Chine*.

THE WINDMILL, *N°* 5 (London, Heinemann). — Cette revue ne parait que de loin en loin. Le sommaire se distingue par la variété des sujets et par la classe des auteurs. Parmi les poètes, citons cette fois-ci Anne Ridler, B. Spencer, J. Lehmann, W. S. Graham, Alex Comfort, Patrick Dickinson, qui représentent des tendances diverses de la jeune poésie. Un article sur l'U. N. R. R. A. en Allemagne, illustré de photos. Un autre qui raconte un curieux épisode sentimental dans l'histoire de Wellington âgé. Une revue des expositions de peinture en Angleterre dans les derniers mois, avec six reproductions. Un essai sur le rôle d'Odette chez Proust; le thème du temps y est mis en valeur sous cet angle particulier. Des nouvelles. Des réflexions fantaisistes, piquantes, personnelles, sur les choses, les hommes et les lettres, de W. Plomer et de D. George (ce dernier rappelle assez Léautaud par l'ironie).

Livres

UN ANGLAIS DANS LE MAQUIS, par *G. Millar*, trad. de Champdenier. Paris, éd. Médicis, 1946, 474 p. — Récit pittoresque et passionnant des aventures d'un officier anglais parachuté dans le maquis de Franche-Comté.

LUMMOX, par *Fannie Hurst*, trad. Gilbert. Paris, Nouv. Edition, 1946, 303 p. — On n'a pas oublié *Back Street*, et l'on s'étonne que *Lummox* n'ait pas été traduit depuis longtemps. Voilà réparé cet oubli. Le roman se passe à New-York dans le premier tiers de ce siècle. Il vaut par son intérêt documentaire ainsi que par la pitié qui, sans verser dans le mélo, baigne cette histoire d'une humble servante.

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE ANGLAISE. Choix, trad. et commentaires par *Louis Cazamian*. Paris, Stock, 1946, XXIX, 360 p., 250 f. — Rappel ou initiation, ce recueil devrait trouver de nombreux lecteurs. La traduction est de premier ordre (elle comprend quelques emprunts). Le choix est raisonné de telle sorte qu'on ne peut le discuter que pour des raisons personnelles, et non de principe. Tous les amoureux de la poésie anglaise voudront lire l'essai magistral, plein de formules profondes, qui ouvre ce livre si bien fait pour leur instruction et pour leur plaisir.

LE PASTEUR DE WAKEFIELD, par *O. Goldsmith*, trad. et introd. de F. Delattre. Paris, Stock, 1946, 277 p., 80 f. — « Un grand livre bourré de menus défauts » : tel est le texte développé dans la préface qui situe Goldsmith et son œuvre par rapport à son temps et en dégage finement et précisément l'intérêt. La traduction de Nodier a été retouchée par un maitre angliciste. L'harmonie paisible de l'œuvre fera toujours aimer l'auteur, dont le tempérament, au dire d'un de ses amis, ne contenait pas « une goutte de fiel ».

LE MAITRE DE BALLANTRAE, par *R. L. Stevenson*, trad. Caillé, préf. de R. Lalou. Paris, Stock, 1946, 287 p., 90 f. — La préface à cette nouvelle traduction corrige des idées reçues en montrant en Stevenson un écrivain adulte et complet chez qui l'aventurier et le conteur ne font pas tort au psychologue, ni le romantique au réaliste, ni le souci de la forme à une haute leçon morale. Pour toutes ces raisons, on relit Stevenson avec plaisir à tous les âges de la vie.

NUMBER ONE, by *J. Dos Passos*. Boston, Houghton Mifflin, 1943, 304 p., $ 2.50. — Une traduction française du troisième volume de la trilogie *Adventures of a Young Man* a déjà paru. Voici le deuxième, dont nous avions été jusqu'ici privés par la guerre. L'histoire est celle d'un homme politique vulgaire et énergique qui fait sa carrière sur le dos de ses amis. Le style de l'auteur est ici à son plus haut point d'aisance. La pensée malaxe l'expression de façon à la charger au maximum d'un sens concret et complexe. Chaque chapitre est précédé, comme dans *U. S. A.*, d'une suite de vignettes lyriques, d'une effusion qui annonce dans l'histoire une zone nouvelle, avec à la clef toujours la même idée : « Quand vous essayez de trouver le peuple, cela se ramène à quelqu'un » : un laboureur, un mécano, un garçon qui écoute sa radio après sa journée de travail, un mineur, un homme d'affaires. Ainsi la sympathie pour les individus se fond peu à peu dans une vision à la Whitman de tout un peuple dans la rue; vers la fin, les paragraphes se déchirent en lambeaux de plus en plus haletants et exaltés, le ton s'élève au lyrisme du vers libre.

TOUR OF DUTY, by *J. Dos Passos*. Boston, Houghton Mifflin, 1946, 336 p., $ 3.00. — En avion, en bateau de guerre, à pied, en jeep, de Pearl Harbour aux Philippines, de Paris à Berlin, ce grand écrivain a rassemblé la matière d'un passionnant reportage. Il montre l'inouie dégradation de Berlin et de ses habitants, la justice de Nuremberg, après l'ivresse brutale des opérations. Si l'on ne partage pas sans nuances sa conclusion d'une générosité un peu vague en ce qui concerne l'avenir (« deux maux ne font pas un bien »), on ne peut qu'approuver son désir de voir le monde prospère et pacifique, et comprendre un point de vue dont tout Européen devra tenir compte.

THE BRIDGE, by *Ruth Pitter*. London, Cresset Press, 1945, 60 p., 5 s. — Dans ce cinquième recueil de ses poèmes, l'auteur affirme l'aisance et la fermeté d'un style qui ne dédaigne pas la rime et les rythmes réguliers. Avec une pratique profonde de ses sujets, avec précision, distinction et délicatesse, elle chante la vie du sol, des plantes et des bêtes aussi bien que celle du cœur, et trouve dans la nature

l'accord qui rassérène une âme souvent tourmentée. Les inflexions et les modes de la vie intérieure sont enregistrés sincèrement, dans leur complexité : du chagrin jaillit « la joie soudaine, l'étoile filante, la joie sans racines explosant comme la rose sauvage », cependant que devant une nature abondante en félicités naît « la pure misère »; elle remplit le cœur, « comme une grotte sableuse et stérile, de débris, d'algues, et d'angoisse, prêtés par l'amer océan ». Ces vers atteignent fréquemment à la grandeur (par exemple dans les deux poèmes sur le cygne).

THE MIDDLE OF A WAR (London, Hogarth Press, 1942, 48 p.). — A LOST SEASON (Id., 1944, 60 p., 3 s. 6 d.). By *Roy Fuller*. — Ces poèmes plongent dans leur époque par le motif. Les événements de la vie du mobilisé ne sont pourtant pas un sujet en eux-mêmes, mais des supports, des occasions et des symboles pour une méditation douloureuse, des aspects d'une condition momentanée de l'homme qui commandent un art robuste et direct. Le divorce actuel de l'art et de notre mode d'existence y est intensément ressenti. Roy Fuller se distingue par son sens des ensembles; il pense les phénomènes en termes individuels et sociaux. Il séduit par la sincérité de la pensée et de l'expression dans sa continuelle protestation d'homme vrai devant les mensonges collectifs, libre devant les entraînements de masse, responsable devant un désordre à l'air de retour quasi-éternel et presque fatal. Sincérité pathétique dans la plainte et dans la satire, attentive à faire éprouver l'indicible ou le néant.

THE SUN MY MONUMENT, by *Laurie Lee* (London, Hogarth Press, 1944, 48 p., 3 s. 6 d.). — La guerre a transformé le monde pour L. Lee. Sa poésie, accordée à la nature, y puise les éléments d'un symbolisme spontané. Elle est une alchimie, une illumination continuelle et réciproque entre des figures équivalentes du réel, une recréation de l'univers selon une vérité profonde. Elle est aussi un drame de l'esprit dont les personnages sont les saisons, les animaux et les plantes. La pensée s'y exprime directement en images somptueuses et foisonnantes. Une sensibilité délicate perçoit le spectacle rayonnant terni par la folie hideuse d'une vie dénaturée. Le soleil « ceint de lumière » n'y sera jamais plus le même. Il ne reste qu'à prendre conscience de cet univers, à « exploiter cette brute coïncidence », à « connaître une génération par sa perte ».

KING ARTHUR OF ENGLAND, by *B. K. Cooke* (Leicester, Ward, 1946, 140 p., 7 s. 6 d.). — La légende arthurienne est connue du lecteur moderne surtout grâce à Tennyson et à Bédier. L'un de leurs prédécesseurs, Malory, en a donné au XVe siècle une des versions classiques, laquelle est peu accessible à notre temps à cause du foisonnement des épisodes et de l'archaïsme du langage. Ces deux obstacles viennent d'être levés par B. K. Cooke, qui a extrait et condensé ce qui chez Malory se rapporte au seul roi Arthur. Conservant, dans son style original légèrement modernisé, la fraîcheur de ce conte parfait, il l'a mis à la portée de lecteurs avides de le recueillir à l'une de ses grandes sources : jeunes ou vieux, on les souhaite nombreux, pour l'agrément qu'ils en retireront, et auquel contribuent des illustrations dans le style des anciennes miniatures anglaises.

LA LETTRE ÉCARLATE, par *N. Hawthorne*, trad. Canavaggia, av.-propos de Julien Green (Paris, Nouvelle Edition, 1946, 341 p.). — On lit avec soulagement, parce qu'avec sécurité, cette version excellente d'un chef-d'œuvre intégralement présenté : la traductrice a le sens du style, et peu de finesses de la langue lui ont échappé. La chose est presque unique. Longue vie et succès à la collection « Vieille Amérique », ingénieusement conçue et qui s'ouvre aussi remarquablement.

MARK TWAIN, par *L. Lemonnier* (Paris, Fayard, 1946, 272 p., 120 f.). — Au *Mercure*, Twain est un peu dans sa famille. Cette biographie alertement écrite sera bienvenue de ses fidèles. Elle analyse et explique aussi un caractère dont la complexité surprendra ceux qui ne croyaient trouver en Twain qu'un amuseur. Derrière l'humour et la vie aventureuse, L. Lemonnier nous dévoile un sentiment profond de l'échec et un désespoir fondamental. L'intérêt humain du livre ne le cède pas à celui de l'analyse littéraire de l'œuvre, laquelle est claire et méthodique.

J. V.

CATHOLICISME

CATHOLICISMES ET CATHOLICISME DANS LE MONDE. — Il est difficile de parler de l'Eglise d'Europe. Les catholiques allemands sortent à peine de la terrible crise nazie, où nous savons que non seulement le Centre catholique, mais, ce qui nous intéressait beaucoup plus, les organisations de la jeunesse catholique avaient été amenées à disparaître. On sait quelles sont les conséquences de ces périodes de persécution : une minorité y trouve l'occasion de se tremper, d'affirmer sa foi au mépris des pires souffrances et même de la mort, mais la majorité rencontre trop d'occasions de refroidissement et même d'apostasie. Dès le début du III[e] Reich, Robert d'Harcourt dans son livre *Catholiques d'Allemagne* avait montré que ces deux conséquences s'étaient manifestées très tôt en Allemagne. Il est vrai, que, dans la partie occidentale, aux récentes élections, les partis d'inspiration catholique ont connu de brillants succès. Mais ce sont là succès politiques et s'offrait-il aux électeurs d'autre solution? Il est encore trop tôt pour parler de la situation catholique en Europe Centrale.

Il l'est également pour en parler dans les pays qui sont actuellement sous la mouvance de Moscou. Nous savons que le clergé polonais a été durement éprouvé, que la moitié de ses prêtres sont morts, que l'énergie de Mgr Sapiéja, archevêque de Cracovie et depuis cardinal, a sauvé l'église de son pays du schisme où voulait l'entraîner la propagande nazie. Le régime actuel est moins que favorable au catholicisme, cependant il ne porte pas atteinte directement à la liberté religieuse, et la foi chrétienne peut être encore pratiquée. On devine, cependant, les répercussions qu'a inévitablement, à une époque de telles difficultés matérielles, et en un pays ruiné, une attitude presque d'hostilité vis-à-vis de tout ce qui reste fidèle aux habitudes confessionnelles. Il en est de même en Hongrie, où les catholiques doivent se débrouiller par eux-mêmes, s'ils veulent obtenir quelques secours. En Yougoslavie, nous savons que la division qui oppose Croates et Serbes, et porta les premiers à être trop favorables aux soi-disant libérateurs de 1941, donna libre cours à l'animosité contre le catholicisme, religion des Croates, au point que l'archevêque de Zagreb, qui n'avait jamais favorisé l'Allemand, et avait toujours gardé la liaison avec Tito, a subi la condamnation que l'on sait. Que résultera-t-il en Europe Orientale de cette hostilité au catholicisme, qui s'acharne aux organismes confessionnels, mais n'ose cependant s'attaquer encore à la pratique individuelle de la foi, ni aux institutions proprement ecclésiastiques? Il est trop tôt pour le dire. On a vu par l'exemple de la France au début de ce siècle, qu'un combat

qui se croyait efficace, ranimait en vérité la foi des meilleurs et préparait même pour les jours à venir le redressement d'un grand nombre.

Mais cette incapacité dans laquelle nous sommes de parler de l'Europe, nous oblige à porter notre regard sur d'autres continents, et c'est là fructueuse nécessité. Trop longtemps nous avons cru que le concert européen menait la politique mondiale, et nous sommes obligés de reconnaître que l'âge des nations de 40 ou 60 millions d'habitants, comme pouvait les susciter notre vieux monde, est passé, et que l'heure est venue des empires plus vastes, qui ne sont plus désormais de chez nous. Il en est peut-être de même de l'Eglise, et ce n'est pas uniquement en Europe qu'il faut regarder désormais pour comprendre sa vie.

Cependant les influences catholiques, même mondiales, trouvent leur lieu de naissance en Europe. J'en distinguerai d'abord deux grandes, l'une au Nord, l'autre au Sud. La première est l'Irlande. Hilaire Belloc a coutume de répéter à ceux qui l'interrogent sur l'actuelle vie de l'Eglise : « L'événement le plus important du XIXe siècle est que l'Irlande n'ait pas perdu la foi catholique. » Phrase qui surprend quelque peu le Français. Car le catholicisme irlandais où qu'il le rencontre, est d'abord fait pour l'étonner. Alors que les plus fervents d'entre nous n'attachent peut-être pas assez de prix aux dévotions extérieures et que notre apostolat aurait souci d'être d'abord discret et de n'atteindre le problème religieux qu'après avoir abordé sa périphérie humaine de préoccupations sociales ou individuelles, l'apôtre irlandais sera soucieux au contraire de gestes et de rites, et fera porter immédiatement son effort sur leur pratique. Ceux qui ont eu contact chez nous avec la légion de Marie, venue d'Irlande, n'ont jamais caché la surprise ressentie à la première rencontre, même si plus tard ils se sont enrôlés avec joie en ses rangs. De même encore, le Français restera toujours anticlérical, et il sera très vite hostile à l'emprise du clergé et de la religion sur la politique, chez l'Irlandais le pouvoir du prêtre ne sera pas contesté, et puisque les Institutions ont tant d'importance dans la vie des hommes, c'est elles que l'on voudra chrétiennes, et en premier lieu, semble-t-il, pour que les croyants restent fidèles. Tout ceci mené avec l'énergie dont sont capables les chrétiens de l' « Ile des Saints ».

La conséquence n'est pas de petite importance, car ce n'est pas seulement en son île que l'Irlande catholique fait sentir son influence. La protestante Angleterre, et son royaume nordique, l'Ecosse, compterait fort peu de « romains », si ne venaient sans cesse de la terre voisine des ouvriers, restés fidèles à leur Eglise, et plus encore peut-être des prêtres qui offrent au clergé catholique anglais, une armature que certains désirent provisoire.

Mais l'influence ne se limite pas à l'Angleterre, l'Eglise catholique d'Amérique est aussi l'œuvre des Irlandais. Elle nous surprend parfois par son « confort » et par son « savoir faire ». C'est là petitesse de notre part. Le père Ducatillon, qui vécut là-bas durant tout le temps de l'occupation, exposait dans une récente conférence, aux « rencontres » de Latour-Maubourg, comment le clergé irlandais avait su regarder en face, au siècle dernier, la situation subie aux U. S. A., par les catholiques considérés comme « foreigners », étrangers, avait décidé de tout sacrifier à la réalisation d'une Eglise catholique en Amérique, et avait réussi. Celle-ci est désormais aux Etats-Unis la confession chrétienne la plus forte, car la plus solidement organisée, et devenue puissante aujourd'hui par ce qui semblait hier sa faiblesse : son succès dans les milieux pauvres plus que dans les milieux riches. Car la « Catholic Church » a su s'organiser, même matériellement, et si l'on veut mesurer son influence, il suffit de voir combien ses membres sont agissants au sein du C. I. O., l'organisme avancé du syndicalisme américain, qui compte parmi ses meneurs un grand nombre de catholiques Ce que nous avons dit du catholicisme irlandais, en Amérique, devrait être répété de l'Australie, de l'Afrique du Sud, de tous les dominions et de toutes les terres où il est parlé anglais.

Dans l'hémisphère Sud, c'est l'influence du catholicisme Ibérique (Espagne et Portugal) que nous relèverions. Par bien des côtés il se révélera différent du catholicisme irlandais, mais comme lui, et pour les mêmes raisons, bien que différemment encore une fois, il surprendra nos coutumes françaises. Cependant, que l'on évalue l'importance du maintien de la foi chrétienne, en dépit des persécutions, en terre mexicaine, et de son épanouissement en Argentine, au Brésil et dans toutes les terres de l'Amérique du Sud! Telles sont les deux influences, irlandaise et ibérique, auxquelles nous devons être attentifs si nous voulons voir le véritable visage de l'Eglise dans le monde.

En face d'elle, quelle est l'action du catholicisme français? Nous avons déjà marqué combien ses caractéristiques étaient différentes. Nous sommes chatouilleux devant les influences cléricales — nous ne détestons rien tant que de voir mêlées politique et religion. Entre les deux courants chrétiens nécessaires à un bon équilibre religieux mais rarement harmonisés avec équité, et dont l'un donnerait le pas aux institutions sur la vie de l'esprit, et l'autre serait soucieux de la pureté spirituelle au point de négliger les institutions, notre préférence va nettement à ce dernier. Or, n'en déplaise à certains, l'Eglise catholique n'a pas cette rigidité qui lui ferait choisir exclusivement l'une de ces deux tendances. Au contraire, son souci est de les maintenir toutes les deux. Aussi tout en donnant leur prix aux influences mondiales que nous venons de signaler, nous garderons-nous de

négliger celle de l'Eglise de France. C'est d'une tout autre façon qu'elle l'exerce. Nous ne parlerons pas de son action missionnaire à laquelle il faudrait consacrer toute une chronique. Mais ce n'est pas quelques pays qu'elle marquera de son influence, mais en tous ceux qui seront plus soucieux d'un renouveau de l'esprit. Partout, en Angleterre et aux Etats-Unis, comme au Brésil et en Argentine — mais plus en Amérique du Sud qu'en Amérique du Nord — il y aura une poignée de chrétiens qui regardent vers la pensée et l'action catholiques en France. Mais ce ne sera parfois qu'une poignée...

C'est de cette collaboration de tendances opposées, mais soumises à une même foi, qu'est faite l'Eglise catholique en notre monde. Chacun sait que le premier souci du catholique est peut-être de nos jours le maintien de son unité avec le siège de Pierre. Bien des préoccupations et des soucis, légitimes cependant, seront toujours sacrifiés au souci premier de cette unité. Mais pour en comprendre la souplesse, il faut en avoir une idée différente de celle que l'on se fait parfois. Il faudrait en vérité avoir vu avec quel respect ceux qui ont le plus d'autorité à Rome parlent aux représentants des églises de nos divers pays. Certes, nul n'est juge de la foi catholique si ce n'est l'Eglise dans son ensemble, c'est-à-dire la hiérarchie qui a mission de la régir, et en premier le Pontife souverain par qui est assurée l'unité de cette hiérarchie; les gardiens de la Révélation sont également chargés de la dispensation des sacrements. Mais l'unité de la Foi et du baptême assurée, l'Esprit souffle où il veut, et comme il veut, et c'est lui précisément qui suscite dans l'Eglise cette diversité de tendances et de visages sur laquelle nous avons voulu insister aujourd'hui.

A.-J. Maydieu.

BIO-PSYCHOLOGIE

INTRODUCTION A L'ETUDE DE LA BIO-PSYCHOLOGIE VIRTUALISTE. — Les physiciens modernes, héritant d'une théorie corpusculaire et d'une théorie ondulatoire de la lumière, sont parvenus à concilier les deux thèses en admettant l'existence du « champ » lumineux, réalité première qui crée et modèle l'espace et le temps, en leur donnant un contenu physique.

Ils nous enseignent que l'élément simple et indivisible est le « grain », grain de matière ou grain de lumière, électron ou photon, qui se *manifeste* à nous et qui est susceptible de produire, tantôt une action localisée en une région quasi ponctuelle de l'espace, tantôt un échange, d'énergie ou d'impulsion, où apparaît son caractère d'unité dynamique autonome. Ce grain est l'élément discontinu, alors que le champ est l'étendue continue et divisible.

Le fait que les physiciens, gens habituellement précis et logiques, et qui ne se paient pas de mots, en soient venus à admettre l'existence, pour la matière et la lumière, de deux « réalités » complémentaires et contradictoires, constitue, à lui seul, une véritable révolution dans le domaine de la pensée.

Et la vague révolutionnaire, non contente de bouleverser le régime établi au pays des physiciens, se propage et met en péril la Sainte Alliance des psychologues.

Quel eût été mon sort (j'en frémis) si j'avais osé, il y a vingt ans, associer ces termes : bio-psychologie virtualiste! Cependant j'ai maintenant cette audace, parce que les découvertes de la physique moderne nous ont familiarisés avec la notion de complémentarité contradictoire, sur laquelle je m'appuie pour associer la biologie à la psychologie et l'une et l'autre au virtualisme.

Commençons par la biologie : votre corps, si tangible et si dense, n'est rien d'autre, en somme, qu'un amas d'atomes, de microcosmes, une sorte de voie lactée composée, en toute dernière analyse, d'une infinité de « grains » de matière relativement aussi éloignés les uns des autres que le sont entre elles les étoiles du firmament.

Ces grains, discontinus, indivisibles, n'existeraient pas sans la complémentarité (contradictoire) d'une onde associée : au delà de notre réalité manifestée il y a un champ, des ondes, des vibrations, une source d'énergie pure.

Aucune difficulté ici pour concevoir l'existence du champ et pour admettre que notre corps, indépendamment de son existence manifestée et visible, existe aussi d'une manière *virtuelle* sous la forme des ondes associées aux grains de matière dont il est formé.

Voici donc un premier point acquis : le virtualisme s'applique au corps.

●

« Mais l'esprit, me direz-vous, ne doit pas être confondu avec le corps. Seul un matérialiste endurci peut songer à soumettre aux lois physico-chimiques nos sentiments, nos pensées, nos vouloirs, en un mot « les faits de conscience » qui constituent pour nous une réalité subjective non saisissable par d'autres que nous-mêmes, et pourtant indubitable. »

C'est bien pour cela que j'ai toujours soigneusement distingué, dans tous mes écrits, l'*aspect* physique et l'*aspect* psychique de la vie.

Quand j'étends mon bras, il y a là pour le physiologiste matière à étude, car il pourra, par exemple, s'intéresser aux modalités des contractions musculaires, ou rechercher quelles combustions internes fournissent l'énergie calorique alimentant ce travail. Mais le psychologue me demandera ce que j'ai senti, ou quelles

associations d'idées ce geste a fait naître en moi, à quel point ce mouvement fut volontaire, et dans quel but je l'exécutai.

Dirons-nous que le geste a fait naître la pensée? ou, en bons disciples de Descartes, que la raison m'a dicté ce geste?

Dirons-nous, avec les behaviouristes américains, que tout était déterminé, geste et pensée, par l'ensemble des facteurs de toutes sortes agissant sur notre corps et dans notre corps à cet instant-là? ou chercherons-nous, avec Freud, quels événements antérieurs gravés dans notre inconscient ont, en réalité, motivé ce geste et ces pensées, que nous n'avons crus volontaires qu'en vertu d'une « rationalisation » illusoire?

Comment concilier toutes ces thèses? Où situer la cause, et comment éviter de confondre l'effet avec la cause ou vice versa?

●

Toutes ces théories contradictoires ne s'affrontent qu'en vertu d'une même erreur : celle-ci consiste à vouloir, à tout prix, chaque fois qu'un fait d'ordre physiologique, objectif, et un fait d'ordre subjectif sont concomitants, faire de l'un la cause de l'autre, alors qu'en réalité ils constituent *les deux aspects* d'une même manifestation, les deux notes d'un seul accord.

Tout doit être considéré d'un point de vue *biologique*, c'est-à-dire (βίος voulant dire vie) *en fonction* du cycle parcouru par l'être vivant, de sa naissance à sa mort.

Tout comme le « grain » de matière, l'être vivant, tout entier, se manifeste par des « actions » localisées dans l'espace et par des échanges d'énergie ou d'impulsion où apparaît son caractère *d'unité dynamique autonome.*

Chaque homme est un « photon » discontinu, et le « champ » c'est l'Eternel Humain, considéré dans toute son extension à la surface du globe et dans toute sa continuité, depuis l'apparition de l'Homme jusqu'à l'extinction de sa race.

Chaque homme est un « grain » d'existence humaine, manifestation indivisible *d'un quantum d'Energie Humaine* qui est son âme.

De celle-ci nous n'avons pas à traiter ici, car une telle étude concernerait la métaphysique et nous voulons nous en tenir à la bio-psychologie, c'est-à-dire à l'étude des diverses manifestations partielles dont l'ensemble est notre vie, par quoi l'âme de chacun se manifeste, aussi bien sous un aspect objectif, organique, que sous un aspect psychique, je veux dire non matériel, spirituel.

Ces deux *aspects* de la vie nous offrent, semble-t-il, un nouvel exemple de complémentarité contradictoire, car l'existence de manifestations vitales sous la forme purement matérielle est aussi inconcevable que celle de *manifestations* psychiques en l'absence de tout *substratum* organique.

Bien entendu, quand je parle ici de *manifestations* psychiques, je ne commets pas l'erreur de confondre le « spirituel » avec le « mental », ce qui reviendrait à identifier les manifestations psychiques avec les seuls faits de conscience : l'inconscient est « psychique », c'est-à-dire est manifestation de l'âme au même titre que le conscient, et je ne suis pas seul à admettre l'existence d'un « supra-conscient » qui est également manifestation de l'âme.

L'activité de l'inconscient est liée à celle des fonctions inférieures de la vie du corps. Le conscient et le supra-conscient représentent l'aspect non-matériel des fonctions supérieures de la vie, qui assurent l'unité intérieure de l'individu d'une part, et l'intégration du cycle de sa vie individuelle dans celui de la vie de l'Espèce (c'est-à-dire dans l'unité de l'Espèce), d'autre part.

●

Ainsi la bio-psychologie virtualiste nous permettra d'aborder dans un état d'esprit nouveau, plus conforme aux tendances de la pensée moderne, l'étude des problèmes relatifs à l'inconscient, au conscient et au supra-conscient. Elle nous conduira à mieux distinguer les divers plans superposés sur lesquels se projette notre vie, et nous soustraira à l'obligation de creuser un abîme entre l'organique et le spirituel, ou de les confondre. Elle nous permettra aussi de concevoir, mieux que la biologie classique ou que la psychologie classique n'ont pu le faire isolément, *l'unité* de la vie individuelle et l'intégration de cette vie individuelle dans la vie de l'Espèce.

La bio-psychologie sera le *pont* nous permettant de relier, par une connaissance plus approfondie de l'homme, être vivant, la physique à la métaphysique, les deux arches de ce pont étant la biologie et la psychologie.

Enfin, cette conception nouvelle qu'est le « virtualisme » nous permettra de compléter notre synthèse, en nous faisant retrouver, en tout ce qui a trait à la vie du corps ou de l'esprit, la même *Trinité :* Une *Energie* pure, non manifestée, une *manifestation*, localisée dans le temps et dans l'espace, et un *Principe directeur*. Loi et pensée ordonnatrice, agissant en vertu d'une certaine finalité.

L'énergie pure, l'âme, est *une* et ne nous apparaît pas, bien qu'étant la source de toute énergie, de tout élan vital.

La manifestation peut être objective, matérielle et corporelle, ou subjective, mentale.

Dans le premier cas elle obéira à un certain rythme, qui sera sa Loi; dans le second cas elle sera soumise aux lois de la logique, consciente ou inconsciente, ou supra-consciente. Mais la logique n'est, elle aussi, qu'une forme particulière du Rythme, du Nombre, de la Mathématique.

Le *Moi* est le gardien vigilant des rythmes de vie, ou plutôt : chacun des « moi » qui sont en nous veille à l'observance des lois de la Vie sur les divers plans sur lesquels elle se manifeste.

Le Moi supérieur, conscient et supra-conscient, représente le principe de *synthèse* en vertu duquel la constellation des « moi » partiels acquiert et garde son unité.

Sur chaque plan la Loi s'exprime de manière différente, mais il n'y a là que l'apparence de la diversité, car nous découvrons sans cesse des analogies toujours plus grandes entre les lois auxquelles obéissent les manifestations matérielles les plus élémentaires et celles auxquelles se plient les manifestations de l'ordre spirituel le plus élevé.

En vérité tout, dans le monde, obéit à une Loi unique, celle de l'attraction universelle qui s'exprime en termes différents, mais avec les mêmes exigences, sur tous les plans.

Henri Arthus.

LA PHILOSOPHIE

A LA RECHERCHE DE L'ABSOLU

> ... Dès qu'un physicien ou un mathématicien tombe dans une réunion de curieux, il se voit harcelé de questions sur tel ou tel aspect de la physique nouvelle... Sans doute, il pourrait répondre de façon cavalière, comme ce gardien de zoo mal luné : une dame lui demandait de quel sexe était l'hippopotame dont il s'occupait... — Il me semble, Madame, répondit-il, que pareille question ne saurait intéresser qu'un autre hippopotame...
>
> (D'après Tobias Dantzig, *op. cit.*, p. 180.)

J'emprunte le titre de cette chronique, et son exergue, au gros livre que vient de publier Tobias Dantzig (1), docteur en philosophie et professeur de mathématiques à l'Université de Maryland. Nous lui devons déjà, entre autres travaux importants, *le Nombre, langage de la Science.*

A la recherche de l'absolu est une œuvre riche de contenu, où l'on trouve exposée toute l'histoire de la physique moderne, avec une rare compétence et une grande précision, depuis Galilée jusqu'à Louis de Broglie.

Ouvrage de vulgarisation? Non. Mais plutôt une sorte d'examen de conscience. Le savant s'efforce — pour lui-même, dirait-on, plus encore que pour autrui — d'analyser les phases successives de l'esprit humain devant certains problèmes.

(1) Tobias Dantzig, *A la recherche de l'absolu* (traduit de l'anglais par André Caffi). Un fort vol. de 370 p. grand in-8°, Paris, Hermann et C°, 6, rue de la Sorbonne, V°. 1946.

Quelque mélancolie se dégage des derniers chapitres, alors que le début offrait un ton plus martial, et plus décidé, qu'on eût dit inspiré de Lucrèce... *Felix qui potuit*...

Or, dans la suite — l'ontogénèse reproduit-elle ici la phylogénèse? — l'éminent mathématicien, évoquant la crise du savoir, cite les paroles désabusées de Schopenhauer :

« La vérité? — Un bref jour de fête entre deux longues saisons... »

L'historien, dit en substance Tobias Dantzig, pourra désigner l'époque où nous vivons, sous le nom de *la grande crise*. Devant nos yeux, s'effritent et s'écroulent toutes les normes éthiques, esthétiques et intellectuelles sur lesquelles s'appuyaient les générations d'hier.

A l'aube du XIX[e] siècle, les perspectives étaient calmes, reposantes et limpides. L'esprit se fiait à l'image d'un univers réglé comme une grande horloge... Puis vint la débâcle, caractérisée tout à la fois par des bouleversements économiques et par une réaction contre la valeur de connaissance de la Science. Tout récemment encore, des esprits distingués nous ont assuré que c'en était fait, désormais, du déterminisme, et que le libre arbitre se pouvait positivement déduire des nouvelles vues de la physique. Certains s'en montrèrent heureux et réconfortés.

Comme l'écrivait Paul Valéry avec une aimable impertinence : « Un vénérable problème, l'un des plus métaphysiques possibles, puisqu'on n'a jamais pu l'énoncer, quoiqu'on l'ait maintes fois résolu, celui de la liberté, a paru reprendre quelque intérêt, et même avoir un sens... »

Dans le même temps, l'abandon du « modèle mécanique », cher à Lord Kelvin, accusait davantage, semblait-il, le caractère paradoxal et symbolique d'une science de « rapports sans supports »...

Selon le principe de relativité, chacun le sait, il est impossible à un observateur terrestre ou à tout autre observateur mobile de déterminer le mouvement absolu où il se trouve engagé. Le fameux principe d'incertitude déclare également impossible pour tout observateur corporel de déterminer les données qui établiraient exactement ce qui se passe dans un atome soumis à l'observation.

Ces deux principes s'accordent pour nous convaincre de l'impossibilité de séparer la chose observée et l'observateur. Or, c'est précisément cette séparation qui a été le but visé par la science au cours de son histoire : le progrès semblait être de libérer l'expérience de toutes les scories *subjectives* capables d'en fausser les conclusions.

Alors? Tout espoir de comprendre le réel, *l'objectif*, doit-il être abandonné? On pourrait le craindre. Le dernier sac de lest est jeté. Autrefois, tout ce qui paraissait contingent, était mis

sur le compte des insuffisances de notre investigation, des limites fatales de notre exploration des phénomènes. Mais on n'aurait jamais songé à renoncer pour autant au déterminisme...

Que faire, à présent, quand il n'y a plus de rivage ferme, et que nous semblons nous trouver en face d'un monde d'illusions et de fantasmagorie?

« Cultivons notre jardin », disait Candide.

Tobias Dantzig traduit ce conseil à sa manière : « Observons nos appareils et obéissons aux mathématiques : tel est le devoir du physicien. »

●

Il serait agréable de pouvoir rassurer ces savants qu'un amour passionné de la vérité rend trop exigeants dans leurs recherches. J'ai entendu un jour Edouard Herriot rappeler comment Fontenelle, au seuil du XVIII[e] siècle, essayait d'initier une marquise aux difficiles problèmes de la connaissance.

Toute la philosophie, exposait-il, n'est fondée que sur deux faiblesses : sur ce qu'on a l'esprit curieux et les yeux mauvais... On veut savoir plus qu'on ne voit. D'où tant de déceptions. Les vrais philosophes — entendez les vrais savants — passent leur vie à ne point croire ce qu'ils voient, et à tâcher de deviner ce qu'ils ne voient pas...

Il faudrait, en somme, ne pas douter exagérément de notre raison ni de ses principes, ne point proclamer la faillite du postulat déterministe, sous prétexte que la physique ne peut expliquer ni même décrire ce qui se passe exactement dans le monde des atomes. Louis de Broglie, avec une sage modération, précisait naguère que la coordination de nos connaissances sur les atomes n'a pu se faire qu'au détriment de la clarté de nos représentations. Cela n'a rien d'étonnant, ajoutait-il, puisque nos représentations sont extraites, à vrai dire, des données de nos sens, et que ces données n'ont plus de signification à des échelles aussi petites.

●

Le 25 janvier dernier, M. Jean-Louis Destouches présentait à la *Société française de Philosophie*, sous la présidence de M. Em. Bréhier, assisté de M. R. Bayer, une communication sur « la théorie physique et ses principes fondamentaux ». Dans l'assistance, on pouvait reconnaître MM. André Lalande, D. Parodi, Julien Benda, A. Cuvillier, André Metz, Hippolyte, Bauer, Ullmo, A. Franck, et bien d'autres philosophes ou hommes de science.

Vous n'attendez pas de moi que je vous expose le contenu de cette longue communication, ni le détail de la discussion

— parfois un peu confuse — qui suivit. La place m'est trop mesurée.

L'impression que j'ai rapportée, personnellement, de ces échanges de vues, c'est qu'il est *prématuré* de vouloir changer dès maintenant les cadres de la pensée logique, par une sorte de décret. Qu'un physicien adopte pour son compte une *axiomatique* à sa convenance, c'est son droit. On le jugera sur pièces, d'après ses travaux ultérieurs. Qu'il tienne au courant de ses recherches les épistémologistes, c'est une faveur pour ceux-ci. Mais, je le répète, toute construction d'ensemble, à cet égard, demeure prématurée. M. Bauer, physicien de laboratoire — et justement réputé — insista sur cette idée, dont nous parlions plus haut, à savoir que les contradictions révélées par la microphysique sont peut-être plus apparentes que foncières. Elles ont pour cause moins le réel lui-même que les images dont, fatalement, même à notre insu, nous nous servons pour parler d'un monde qui échappe à nos investigations, à nos observations directes. Les faits expérimentaux, dans leur ensemble, donnent bien l'impression que la science est homogène. A l'échelle corpusculaire, nous nous trouvons gênés par une extrapolation de nos idées de mesure. Or, ce qui est étonnant, c'est que nous puissions, en fait, aller si loin! *On voudrait de l'absolu.* C'est vraiment trop de présomption. On voudrait d'impeccables descriptions, pour un domaine inobservable...

Ces remarques vont rejoindre celles de Louis de Broglie, au moins dans les grandes lignes. Puissent-elles nous inciter à une fière modestie. Le savant va moins loin qu'il ne le souhaiterait, mais plus loin pourtant qu'on ne pouvait autrefois l'espérer.

Quant à la philosophie proprement dite, voire celle qui s'éveille à certaines heures chez le physicien, elle doit encore suspendre son jugement.

G. Matisse (2) a fort bien exposé, naguère, que les fameuses *relations d'incertitude* d'Heisenberg ne signifient nullement qu'il y ait indéterminisme des processus de la nature. Et L. de Broglie disait au IX[e] Congrès international de Philosophie qu' « il n'est pas interdit de penser qu'un jour, la Physique pourrait retrouver, à l'échelle microscopique, le déterminisme rigoureux dont l'étude du monde microscopique lui avait naguère suggéré la notion »... Si l'évolution de la Physique quantique laisse encore cette question sans issue prévisible, du moins n'exagérons-nous pas en concluant... qu'il ne faut pas se hâter de conclure!

Achille Ouy.

(2) G. Matisse. *Interprétation philosophique des relations d'incertitude et Déterminisme.* Paris, Hermann et C°.
Consulter également Robert Gérard, *Les chemins divers de la connaissance.* Vanoest, Paris, 1944.

Rémy Collin : LES DEUX SAVOIRS. Un vol. de 175 pp. petit in-8°, Paris, Albin-Michel, 1946.

M. Rémy Collin, membre correspondant de l'Académie de Médecine, Professeur à la Faculté de Médecine de Nancy, a donné, depuis quelque vingt ans, tant dans le domaine médical que dans le domaine philosophique, d'assez nombreux travaux. Ses ouvrages sur *l'anatomie du système nerveux*, sur *la sensibilité*, *la cytologie*, *l'hypophyse* (prix Montyon de Physiologie), sur *les hormones*, *l'organisation nerveuse* sont unanimement appréciés. Il écrivit aussi *Physique et métaphysique de la Vie* (1925) et *Message social du savant* (1941).

Les deux savoirs sont moins, à vrai dire, une œuvre d'épistémologie qu'une œuvre de philosophie, au sens très général du terme. « Depuis plus d'un siècle, dit-il, on prétend nous persuader que la seule connaissance scientifique est légitime, parce qu'elle comporte des vérifications qui font défaut aux autres types de connaissance (...). On distingue ainsi deux sortes de savoirs : l'un de valeur universelle, le savoir scientifique (...), l'autre qui correspondrait à des opinions ou à des croyances aux fondements incertains, et qu'il conviendrait d'abandonner sans retour. »

L'auteur, au cours des cinq chapitres de son étude, examine les difficultés que peut éprouver un savant moderne, vivant dans une ambiance positiviste, en face de la métaphysique et de la morale. Il conclut en faveur de la légitimité d'une connaissance métaphysique, et renouvelle, en des pages très nuancées, le thème pascalien du « pari ». Au seuil d'une porte sacrée qui nous sépare d'un monde mystérieux, d'un monde qui nous attire invinciblement, « il ne faut pas refuser d'avance la clé qui permet d'y pénétrer ».

Nicolas Berdiaëff : ESSAI DE MÉTAPHYSIQUE ESCHATOLOGIQUE. Un vol. de 290 pp., petit in-8°. Collection « Philosophie de l'Esprit », dirigée par L. Lavelle et R. Le Senne. Paris, Aubier, 1946.

Nicolas Berdiaëff est certainement l'un des penseurs les plus représentatifs d'une tendance philosophique contemporaine. Il donne, dans ce livre, l'expression de sa métaphysique intégrale. D'ailleurs, il précise que ce terme de *métaphysique* ne doit pas être pris dans le sens traditionnel et académique, mais plutôt dans celui de Dostoïevski, Kierkegaard, Nietzsche, Pascal, Jacob, Böhme, saint Augustin et autres esprits semblables, c'est-à-dire une métaphysique que l'on appelle maintenant « existentielle ». Sans doute afin d'éviter la confusion avec d'autres formes d' « existentialisme », il préfère l'expression de « métaphysique eschatologique ». Une telle métaphysique n'a pas une forme logico-rationnelle, mais intuitivement vivante. Jusqu'ici, l'eschatologie restait attachée à la théologie dogmatique (sauf chez Renouvier et Prat). Nicolas Berdiaëff l'entend beaucoup plus largement et librement.

Le lecteur n'attend pas que nous lui résumions un pareil livre, à la fois génial et complexe. Nul de ceux qui s'intéressent de près ou de loin à la métaphysique n'ignore la valeur de Berdiaëff. Il suffit de signaler la publication de cette nouvelle œuvre. Quant aux autres, aux « profanes », ils peuvent être certains de trouver là l'expression la plus pure, la plus noblement *franche* d'un existentialisme *première manière*, celle que, personnellement je comprends, comme on comprend Pascal ou Dostoïevski, en les admirant même quand ils ne nous persuadent point.

Marcel Lallemand : MYSTIQUE DE LA PREUVE. Un vol. de 205 pp., petit in-8°, Paris, Aubier, 1946.

M. Marcel Lallemand est romancier, poète, essayiste et philosophe. Comme essayiste, il s'est attaqué aux « sophismes du progrès », dans une série d'ouvrages dont *Mystique de la preuve* constitue le premier tome : sophisme de la connaissance. Le prochain volume aura pour titre *Culture et progrès* (le sophisme intellectuel : la culture). Puis viendront : impuissance de l'Histoire (le sophisme social : la révolution); le complexe démocratique (sophismes encore et de toutes sortes...). Le tout sera couronné par un *Manuel de culture générale*, que nous attendons avec la plus vive curiosité.

Mystique de la preuve reprend, contre Science et Raison, des arguments qui ne sont pas nouveaux; mais l'auteur abonde en vues pénétrantes et subtiles, parfois profondes.

P. Bottinelli : LE SACRIFICE ET SA VALEUR OBJECTIVE ET SOCIALE. Un vol. de 220 pp., petit in-8° (Centre de Recherches philosophiques et spirituelles). Paris, Aubier, 1946.

Matériel ou spirituel, le sacrifice revêt l'aspect d'un symbole... Il

constitue, avec la prière, le moyen régulier par lequel l'homme s'efforce d'entrer en relation avec la divinité. M. P. Bottinelli relate l'importance du sacrifice dans les religions païennes et dans la religion juive. Il examine ensuite quelle est la valeur du sacrifice : valeur rationnelle et valeur sociale. Enfin, il nous entretient du sacrifice dans le catholicisme.

L'ouvrage, d'une grande élévation, est moins historique et sociologique que proprement religieux.

MARCEL BOLL et JACQUES REINHART. — *Les étapes de la logique*. N° 225 de la collection « Que sais-je? » Un vol. de 130 p. in-16, illustr.; Paris, Presses Univ. de France, 1946.

Avec sa clarté habituelle d'exposition, ses exemples habilement choisis, son sens des graphiques et illustrations, Marcel Boll, aidé cette fois de Jacques Reinhart, a résumé dans ces cent trente pages, l'essentiel de la logique scientifique. Les auteurs montrent, en particulier, comment les prolongements récents de la logique sont liés à des recherches portant sur les mathématiques supérieures. Les mathématiques sont devenues en effet science des relations, c'est-à-dire « une application de la logique des interdépendances », notamment depuis les recherches de Fréchet sur les « espaces abstraits ».

Comme l'écrit E. T. Bell, « la logique scientifique est aujourd'hui indispensable à toute tentative sérieuse de comprendre la nature des mathématiques et l'état de ses fondations, sur lesquelles repose toute sa colossale superstructure ». D'un autre côté, la microphysique soulève nombre de problèmes, tant épistémologiques que formels, où l'on doit faire appel à la logique scientifique.

Ce n'est pas l'un des moindres mérites de ce petit ouvrage que de faire entendre très simplement la nature de ces problèmes.

Toutes les sciences, dans la mesure où elles le peuvent, se tournent vers les mathématiques, de plus en plus, « ce qui est implicitement s'adresser à la logique, dont elles découlent directement ». Marcel Boll et Jacques Reinhart ont montré les progrès qui se poursuivent sous nos yeux, sans dissimuler que plus d'une question reste à débrouiller. Mais l'importance conférée par la logique scientifique à la notion d'*ensemble* (à laquelle se rattache celle d'*objet*) marque un progrès décisif. « On avait pris l'habitude de répéter que la science commence avec le nombre et la grandeur. Actuellement, il apparaît, avec la logique, qu'il faut discerner une notion encore plus primitive : celle d'ensemble. » ... C'est par elle que la science s'efforce d'exprimer le contenu de toutes ses expériences; c'est elle qui, présentement, nous fournit la plus sûre garantie d'objectivité.

ANDRÉ DE LILIENFELD. — *A la rencontre de Kierkegaard*. Une plaquette de 52 p., pet. in-8, Editions de la Sixaine, Paris, 1947.

Faciliter l'accès d'œuvres de qualité, introduire au « climat » de leurs auteurs, donner quelques lumières sur leur vie, dégager leurs tendances essentielles, — afin de permettre au lecteur d'approfondir ensuite avec plus de profit leurs ouvrages, — tel est le dessein de l'élégante collection entreprise par la *Sixaine*.

André de Lilienfeld y consacre une étude à Kierkegaard, le philosophe de l'inquiétude. On en parle, d'ordinaire, plus qu'on ne le lit. L'auteur n'essaie pas de *résumer* cette philosophie. Mais il l'éclaire en cette sorte d' « introduction ». Il s'acquitte avec aisance de cette tâche délicate. Je crois seulement qu'il exagère quand il attribue à Kierkegaard une influence sur des penseurs comme Laberthonnière, Bergson et Péguy. Mais la ferveur entraîne facilement à l'outrance.

Une bonne bibliographie complète ce petit volume.

DENIS DE ROUGEMONT. — *Politique de la personne*. Nouvelle édition. Un vol. de 270 p., petit in-8°. Editions « Je sers », Paris, 1946.

Voici la nouvelle édition, revue et augmentée, de l'ouvrage de M. Denis de Rougemont, dans la collection « Etudes, témoignages et documents de notre temps ». On n'y trouvera que peu de changements, sauf l'adjonction d'une cinquième partie, qui précise la visée religieuse de la conception du personnalisme propre à l'auteur.

Le mouvement personnaliste a beaucoup évolué depuis douze ans. En tant qu'organisation de groupes d'action, il s'est dissous et dispersé pendant la guerre. En tant que doctrine, M. Denis de Rougemont n'est pas loin de croire qu'il a subi le même destin.

Le succès de l'existentialisme semble indiquer, ajoute l'auteur, que « les esprits s'éveillent à certain ordre de réalités que nous tenions, dès le début, pour déci-

sives ». Le personnalisme s'est formé dans l'atmosphère philosophique définie par les noms de Kierkegaard, de Berdiaëff, Gabriel Marcel, Heidegger et de Jaspers. « Notre insistance sur la nécessité de l'engagement et notre conception de la personne comme être *à la fois libre et engagé,* contrebattues de tous côtés et peu comprises avant la guerre, sont devenues, comme on le sait, le pont-aux-ânes d'une école dont on parle beaucoup »...

Des *appendices* reproduisent cinq articles capables de préciser utilement quelques aspects de la doctrine personnaliste, ou de donner un aperçu des groupes qui la défendent. Les deux groupes en tête du mouvement restent, à ce jour, *Esprit* et *l'Ordre Nouveau.* Une même pensée directrice les anime, un même mot d'ordre, qui est « la primauté du spirituel »...

Dans la cinquième partie, à laquelle nous faisions allusion, le lecteur verra comment et pourquoi, selon M. Denis de Rougemont, la Réforme, et spécialement sa tendance calviniste, est appelée à jouer dans notre siècle le type même de la sûre doctrine de « résistance au paganisme politique ».

Revues

Sociologie et Droit slaves. — Au sommaire du numéro 3 (juin-août 1946) : Introduction à l'étude de la politique familiale de l'U. R. S. S. (Emile Sicard); Etude critique sur l'évolution de l'idée et de la politique slaves, d'après les « Essais sur le Slavisme » d'Edward Benès (Alfred Fichelle); Notes sur la philosophie de Th. G. Masaryk (Emile Sicard et Jacques Augarde) et Comptes rendus critiques sur des ouvrages tchèques et slovaques, ainsi que sur des ouvrages yougoslaves. Notes et documents (Droit public et droit privé : Tchécoslovaquie, Yougoslavie, U. R. S. S.).

OUVRAGES REÇUS.

Camille Spiess : *Mon autopsie.* Ejaculations autobiographiques. Un vol. de 232 p. petit in-8. Editions Athanor, Nice, 1936.

Du même auteur : *Nietzsche et Nice.* Un vol. illustré, avec hors-textes et portraits. Un vol. de 115 p. petit in-8. Mêmes éditions.

Du même auteur : *Emile Yung et mon expérience pédagogique.* Une plaquette de 68 p., petit in-8, avec fac-similé et portrait. Mêmes éditions.

G. Dupont : *Camille Spiess et la psycho-synthèse.* Avec un hors-texte. Une broch. de 22 p. in-12 (Extrait de Pensée et Action). Mêmes éditions.

Suzanne Fouché : *Hommes, qui êtes-vous?* Essai de morpho-psychologie. Un vol. abondamment illustré, avec dépliants et hors-textes. 190 p. in-8. Editions de la Revue des Jeunes, Paris, 1947.

LA NATURE

REMARQUES SUR LA PROTECTION NATURELLE. — Un livre a paru récemment, *Géants de la Brousse et de la Forêt* (1) dont l'auteur, le Dr. J. Oberthur, nous rappelle très opportunément, dans une introduction pleine de science et d'intérêt, que les grandes espèces animales, en dépit des apparences, sont plus sujettes à la disparition que les petites, protégées davantage par une taille moindre et aussi, ajouterai-je, par des ruses comme le mimétisme, auxquelles les autres n'ont point recours. Ayant montré le mal, Oberthur trace un tableau des remèdes que les spécialistes modernes de la zootechnie et de la phytotechnie ont imaginés pour la conservation des espèces animales et végétales et de leurs cadres d'existence. Il s'agit des « réserves », des parcs zoologiques, des jardins botaniques — le nom variant avec la

(1) Second volume de la série *Le monde merveilleux des Bêtes* (Durel, éditeur, Paris).

destination et les méthodes mises en œuvre. Cette conception se fonde essentiellement sur un principe de liberté plus ou moins complète, laissée à la faune et à la flore de se développer sans entraves dans un certain périmètre. Formule donc totalement étrangère à celle des simples jardins. L'art des jardins, qui remonte à la plus haute antiquité, emprunte par définition son expression à l'imaginé et au convenu; c'est un art de coiffeur où l'Homme se complait à peigner, à friser la Nature, à profiter d'elle en lui imposant son caprice, taillant ici, perçant là, pliant toutes choses à son propre goût. « Les jardins ne sont guère qu'une façon pour nous de prendre possession de la Nature, comme le peintre prend possession du visage dont il fait le portrait, écrit Pierre Grimal en tête de son excellent ouvrage sur les *Jardins Romains* (2); mais tandis que le peintre ne saisit qu'un reflet, le « jardinier », plus heureux, s'empare réellement des arbres, des fleurs, des cascades; il peut vraiment se rendre maître de la Nature elle-même, réduire ses caprices, limiter son gaspillage et sa profusion. »

La « réserve naturelle » et ses dérivés sont tout à fait aux antipodes de cette conception. Ils représentent un renoncement de la prééminence humaine, un abandon volontaire des prérogatives de l'Homme en faveur d'une universalité animale, végétale, minérale, sur quoi il prétendit, jusqu'en des temps qui ne sont pas encore lointains, régner sans partage. L'Homme consent à ce que la Nature, en certaines zones déterminées, traite avec lui d'égal à égal. Considérée sous cet angle, en tant que mesurant un affinement de l'âme humaine, un élargissement de notre conscience en face du monde sensible qui nous entoure, la notion de « réserve naturelle » pourrait donc valoir comme critère de civilisation. C'est par le sentiment de sa responsabilité à l'égard des autres créature que l'Homme peut mériter le mieux la supériorité qu'il revendique.

Mais ne nous attendrissons pas trop vite! Il est constant que l'idée première de ces « réserves » est née d'un souci éminemment égoïste : sous leur masque de droiture et de noblesse, les méthodes protectionnistes n'ont d'abord servi, et ne servent parfois encore, qu'à conserver du gibier aux chasseurs. On s'aperçoit un jour, avec horreur, qu'une espèce précieuse pour le « sport » est en voie de disparition, et alors la protection entre en scène. Combien eût-il été plus simple et plus franc de ne pas la livrer au massacre, et si elle était nuisible, de s'en défendre seulement, en imitant les exemples que nous prodigue la loi naturelle d'équilibre!

Ce sont des « repentirs » de cette sorte qui ont tenu la première place dans la création de certains de ces territoires où l'Homme se fait l'auxiliaire de la Nature contre l'Homme lui-même. En

(2) E. de Boccard, éditeur, Paris, 1943.

écrivant ceci, je songe aux *buffaloes* américains, aux malheureux bisons rassemblés aujourd'hui dans des parcs comme celui de Wainwright au Canada, de Yellow-stone aux Etats-Unis, et aux bisons d'Europe dont la forêt de Bialowieza en Lithuanie a recueilli les derniers débris. Témoignages de remords des contemporains devant le crime de plusieurs générations!

Il faut cependant reconnaître — du moins nous plaît-il de l'imaginer — que de nos jours surtout, les mobiles qui concourent à l'établissement de ces « réserves » relèvent de plus en plus de mobiles désintéressés. On assiste à l'agrégation de toute une éthique du culte de la Nature, tel que Jean-Jacques et Bernardin de Saint-Pierre nous en léguèrent les éléments. Quand Rousseau, parlant des rives du lac de Bienne, écrit : « Comme il n'y a pas sur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs, mais il est intéressant pour des contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux, et le roulement des torrents qui tombent de la montagne. », est-ce qu'il ne s'institue pas déjà le prêtre d'une religion du grandiose de la Nature? Et quand Saint-Pierre nous peint le fraisier qui pousse sur sa fenêtre et nous dit : « On peut donc croire par analogie qu'il y a des animaux qui paissent sur les feuilles des plantes comme les bœufs dans nos prairies, qui se couchent à l'ombre de leurs poils imperceptibles, et qui boivent, dans leurs glandes façonnées en soleils, des liqueurs d'or et d'argent », n'éprouve-t-on pas déjà l'enthousiasme de l'immense dans le minuscule?

De nos jours, le respect dû à la Nature paraît avoir passé le stade empirique pour gagner celui de la doctrine. Des controverses divisent déjà les responsables sur l'application des principes : faut-il, ne faut-il pas, dans une « réserve », laisser la Nature totalement libre d'agir à sa guise, ou persister à la guider dans une certaine limite? L'une et l'autre thèse sont soutenables. En Camargue, notre territoire protégé jouit d'une immunité absolue : interdiction même d'y couper le bois mort; la capture des oiseaux et chauves-souris n'y est prévue que pour leur baguage par les observateurs de migrations. Autre exemple de ce désintéressement : le Parc National Suisse, où l'on ne relève même pas les arbres renversés par les avalanches, et qui pourrissent sur place avec leur population d'insectes xylophages.

Il est d'ailleurs des cas où l'intervention de l'Homme s'avère indispensable. Ainsi, dans le grand parc américain de Yellowstone, on doit contribuer à la nourriture des *buffaloes*, par certains étés trop secs où manque l'herbe, ou certains hivers trop neigeux. Mais ce qui se manifeste un peu partout comme une regrettable mesure, c'est l'admission, sur ces zones privilégiées, de visiteurs

en nombre illimité. Si stricte que soit l'observance des prohibitions édictées, la seule présence de ces touristes suffit à modifier le caractère sauvage des lieux : le bruit des voix, des voitures, trouble les animaux, notamment les oiseaux qui nichent. A Yellowstone, un phénomène curieux a été constaté : les *Séquoias*, arbres géants d'une centaine de mètres, se nourrissent dans l'humus par l'intermédiaire de petits champignons attachés à leurs racines. On a découvert que le piétinement du sol autour des arbres tue ces champignons, et par suite nuit aux séquoias en même temps qu'aux autres végétaux du sous-bois. Telles sont les incidences inattendues du simple passage de l'Homme dans une forêt vierge! Ce petit fait souligne cette vérité primordiale que la « réserve », pour répondre à son objet tant matériel qu'idéologique, doit être intégrale — en dehors de quelques sentiers de circulation — ou ne pas être. Toute prétention à une symbiose quelconque nous ramène irrémissiblement au « jardin » pur et simple.

Le livre de J. Oberthur nous a entraînés loin des éléphants, des buffles, des rhinocéros, des hippopotames, des cerfs, des antilopes, qui s'y trouvent décrits d'une plume savante et présentés en une collection de sépias aussi vivantes que le texte, et dont l'auteur est également Oberthur lui-même. J'ai dit les utiles enseignement qu'on peut tirer de tels livres; on goûtera celui-ci comme un recueil de documents précieux et comme un hommage rendu à ce « monde merveilleux des bêtes » qui a toujours quelque chose de nouveau à nous apprendre.

Marcel Roland.

LES SINGES ANTHROPOÏDES, par *Achille Urbain* et *Paul Rode* (Presses Universitaires de France, Paris).

Comme tout le monde, je savais que les singes anthropoïdes, notamment le Chimpanzé, le Gorille et l'Orang-Outang, ne sont pas, dans la chaîne de l'évolution, en filiation directe, mais forment, avec l'Homme, des rameaux parallèles issus d'une souche commune : les Primates. Je savais qu'entre leur anatomie et la nôtre les analogies sont étroites, quoique l'Homme adulte accuse la persistance de nombreux éléments embryonnaires que ne possèdent pas les anthropoïdes. Mais je ne savais pas que ces singes offrent un singulier petit organe, présent d'ailleurs chez beaucoup d'autres mammifères et dont l'Homme mâle est totalement dépourvu : un os dans le pénis.

Je savais que le Chimpanzé est le singe dont le comportement se rapproche le plus de celui de l'Homme; je savais qu'il est capable de se livrer à des démonstrations d'amitié, de joie, de douleur; mais je ne savais pas que, même dans l'affliction la plus profonde, lui est refusé ce don des larmes que l'on accorde si généreusement à la biche aux abois et au... crocodile!

Si l'on veut classer les anthropoïdes par ordre d'aptitude intellectuelle, d'intelligence, c'est le chimpanzé que les auteurs mettent en tête; ils qualifient son niveau psychique de « préhumain »; puis vient l'orang, moins vif, plus réfléchi, mais encore doué d'une bonne mémoire; ensuite le gorille, patient mais peu éducable; enfin le gibbon, à peine au-dessus des singes ordinaires.

Ce n'est pas sans une certaine émotion qu'on lit le détail des passionnantes expériences qui ont été faites sur le fonctionnement de ces cerveaux; ce n'est pas sans mélancolie qu'on ferme ce livre consacré à des frères, je n'ose dire inférieurs — différents de nous, simplement!

M. R.

DANS LA PRESSE

Hebdomadaires

ARTS. 24 janv. — *Le film de la vie de Van Gogh :* une chronologie précise et détaillée, par J.-F. Reille.

7 fév. — *Les secrets des caves du Vatican,* par Jacques Veysset :

« Lorsque, au XVIIe siècle, on creusa son sous-sol pour y asseoir les fondations du fameux Baldaquin du Bernin, l'on découvrit, multiples autour de la tombe de l'apôtre, des sarcophages et des ossements païens. Le fait parut si contradictoire avec la tradition de ces lieux entre tous vénérables, ces voisinages incongrus furent jugés si scandaleux que l'on se hâta d'entasser sans façon les os dans des fosses communes et de cacher le mieux possible la découverte aux profanes. Aujourd'hui, Saint-Pierre commence à livrer son secret, et l'autorité ecclésiastique, loin de s'en offusquer, attache à bon droit une valeur considérable au fait que le plus illustre des sanctuaires recèle en ses flancs une nécropole antique. »

LA BATAILLE. 5 fév. — *L'Autriche, drame en 3 actes,* par Jean-Bernard Derosne :

« Il y a en Autriche, comme partout, des partis. Trois partis. J'ai voulu connaître leur pensée. Le très distingué Dr Fischer, chef du parti communiste, sans illusions :

« — Les deux blocs, c'est une réalité. Quelle est, dès lors, notre position? Du côté danubien, ce sont nos nécessités économiques. Du côté de l'Ouest, ce sont les crédits. Pratiquement, toute l'Autriche est tournée vers l'Ouest.

« M. Polak, l'un des chefs du parti socialiste, est plus confiant :

« — L'Autriche, m'a-t-il déclaré, attend son sort des traités de Moscou. Elle ne pourra qu'accepter les décisions des Quatre Grands, car il s'agira avant tout d'un compromis entre les deux blocs, sur le dos de l'Autriche. Que pouvons-nous faire nous-mêmes?

« Il me restait à connaître l'opinion du Parti Populaire. L'un de ses plus éminents représentants m'a précisé sa position :

« — En Autriche, l'idée du pangermanisme est morte pour des dizaines d'années. L'occupation allemande a achevé de convertir les plus actifs militants de la Grande Allemagne. Quant au communisme, nous nous en détournons délibérément... »

CARREFOUR. 23 janv. — *J'ai trouvé en France un cheval de Troie,* par Arthur Koestler :

« Trois faits caractérisent la situation française actuelle. En premier lieu, la France a « perdu sa souveraineté nationale », c'est-à-dire, au sens le plus élémentaire de ce terme, l'aptitude à garder elle-même ses frontières. La ligne Maginot n'a jamais été autre chose qu'une illusion, mais voici que cette illusion elle-même s'est évanouie. Et l'histoire n'offre pas d'exemple d'une grande puissance tombant au rang d'une nation de troisième ordre sans qu'il en résulte des changements profonds non seulement dans sa vie publique, mais dans le caractère et les dispositions d'esprit de ses citoyens (...).

« C'est d'une sorte de retraite spirituelle que la France a le plus pressant besoin; il lui faudrait quelques années de sécurité et de paix pour repenser ses problèmes, pour ruminer et cristalliser ses valeurs nouvelles. Or comment trouverait-elle ce répit dans les conditions économiques où elle est placée, mais surtout — et c'est là le deuxième fait essentiel — alors que le parti numériquement le plus puissant de la France actuelle fait ouvertement profession de fidélité et de loyalisme à l'égard d'une puissance étrangère dont les intérêts et les traditions sont étrangers à ceux de la France? (...)

« En troisième lieu — et c'est ici que l'on saisit sur le vif ce « refoulement » dont le Français moyen n'a pas encore osé prendre conscience — l'Etat français a également perdu sa souveraineté sur le plan intérieur, c'est-à-dire que dans ce pays, la réalité du pouvoir a échappé à l'exécutif. Plus précisément encore, aucun gouvernement français ne pourrait se maintenir au pouvoir, ne fût-ce que pendant quelques jours, contre une grève générale déclenchée par la C. G. T., qui centralise toute la puissance des syndicats ouvriers sous la direction communiste (...)

« Il est hors de doute qu'un coup d'Etat commencerait par des succès spectaculaires des communistes; mais après quelque temps les forces

d'opposition actuellement dispersées, depuis de Gaulle jusqu'aux syndicalistes, se regrouperaient, et il s'ensuivrait fatalement la guerre civile avec intervention étrangère des deux côtés, suivant le modèle espagnol. Or c'est précisément là ce que les maîtres staliniens du Parti communiste français désirent éviter dans la conjoncture actuelle. D'où les mots d'ordre du Kremlin aux communistes français : mots d'ordre de modération, de temporisation, d'attentisme et de collaboration gouvernementale à tout prix. »

LE FAIT DU JOUR. **4 fév.** — *Où le Nazi relève la tête*, par G. André-Fribourg. Analyse méthodique et commentaire d'un article paru le 10 janvier dans le *Bund* de Berne. « Aujourd'hui, écrit le journal suisse, nous constatons dans les masses allemandes la renaissance inquiétante d'un esprit de résistance qui ne se contente pas de se limiter à des associations ou à des groupements clandestins, mais qui représente l'expression matérielle d'une entreprise de masses dont les racines plongent profondément, comme au temps des nazis, dans la classe ouvrière et dans la classe bourgeoise. »

Et G. André-Fribourg poursuit : « La tâche que se sont assignée les groupements nationaux-socialistes est, pour le moment, limitée et discrète. Pas de manifestations spectaculaires, pas de coups de force. Le moment n'en est pas encore venu. Leur action est lente, secrète, sournoise.

« Il s'agit d'abord de consolider tout ce qui subsiste de l'esprit nazi, donc de faire échec à la dénazification.

« Dans ce but, on agit d'abord par l'intimidation, par la menace sur les individus qu'on sent prêts à s'orienter vers les idées démocratiques. C'est la méthode jadis appliquée en Sarre ou en Autriche.

« On s'efforce ensuite de maintenir en place tous les dirigeants du parti qui n'ont point été par trop compromis. On les autorise à toutes les palinodies, à tous les reniements du bout des lèvres. L'essentiel est de garder en main les leviers de commande. On se borne, pour l'instant, à mettre en place le dispositif des futures attaques.

« Par ailleurs, on s'efforce de lasser les Alliés de façon qu'ils abandonnent aux Allemands le plus grand nombre de postes possible. On cherche à leur rendre la tâche irréalisable. On freine la production agricole ou industrielle contrôlée par l'occupant. Dans la Ruhr, 25 % des mineurs ne viennent pas aux puits; la production, au fond, a diminué de 45 % par rapport aux chiffres d'avant guerre. »

IMAGES DU MONDE. **21 janv.** — Un mot d'enfant :

« — Alain, donne-moi ton bateau...

« — Non.

« — Vends-le-moi...

« — Je ne le vends pas.

« — Et si je te l'achète au marché noir? »

LE LITTÉRAIRE. **25 janv.** — *Le Japon a connu la terreur par le feu*, par Masuo Kato; avant la bombe atomique, il est tombé sur le pays en moyenne une bombe pour quinze habitants :

« Pour les six principales villes du Japon, plus de 50 % des maisons ont été détruites dans trois d'entre elles, 40 % dans deux autres; aucune destruction importante n'a marqué la ville sainte, de temples et de trésors d'art, la ville de Kyoto. Parmi les petites villes, Aomori fut rasée à 90 %... »

1er fév. — Masuo Kato : *Le Japonais Nakamura raconte ce qu'il a vu à Hiroshima.* — *Ludmilla Pitoëff*, par Paul Claudel :

« Et que le français est beau sur ces lèvres irréprochables! Quelle justesse, dans le placement de l'atome intellectuel et sonore qui confère à la phrase son équilibre, et que cet infaillible tact, avec une résonance poignante, sur la corde exquise! Le triste alexandrin n'est plus là pour nous imposer son arithmétique et tout ce fastidieux artifice de ricochets. Il n'y a qu'une âme — Philomène! — qui invente au fur et à mesure sa prosodie. Mère, amante, c'est donc toi à la fin, femme, que j'ai trouvée, dans une curieuse ressemblance avec la Sagesse de Dieu! »

LE MONDE ILLUSTRÉ. **25 janv.** — *Perspectives du ravitaillement français en* 1947, par A. Sprecher : le blé, la viande, la laiterie.

1er fév. — Auguste Detœuf : *La France revit : le programme de l'énergie électrique;* très remarquable, le reportage photographique sur les travaux du barrage de Génissiat, le second d'Europe (après le Dnieprostoï). — A. Specher : *Perspectives du ravitaillement fran-*

çais en 1947 (suite et fin); le vin, les pommes de terre, le sucre. Conclusion : « 1947 sera une année moins mauvaise pour la subsistance alimentaire française. Mais ce sera encore une année rude. (...) Les intermédiaires fourmillent. Le circuit de la distribution mobilise actuellement de 12 à 15 % de la population active (...). L'indice général de notre production agricole, qui était, en 1945, de 59 % de 1938, est passé, fin 1946, à 85 %. »

8 fév. — *La formation professionnelle accélérée donnera en deux ans à la France trois cent mille ouvriers qualifiés,* par J. L.

NOIR ET BLANC. 5 fév. — *Le tigre sur pied au marché libre,* par Dorothée Saint-Marc :

« Les bêtes fauves sont de petits chats câlins et joueurs, mais leur instinct cruel se révèle dès qu'ils sont adultes. C'est entre un an et dix-huit mois qu'on les dresse le plus facilement. Les fauves mettent alors sept ou huit mois à apprendre leur métier.

« Selon Trubka, la meilleure méthode, pour un dompteur, est de se laisser attaquer, puis d'attaquer à son tour, armé d'une chaise sur laquelle l'animal porte sa rage et se fait les dents. Le fouet sert à commander et le bâton, en prolongeant le bras, maintient les distances.

« — Ne jamais forcer la bête, mais l'amener à obéir, surveiller sa queue, ses oreilles et ses moustaches qui annoncent sa colère, plonger les yeux dans le regard du fauve... S'il se dérobe et regarde en-dessous, il devient dangereux... »

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES. 23 janv. — Lucien Maury : *Du nouveau sur Strindberg;* à propos d'ouvrages récents, et surtout de la Société Strindberg qui s'est fondée l'an dernier à Stockholm, et qui s'occupe de rassembler la correspondance :

« Pendant un demi-siècle, réformateur social par ses écrits et son théâtre, critique des mœurs, un Strindberg lance l'anathème au monde moderne, à cette Europe jouisseuse, prodigieusement enrichie; il assiste en grinçant des dents à l'apothéose d'une bourgeoisie qui n'est pas même une classe, étant une coalition, le rassemblement confus d'héroïques héritages et d'avidités surgies le plus souvent de l'humus populaire, au triomphe d'une puissante médiocrité d'âme, au vertigineux essor, à l'alliance d'une ploutocratie et d'une prétendue démocratie dont il dénonce la secrète faiblesse et présage la faillite...

« La politique n'est pas son fait, mais les mœurs, et toujours l'homme. Critique plus encore que prophète. Archange de la colère... »

13 fév. — *Il n'y a pas de littérature engagée,* par Louis Martin-Chauffier :

« Un poète, un romancier ne démontrent pas (ne devraient pas démontrer). Mais, comme un essayiste, ils créent d'abord un univers — sinon ils ne sont rien — qui s'efforce d'être cohérent. Transposition de l'autre, qu'on appelle réel et qui n'existe que transposé et réfléchi. Après quoi, ils n'ont plus qu'à se laisser vivre, je veux dire à s'exprimer librement. Les uns animent, les autres expliquent (ou cherchent des explications) : mais ni les uns ni les autres n'ont à se soucier, ne doivent se soucier de consignes, de conseils d'opportunité, de hargnes personnelles, ni de toute autre fin que celle même de leur art, dès qu'ils en ont la plus pure et la plus exigeante conception. Le reste leur sera donné par surcroît.

« Il n'y a pas de « littérature engagée ». Il n'y a que des écrivains engagés comme hommes et comme artistes, à s'efforcer de penser juste, de peindre vrai et de dire bellement; et à exiger d'eux-mêmes tous les efforts et toutes les vertus qu'il faut pour demeurer fidèle à ce triple dessein. »

40.000 *vers inédits.* Nouveau démenti, par André Tian, de la prétendue découverte d'Addis-Abéba :

« Mon père et Maurice Riès, tous deux décédés, avaient été, le premier, conseiller de M. de Gaspary, consul de France à Aden, puis lui-même consul hors cadre, l'autre, vice-consul de France en la même ville. Ils étaient tenus à un silence professionnel. Rimbaud fut un agent intelligent et dévoué dans la tâche d'agent de renseignements et de liaison entre Ménélik et mon père. L'un et l'autre, dans ces tractations qui n'engageaient pas « officiellement » le gouvernement français, s'attirèrent une haine tenace du Foreign Office. Les rapports cités par miss Enid Starkie en sont la preuve. Et pendant les trois années durant lesquelles Rimbaud fut l'acheteur et le consignataire de mon père à Harrar, la poésie demeura *toujours morte* pour lui et j'ai la conviction que la nouvelle, plusieurs fois répétée, de la décou-

verte (d'abord dans un petit village d'Ethiopie, puis à Addis-Ababa) de manuscrits et enfin de quarante mille vers est le prélude d'une orchestration savante pour un conte fantastique, pour une mystification littéraire qui fera rêver et frémir Mérimée dans sa tombe. »

RÉFORME. 1er et 8 fév. — W. Maas: *La fin du féodalisme en Europe.* En Pologne, « jusque vers le milieu de l'été 1945, on a confisqué à 6.724 propriétaires 4.300.000 ha (20 % de la surface totale de la Pologne), qui furent distribués à 300.000 familles ». En Roumanie, « la réforme agraire concerne 6.400.000 ha appartenant à 25.000 boyards »; la loi prévoit la confiscation de toutes les fermes dépassant 50 ha, et la création de fermes de 5 ha au profit des paysans sans terre. Des mesures analogues intéressent en Hongrie 4.700.000 ha ou 45 % de la surface agricole du pays. Même politique en Saxe et en Tchécoslovaquie.

REGARDS. 21 fév. — *Une garantie de la paix du monde : les nouvelles frontières occidentales de la Pologne,* par Gérard Milhaud. La nouvelle structure :

« A l'Est, une bande de 180.000 km² a été rattachée à l'Union Soviétique, ce coin d'Ukraine et de la Russie Blanche avec Lwow et Vilno; à l'Ouest, les territoires de la Haute-Silésie, de la Basse-Silésie, de la Poméranie et de la Prusse-Orientale ont été donnés à la Pologne. Ils constituent un ensemble de 101.000 km², c'est-à-dire que la Pologne y perd au point de vue de la surface, mais que les territoires de l'Ouest constituent pour elle une richesse et une force nouvelles.

« Grâce au « loess », terre très fertile du Sud-Ouest polonais, froment, seigle, avoine, pommes de terre, betteraves sucrières et fourrages, luzerne sont produits sur ces territoires en quantité supérieure à celle des terres cédées à l'U. R. S. S.

« Les territoires recouvrés de l'Ouest apportent aussi au pays un appoint industriel et minier qui le transforme entièrement.

« La Pologne a ainsi acquis des mines de zinc, de plomb, de cuivre, de cadmium, de magnésium, de sérium, d'arsenic et d'or. Le rattachement des bassins d'Opole et de Walbrych a permis au pays de porter sa production de charbon à plus de 4 millions de tonnes mensuelles.

« Les industries cotonnières, lainières et linières s'en trouvent ainsi accrues respectivement de 30, 60 et 25 %. Jusqu'aux gisements d'uranium de Jolenia Gora qui ouvrent pour l'avenir d'intéressantes perspectives (...).

« Plusieurs problèmes essentiels ont dû être résolus par les réalisateurs que sont les hommes comme Gomulka, secrétaire général du P. P. R. :

« 1° *Renvoyer les Allemands* chez eux : deux millions sont déjà partis dans l'ensemble des territoires de l'Ouest;

« 2° *Poloniser* les territoires de l'Ouest avec des populations polonaises amenées de l'Est, de Lwow et de Vilno, comme aussi de France ou de Yougoslavie : il y a déjà quatre millions de Polonais sur les nouveaux territoires de l'Ouest. Il n'y en avait qu'un million et demi en 1939;

« 3° *Partager les terres* des hobereaux allemands ou des seigneurs terriens polonais qui, le plus souvent, avaient fui à l'approche de l'Armée Rouge libératrice. Ce travail est très avancé. Les terres de plus de 50 hectares dans le Sud, de plus de 100 hectares dans le Nord ont été partagées en parcelles de 5 à 10 hectares selon les régions et données au paysan polonais qui, de l'état de serf où il était encore il y a peu d'années, accédait ainsi au titre de petit propriétaire terrien.

« En Warmie-Mazurie, 60 % du sol se trouvaient aux mains des féodaux germaniques. En Poméranie, les junkers allemands détenaient 700.000 hectares et 1.000.000 d'hectares en moyenne en Haute-Silésie. Les trois quarts du sol de Silésie appartenaient à sept magnats qui faisaient appel, pour exploiter leurs terres, à des ouvriers saisonniers venus de Pologne. Ainsi, les nouveaux territoires cessent d'être la base économique de l'impérialisme allemand.

« 4° *Reconstruire* les villages et les villes détruites et, en particulier, construire sur chaque nouvelle parcelle une maison d'habitation : travail de très longue haleine.

« Il n'existe pas de kolkhoz en Pologne. Les paysans s'unissent seulement en coopératives de consommation ou de production. »

UNE SEMAINE DANS LE MONDE. 25 janv. — J. Treghaine : *Pourquoi nous manquons de charbon.* Piquons ces précisions sur les houillères des Etats-Unis :

« L'exceptionnelle facilité de l'ex-

ploitation, la profondeur moyenne des puits ne dépassant pas 80 mètres, la richesse des gisements, le perfectionnement de l'organisation technique — exploitation mécanisée à 85 % — permettent des rendements exceptionnels :

« *1890* : 2 t. 5 par homme et par jour;

« *1920* : 4 tonnes;

« 1941 : 5 tonnes.

« (En 1938, les rendements étaient de 1 t. 6 dans la Ruhr, 1 t. 1 en Angleterre, 1 t. 2 en France, 2 t. 4 dans certains charbonnages russes pratiquant le stakhanovisme.) »

15 fév. — Robert d'Harcourt : *L'avenir de l'Allemagne :*

« Il n'y a d'espoir de guérison pour l'Allemand qu'à partir du moment où, pour expliquer son effondrement, il renoncera à invoquer la fatalité historique ou des erreurs de tactique et aura le courage de placer en lui-même, dans une orientation faussée depuis des générations de prétendue Realpolitik (euphémisme pour la politique de force), la cause de son désastre. »

Les propriétaires sont des parias, par René Brest. Quelques chiffres :

« Sait-on que sur les 1.200.000 logements que compte la capitale (extra muros), le loyer de 750.000 d'entre eux ne dépasse pas une moyenne annuelle de 2.060 francs? Ainsi 750.000 appartements coûtent présentement moins cher de loyer à leur locataire que l'achat quotidien de deux journaux (...).

« En 1913 le salaire brut annuel d'un ouvrier français était d'environ 2.900 francs et son loyer d'environ 450 francs; en 1946 son salaire est passé à environ 80.000 francs, *soit* 27,5 *fois plus*, et son loyer à 2.420 francs, *soit seulement* 5,38 *fois plus*. Dans le même temps le coût *réel* des travaux est passé à 72 fois plus qu'en 1913. L'éloquence de ces chiffres se passe de commentaires.

« Au demeurant, alors que le Russe y consacre 10 % de son salaire, le Suisse 12,5 %, le Danois 16,5 %, l'Allemand 17,5 %, le Belge 20 %, l'Anglais 22,5 %, l'Américain 25 % et le Canadien 27,5 %, la part du loyer dans le salaire du Français est devenue si négligeable que la C. G. T. l'évaluait tout récemment à 3,4 %. »

Revues

L'ARCHE. **Décembre.** — Marcel Arland : *Figures*. — Lichtenberg : *Aphorismes*, traduits et présentés par Marthe Robert.

ESPRIT. **Janvier.** — Numéro très important consacré à la bombe atomique. Emmanuel Mounier indique dans quel esprit est présenté ce dossier :

« Pour la première fois depuis longtemps les hommes sont hantés par l'idée que la fin du monde est possible; sa menace nous accompagne, notre vie d'hommes pourrait en connaître la réalisation. Pour beaucoup, c'est une fin du monde laïque, si je puis dire, qui se dessine ainsi à l'horizon, mais la perspective n'en est pas meilleure pour autant. Ce sentiment collectif n'est pas si souvent apparu dans l'histoire que l'on ne s'arrête devant lui comme devant un fait capital de notre époque. »

Les documents sont classés sous cinq rubriques; la parole y est donnée aux techniciens et savants (« Les parents terribles »), aux chrétientés (« les parrains honteux »), aux Russes (« Le second de course »), enfin (« Courte anthologie de réalisme atomique ») aux commentateurs qui essaient de déduire les conséquences de la Bombe sans se laisser gagner par les tentations du confort intellectuel. C'est dire que leurs conclusions ne sont pas teintées de rose.

ÉTUDES. **Février.** — Jean Masson : *Jawaharlal Nehru, « premier » indien.*

ÉTUDES GERMANIQUES : Allemagne-Autriche-Suisse-Pays scandinaves et néerlandais (Revue trimestrielle; 5, rue de l'Ecole-de-Médecine, *Paris* (6e). — **Juillet-septembre.** — Un inédit de Ch. Andler : *L'œuvre lyrique de Heine, ses origines, ses sources.* — Jean Imbert : *Le nouveau droit matrimonial allemand.* — Une note de Jean Escoffier sur *Henrik Ibsen*, à propos de l'achèvement de la traduction française des *Œuvres*. — Marc Klein, professeur à la Faculté de Médecine de Strasbourg : *Observations et réflexions sur les camps de concentration nazis.* — J.-F. Angelloz : *Ernst Jünger, apôtre de la paix;* texte d'une communication à la Société des Etudes germaniques.

FONTAINE. **Décembre - janvier (n° 57).** — *L'expulsé*, par Samuel Beckett; *Petit portrait biographique*, par Hermann Hesse; la fin de *Les cœurs mal placés*, par Maurice Toesca; *Quatre lettres inédites de Stendhal* (1826, 1835, 1839, 1840) présentées par Henri Martineau.

HILLEL, organe de l'union mondiale des étudiants juifs, édité par l'union des étudiants juifs de France. **Décembre-janvier.** — D'une lettre de Sartre :

« La *situation* du Juif est d'être l'homme que les autres hommes désignent comme Juif. Et c'est vraiment une situation, c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas pour un Juif de déclarer que cette attitude est absurde ou criminelle (encore qu'elle le soit) mais de dépasser par la lutte la condition que les autres lui font, en reconnaissant pleinement cette condition. Je crois sincèrement que l'authenticité commence pour un Juif à partir du moment où il dit : Je suis Juif, c'est-à-dire où il reprend à son compte dans une décision fière et résolue le caractère que les autres ont voulu lui conférer du dehors et qui finit par le pénétrer jusqu'aux moelles, comme le regard d'autrui. C'est en tant que Juif et non pas seulement en tant qu'homme (c'est-à-dire en tant que cette situation séculaire a développé chez vous une culture, une conception du monde et des vertus particulières) que vous devez revendiquer votre égalité absolue avec les non-Juifs. »

HOMMES ET MONDES. **Février.** — Général A. Juin : *Retour au Brésil.* Soldat envoyé en mission d'amitié auprès d'autres soldats, le général Juin réunit, en quelques pages de synthèse et d'évocation, les aspects des paysages, des hommes et des problèmes qu'il vient de rencontrer au Brésil. — André Billy : *Le café Vachette,* souvenirs. Le portrait d'Antoine Albalat et celui de Giraudoux, entre autres, vivants et piquants. — Léon Noël : *Le Testament de Richelieu.*

LE MONDE FRANÇAIS. **Février.** — Anonyme : *Destin français en Indochine.* Parallèlement aux « choses vues » de la *Revue de Paris,* voici d'abord une historique de la libération en Indochine et des événements qui l'ont suivie, puis un exposé politique de la position officielle française; l'ensemble s'arrête à la veille des massacres de décembre. — Fernand Baldensperger: *Paul Valéry extra-gœthéen.* — Robert Burnand : *Autour de Napoléon III.* — L. St-Améry, ancien ministre de l'Inde dans le cabinet britannique : *La question de l'Inde;* première partie : historique.

LA NEF. **Février.** — René Bray : *Essai de définition du génie cornélien;* un lecteur qui sait lire, et qui a su oublier les manuels, rend au vieux Corneille toute sa riche jeunesse; c'est, à plus d'un égard, une révélation. — Jean-Jacques Gautier : *D'après nature.* — Knud Rasmussen : *Le sorcier Aua,* chef d'une tribu esquimau du Canada.

POÉSIE 47. **Décembre.** — *Cinq poèmes,* de Raymond Queneau.

REVUE DE PARIS. **Février.** — Robert d'Harcourt : *Horizons allemands :* « Les moyens mis en œuvre par le vainqueur (films d'atrocités, presse « dirigée », radio, procès de Nüremberg) pour faire prendre à l'Allemand de la rue la mesure du crime nazi sont, dans leur ensemble, demeurés remarquablement inopérants. Un organisme ne se libère pas si vite d'une intoxication de douze années »; à l'appui, une brassée de faits, de ne se libère pas si vite d'une intoxication de douze années » ; à une brassée de faits, de documents, de témoignages. — Anotrand : *Editeurs romantiques.* — Georges Le Fèvre : *Le caoutchouc dans le monde;* les chances du synthétique, et celles du naturel.

LES TEMPS MODERNES. **Décembre.** — Suite de *Pour une morale de l'ambiguïté,* de Simone de Beauvoir; texte d'autant plus important qu'on commence à parler beaucoup d'une *Morale* de Sartre qui serait en préparation, et dont on présume que Simone de Beauvoir commence ici à préparer le campement. — Deux autres textes se détachent du reste de ce numéro : *La peau et les os,* de Georges Hyvernaud; *Les mains sales,* de Violette Leduc.

LA VIE INTELLECTUELLE. **Février.** — Jacques Dumontier : *L'économie française pendant l'année* 1946; après vingt-cinq pages précises et claires de chiffres et de graphiques, l'auteur conclut qu' « au total, il y a plus de choses rentrées dans l'ordre en 1946 que de nouvelles perturbations créées ».

REÇU : *Revue de l'Alliance française, Les Amis de Saint François, Atlantis, Les Cahiers de Turenne. Connaissance du Monde, Enseignements 47, Fédération, J'ai lu, Le Journal des Poètes* (Bruxelles), *Médecine et Progrès, Paru, La Plume.*

GAZETTE

Celui qui n'est pas content. — Le Mercure *était inquiet.* Le Mercure *reçoit à chaque courrier un bon paquet de lettres d'abonnés et de lecteurs qui lui donnent avis et suggestions; et jusqu'à présent toutes ces lettres, sans exception, exprimaient la satisfaction (le* Mercure *est heureux que cette occasion lui soit donnée de remercier collectivement ses correspondants pour des encouragements qui lui sont infiniment précieux). Mais cette unanimité avait quelque chose d'un peu inquiétant : le* Mercure *attendait avec une sorte d'impatience la première manifestation de mécontentement. Elle est enfin survenue. Suivant la tradition de la maison, le* Mercure *se fait un devoir de publier cette première lettre de désaveu, intégralement; il regrette seulement que l'auteur n'ait pas eu tout le courage de son opinion, pourtant véhémente : il n'a pas signé. Voici donc la lettre anonyme :*

Au nouveau directeur du nouveau *Mercure*.

Pourquoi le titre en rouge au lieu d'être en noir comme notre vieux M. et comme nous le laissait espérer le n° 999-1000?

Pourquoi l'article de tête ressemble-t-il par sa typographie à une « grosse de greffier »?

Pourquoi les articles ne portent-ils pas *in cauda* la signature de l'auteur?

Pourquoi le reste de la Revue est-il imprimé en caractères trop fins qui les rendent illisibles aux gens de mon âge?

Pourquoi des résumés sur deux colonnes microscopiques et tellement résumés qu'ils ne signifient plus rien?

Pourquoi « Mercuriale »?

En voici les divers sens dans Littré :

1° Autrefois nom d'une assemblée du parlement de Paris.
2° Aujourd'hui discours à la rentrée des cours ou des tribunaux.
3° Au fig. : Réprimande faite à quelqu'un.
4° Réunion de gens de lettres faite le mercredi.
5° Registre où sont consignés les prix des foins, navets, rutabagas, etc., etc..
6° Sorte de plante euphorbiacée.
7° Un des noms vulgaires du luth, rat de mer, tortue à clin, etc.

Alors, je répète, pourquoi Mercuriale?

Avant peu on verra dans le nouveau *Mercure* (le rouge), les mots : « climat », « vocation », « message », « présence de », « sous le signe de... », etc., etc. Il sera alors tout à fait dans la ligne de nos jeunes illettrés mais moi, je n'y verrai pas tout ça, car, si j'ai achevé avec joie le numéro

de décembre, avec déception celui de janvier et avec colère celui de février, *c'est bien fini*. Je me contenterai de relire ma vieille collection qui a débuté pour moi il y a un demi-siècle et qui m'enchantait. Pauvre Vallette ! !

Adieu.

Je ne signe pas, à quoi bon. Je suis le « Vieux lecteur du *Mercure* » (le Noir).

Mars. — *Le printemps c'est tout ce qui vous enchante malgré soi, ces couleurs de chromos qu'on désapprouve, ce temps impossible qui ne sait ce qu'il veut et qui nous tient en haleine avec ses caprices de température, ses douches écossaises de soleils chauds et de grêlons. La pluie rend grincheux, mais les giboulées nous amusent (bien qu'en mars on oublie toujours son parapluie). On se surprend que la pluie mouille et que le soleil soit chaud, mais surtout on se surprend qu'il fasse encore jour le soir, qu'il fasse jour pour soi, pour vivre, et non plus uniquement pour travailler. Certains soirs ont la froide pureté de l'eau des torrents, d'autres, d'une douceur bleutée, sont pleins de brumes qu'on ne voit pas. On marche et l'on rencontre le printemps partout, le ciel est haut par-dessus la ville, les arbres ont des lumières vertes, la découpure des maisons prend des valeurs de perspectives, elles cessent de n'être que des maisons.*

C'est la vie retrouvée après une longue hibernation (où nous n'avons même pas pu hiberner), l'allégement de tous ces informes harnachements laissés au porte-manteau, et plus que tout, c'est la joie. Une des rares joies qui ne vienne pas de ce qu'on crée ou de ce qu'on projette de soi — une joie qu'on reçoit du dehors, qu'on rencontre par surprise, qu'on oublie et qu'on retrouve, qui vous entoure, vous prend et vous imprègne. Un beau matin, n'y tenant plus, on part en banlieue — à la campagne, dit-on — où tout est vert et bleu, voir, respirer, marcher. On en revient presque toujours vanné et enrhumé, mais radieux, avec quelques œils-de-chats qu'on baptise violettes dans la générosité de l'enthousiasme, et des primevères qui n'ont pas supporté le voyage. Mais dans l'air nouveau tout est beau, et même la rencontre, par hasard, de certain chapeau de femme, ridiculement pointu et à plume verte, entre aussitôt dans l'ordre naturel, comme s'il venait de pousser lui aussi, avec les bourgeons et les feuilles. — GENEVIÈVE CHAZALVIEL.

J. L. Garvin. — *Toutes les célèbres figures du journalisme et des lettres anglaises bravèrent la neige et le brouillard, un matin de février, pour assister, dans la vieille chapelle royale de St. Martin's-in-the-Fields, sise en bordure de Trafalgar Square, à Londres, au service commémoratif de J. L. Garvin, décédé quelques jours plus*

tôt dans sa propriété de Beaconsfield à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

James Louis Garvin était le grand old man, *le vétéran respecté, de la presse britannique. De la presse anglo-saxonne en général, pourrait-on dire. On le lisait et le citait dans le monde entier. Dans les chroniques officielles, son nom était suivi des deux seules initiales : « C. H. », qui marquent le plus haut titre de noblesse auquel, en Angleterre, un citoyen puisse atteindre en récompense de mérites personnels. Ce titre est celui de* Compagnon d'Honneur; *ses détenteurs le préfèrent à tous ceux de l'aristocratie héréditaire et sont du reste très peu nombreux.*

Garvin écrivit une Vie de Joseph Chamberlain *qui est un remarquable ouvrage de référence, et il dirigea la Quatorzième Edition de l'*Encyclopaedia Britannica, *qui, du fait sans doute de la guerre, est la dernière en date et a une valeur de livre rare.*

Mais l'œuvre majeure de sa carrière fut sa collaboration au vieux journal dominical londonien, The Observer, *qu'il dirigea, composa et emplit de son éloquence pendant trente-cinq ans, jusqu'en* 1942. *Rarement on vit un journal important faire si étroitement corps avec la personnalité de son rédacteur en chef. Les gens lisaient « Garvin »; c'est-à-dire qu'ils achetaient régulièrement cette feuille, où le fameux publiciste commentait les nouvelles de la semaine en un immense article de fond, que doublait un leader de taille respectable et auquel les échos d'actualité formaient un cadre approprié.*

On n'était pas forcément d'accord avec toutes les vues de cet écrivain-journaliste au patriotisme véhément, féru de la traditionnelle grandeur impériale britannique. Mais sa sincérité, l'intégrité de son jugement, sa formidable culture et ses dons littéraires forçaient le respect. La politique de la France dans la Ruhr, après l'autre guerre, lui inspira longtemps des reproches courroucés à l'égard de « Monsieur Poincaré », comme il écrivait avec cérémonie. Parmi ses lecteurs, il y avait une gamine française infiniment sérieuse qui s'avisa, un jour, de lui écrire que de telles critiques, indûment répétées, ne prouvaient rien du tout et servaient peut-être seulement les ennemis des bons rapports franco-britanniques... C'était une lettre comme toutes celles que les gens illustres jettent directement au panier. Mais Garvin, grand lutteur et beau joueur, prit la peine d'y répondre sans délai en expliquant pourquoi il réprouvait la politique française du moment et combien toutefois il « aimait sa *France ». Lettre admirable que des personnes âgées qui connaissaient Garvin arrachèrent du reste à sa jeune destinataire pour mieux la conserver!*

L'invasion de la France par les armées d'Hitler fut pour lui une douloureuse occasion de témoigner son attachement à notre pays. Il avait une vision apocalyptique des malheurs de notre peuple, dans l'épreuve du moment comme dans ses suites inévitables.

Il y avait très peu de polémique sur les hommes français en vedette, dans ses articles, mais il fut sans doute l'un des premiers grands journalistes anglais à percevoir la force irrésistible de la Résistance dans toute la nation française, à l'intérieur comme à l'extérieur.

*Il recevait chez lui le dimanche, avec sa femme, dans l'intimité de leur vieille demeure de Beaconsfield. Edmund Burke, plus de cent ans plus tôt, avait habité là. On accède à la maison à travers un jardin aux parterres sauvages et aux allées soigneusement ratissées. Il y a une sonnette grêle à la porte qu'on pousse pour entrer dans ce jardin, mais le silence n'y est pas autrement troublé. Un dimanche, avant la guerre, Henry Davray emmena André Chevrillon, de passage à Londres, voir M. et Mme Garvin. Devant un cadran solaire dressé sur une pelouse du paisible jardin, André Chevrillon s'arrêta pour dire : « Comment peut-on écrire des articles d'actualité mondiale, dans un journal tel que l'*Observer*, parmi un décor qui défie ainsi les lois de l'activité du temps! » Il admirait la prouesse.*

*...Mettons que Fleet Street était à la porte, avec le téléphone et les messagers du journal. Puis quel bureau directorial, avec sa sévérité administrative, aurait pu, en ville, servir de retraite favorable à l'éclosion de cette prose réfléchie, vibrante, imagée qui devait d'une semaine à l'autre, captiver l'intérêt des lecteurs de l'*Observer*?*
— MARIE-REINE GARNIER.

Points de vue. — *Le long de la côte où le roc alterne avec le sable, on ne rencontre guère que des ânes gris portant des galets ou des goémons, ou bien, broutant l'herbe des falaises, un cheval noir, un cheval de légende, galopant tout seul la crinière au vent. Le pays est aussi doux que la côte est sauvage, camaïeux roux et vert d'herbes jaunies, de terres fauves et de pins, grands ciels plats à ras de terre, quelques vieilles maisons basses. Le grand calme des marais est habité de brumes, de fées et d'enchanteurs. Mais les gens, les gens qui ne respectent rien, ont fait construire, entre la falaise et les terres, des villas qui gâchent vraiment le paysage, et, ce qui plus est, elles portent un nom!*

Il y a d'abord La cigale, *si énorme et si cossue qu'elle semble être étalée les coudes sur la table. Rien ne manque au confort, pas même la pergola de style espagnol. (Tout s'achète et la cigale n'y regarde pas de si près.)*

Par un excès de fatalité, tout à côté, mesquine et rétrécie : Fruit du Labeur. *Le titre énorme, gravé en lettres d'or sur plaque de marbre, tient toute la façade, très étroite il est vrai. Ce fruit sec semble rongé aux vers, il manque une moitié de toit, l'escalier est surajouté, les fenêtres parcimonieuses et de minuscules rideaux de tulle, relevés par un nœud de soie bleue, ornent un œil-de-bœuf qu'il est décent de ne pas identifier.*

A l'extrême pointe de la falaise, faisant face aux deux villas, deux baraques jumelles, peintes en bleu électrique : Etoile-Clarté, *portes battantes et vitres cassées, laissent l'esprit souffler où il peut et où il veut.*

Mais plus loin, seule et grande sous un toit d'ardoises, portes et volets vert sombre, tout entourée d'ifs et de pins torturés, de tamaris penchés par le vent qui souffle inlassablement du bout des mers au fond des terres, fermée, mystérieuse, hantée, Remember, *dans le romantique paysage des nuages et de la mer.*

Et puis, beaucoup d'autres villas, comme on en rencontre partout, témoignages certains qu'il n'y a pas de commune mesure entre les êtres, même face à la mer, et dans des maisons faites pour goûter la vie. — GENEVIÈVE CHAZALVIEL.

Le Serment d'Hippocrate. — *Du* Figaro, 26 *janvier* 1947 : « *Sous l'influence de l'éther un cambrioleur raconte ses exploits. ... Le cambrioleur fut endormi à l'éther mais ses facultés mentales en furent quelque peu ébranlées et à son réveil le patient se mit à raconter, avec force détails, des histoires de gangsters. Les aventures avaient une telle apparence de vérité que le médecin chef décida de prévenir la police.* »

Au nom de tous les opérés possibles de demain, je proteste. Qu'a fait ce médecin-chef du serment d'Hippocrate que l'on prête encore devant la Faculté de Montpellier : « ...nec visu, nec auditu, nec intellectu ». *Il y a déjà les Assurances Sociales qui font remplir sous le sceau du secret le plus absolu des questionnaires confidentiels en triple exemplaire, lesquels passent entre les mains de vingt fonctionnaires différents... Où va-t-on si les chirurgiens s'en mêlent eux-mêmes!* — P. C.

Préhistoire africaine. — *Abandonnant pour un an et demi son cours au Collège de France, l'abbé Henri Breuil, grand pontife de la préhistoire, qui a passé les années de guerre en Afrique australe, est reparti en mission pour ces régions. Le congrès de préhistoire africaine, qui s'est tenu à la fin de janvier à Nairobi, au Kenya, où il était délégué, lui a fait hâter son départ et il a dû renoncer à faire lui-même à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres la communication préparée sur les constatations faites au cours de son précédent séjour en Afrique du Sud. C'est M. Raymond Lantier, conservateur en chef du Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, qui a lu cette communication.*

L'abbé Breuil pense que bien qu'un immense espace géographique sépare les roches peintes de l'Espagne orientale et les peintures rupestres de l'Afrique du Sud, leur grande analogie de style ne

permet pas de douter de leur parenté. Mais il admet qu'il est difficile de voir par quels chemins et quels intermédiaires ce large intervalle a pu laisser passer une mode artistique aussi définie du nord au sud du vieux monde, et aussi à quelle date géologique et historique peuvent remonter les fresques africaines les plus anciennes, puisque sans doute les plus récentes appartiennent au XIXe siècle. Cependant, il n'est pas nécessaire d'en visiter un grand nombre pour constater que sous ces dernières de nombreux niveaux picturaux s'étagent, sur l'âge desquels le dernier mot n'est pas dit. D'après l'étude des roches peintes paléolithiques, néolithiques et énéolithiques d'Espagne, d'Ethiopie et d'Afrique méridionale, ces dernières sont aussi fossilisées que celles du paléolithique espagnol, ou de l'énéolithique péninsulaire. L'analogie assez grande des conditions climatiques donne quelque poids à cette affirmation. Si elle est justifiée, on devrait trouver, antérieurement aux figures d'Européens du XIXe siècle et à celles des Bantous et des Zoulous, dont l'âge peut, en partie seulement, remonter au XVIIe ou au XVIIIe siècle, des représentations d'autres visiteurs Arabes ou arabisés de Zanzibar, Hindous ou Chinois médiévaux, peuples de civilisations méditerranéenne et du Proche-Orient de l'antiquité classique avant notre ère.

Au souvenir des traditions relatives aux navigations phéniciennes et salomoniennes, s'ajoutent maintenant un certain nombre de faits archéologiques qui permettent d'établir l'existence de relations entre les indigènes de l'Afrique australe et les peuples méditerranéens ou asiatiques : découvertes de monnaies de Simon Macchabée (146 av. J.-C.), des frappes des trois premiers Ptolémées (364-284 av. J.-C.), des bronzes romains (295-313 ap. J.-C.), des tissus d'origine indo-malaise.

Le périple d'Hannon et les voyages de Mechas, doivent avoir été précédés et suivis de bien d'autres tentatives.

Les peintures rupestres font connaitre des personnages au visage de couleur claire, avec des têtes couvertes de coiffures qu'on a rapprochées des bonnets des Babyloniens et des Phrygiens, ou des chapeaux chinois. D'autre part, l'origine sémitique d'un certain nombre de mots empruntés par les Bantous aux Bushmen de la côte sud-orientale, témoignent de l'influence exercée par les navigateurs et marchands sabatéens. En conclusion, l'abbé Breuil suppose que cet art perdurait depuis des siècles, probablement depuis des millénaires, quand des pays exotiques, méditerranéens, grecs, persiques ont lancé en Afrique des prospections occasionnelles jusqu'au Damara et en Rhodésia du Sud. Elles ont été plus fréquentes au Natal et dans la partie orientale de la colonie du Cap, où des fresques de plus en plus récentes montrent des éléments arabes ou peut-être chinois.

Il y a corrélation entre ces peintures et les dépôts archéologiques,

d'où l'on peut déduire que les auteurs de ces peintures appartiennent au dernier âge de la pierre.

Cet exposé d'un savant considéré dans tous les pays du monde comme le grand maître de la préhistoire a rencontré beaucoup de scepticisme chez un maître de l'archéologie hellénique comme M. Charles Picard. Les analogies de costumes, notamment avec les Crétois, ne l'ont pas convaincu, et il réclame de nouvelles preuves, avant d'accepter les inductions de l'abbé Breuil. Cette attitude d'extrême prudence d'un ami de la précision rigoureuse ne saurait surprendre.

En l'absence de M. Albert Grenier actuellement à Rome, où il dirige l'Ecole française, aucun autre préhistorien que M. Raymond Lantier ne pouvait départager les deux savants. Grand admirateur de l'abbé Breuil et collaborateur de M. Charles Picard à la Revue d'Archéologie, *celui-ci était évidemment mal à l'aise pour le faire.* — ROBERT LAULAN.

Prérogatives des Circassiennes de jadis. — *La beauté légendaire des Géorgiennes leur valait de peupler le harem du Sultan, mais elles perdirent cette prérogative au profit des Circassiennes dans les circonstances que rapporte l'anecdote suivante, accréditée chez les Turcs, au XVIIIe siècle.*

Un empereur ottoman ayant passé la nuit avec une esclave géorgienne, lui demanda vers le matin si le jour approchait. Elle répondit avec une grossière naïveté qu'elle le croyait, parce qu'elle se sentait pressée d'un besoin qui lui venait ordinairement vers le point du jour.

L'empereur, dégoûté d'elle, la renvoya et eut la curiosité de faire quelques jours après la même question à une Circassienne qui avait remplacé la Géorgienne disgraciée. Celle-ci répondit qu'elle sentait l'approche de l'aurore parce que le zéphyr du matin faisait déjà voltiger ses cheveux.

Le prince, enchanté par la délicatesse de cette réponse, fit serment que jamais aucune Géorgienne n'aurait plus accès auprès de lui, ni de ses successeurs.

C'était peut-être pousser le goût de la généralisation un peu loin, et engager l'avenir avec beaucoup de présomption. Quoi qu'il en soit, il paraît que les Circassiennes étaient les seules, à la fin du XVIIIe siècle, à partager la couche du Sultan. Du moins c'est Peyssonnel qui l'affirme dans des notes dont il a fait suivre l'édition des Mémoires du baron de Tott sur les Turcs et les Tartares, *datée de 1784.* — R. L.

TABLE DES SOMMAIRES

DU TOME CCXCIX

N° 1001. — 1er JANVIER 1947

N° 1002. — 1er FEVRIER 1947

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 5455. — 1947.

Dépôt légal : 2e trimestre 1947.

VIENT DE PARAITRE

Essais

Daniel ANET	Antoine de Saint-Exupéry (Préface du Général Davet)
Charles DU BOS	Journal (I)
R. DELAVIGNETTE et CH. A. JULIEN.	Les Constructeurs de la France d'Outre-Mer
Marcel L'HERBIER..	Intelligence du Cinématographe
André LHOTE.	De la Palette à l'Écritoire
Jérôme et Jean THARAUD (de l'Académie Française)	Grands Reportages
BEETHOVEN	Cahiers de Conversations (présentés par J.-G. Prod'homme)
Hugues PANASSIÉ	Douze Années de Jazz

Romans

Marie-Thérèse BODART.. ..	La Moisson des Orges
Edmond BUCHET	Les Vies Secrètes : *I. Raisons de Famille* *II. Faux départs*
COLETTE..	Trois, Six, Neuf
Marguerite COMBES	Paganon
Bertrand DUCHÉ.	Le Printemps Difficile
Lion FEUCHTWANGER.. ..	Simone
Youri GUERMANN..	Nos Amis
Maria KUNCEWICZOVA ..	Les Clefs
Pierre-Jean LAUNAY	La Mort rôde aux Carrefours
Michel LAURET	Les Forces de la Nuit
Marcel MARTINET	Le Solitaire

CORRÊA

NOUVEAUTÉS

Francis JOURDAIN

LUC ET QUELQUES AUTRES

"... une série de personnages heureux ou malheureux naïfs ou complexes, profondément humains surtout ",

Un volume in-8 couronne........................ **120** fr.

●

Gaston BAISSETTE

L'ÉTANG DE L'OR

Les merveilles de la jeunesse, dans le cadre d'un étang de la Camargue.

I volume in-8 couronne.......................... **120** fr.



LA BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

33, rue St-André-des-Arts - PARIS VIe

ÉMILE MAGNE

La Princesse Adélaïde

ou

l'Amoureuse contrariée

12 illustrations, culs-de-lampes et lettrines

Lithographies en couleurs

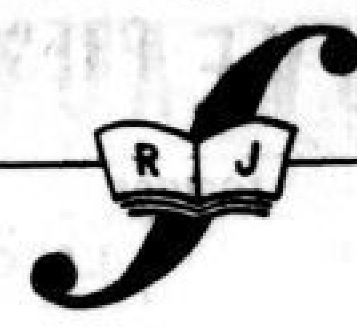
de ANDRÉ HOFER

Tirage limité

à 1.000 ex. numérotés

Un volume sous couverture rempliée sur vélin pur fil du Marais .... **750** fr.

GEDALGE



Hiver 1946-1947

H. DE CHABANNES **LE CHATEAU A L'ENVERS**

HENRI COURMONT **BOURRÉES POUR LA SAINT-JEAN**

STELLA GIBBONS **LA FERME DE FROID ACCUEIL**

GUENNADI GOR **LA MAISON SUR LA MOKHOVAIA**

LOUIS HASTIER **ÉNIGMES DU TEMPS PASSÉ, t. II**

CHARLES JACKSON **LE POISON**

SIMONE JOUGLAS **CARNAVAL ÉTRANGE**

THOMAS KERNAN **L'ÉTOILE DU MATIN**

PIERRE MAGNAN **LIGNES DE FORCE**

ARNOLD MANDEL **L'HOMME-ENFANT**

BRUCE MARSHALL **LA FILLE DU ROI**

THYDE MONNIER **LE VIN ET LE SANG**

PIERRE MONTAIGNE **LE PÉCHÉ D'INNOCENCE**

CL.-ANDRÉ PUGET **THÉATRE, t. III**

MADELEINE SABINE **LA BASILIQUE sous LES ÉTOILES**

MARGERY SHARP **CLUNY BROWN**

et l'

Anthologie du poème en prose

recueillie par Maurice CHAPELAN



NOUVEAUTÉS

PRIX THÉOPHRASE RENAUDOT 1946

JULES ROY

LA VALLÉE HEUREUSE



récit — **150 fr.**

★

MARIE-LOUISE AMROUCHE

JACINTHE NOIRE

(roman)

YVON BELAVAL

LA RENCONTRE AVEC MAX JACOB

135 fr.

RAOUL CELLY

UN AMI POUR RIEN

(roman) — **180 fr.**

ALBERT COSSERY

LES HOMMES OUBLIÉS DE DIEU

récits — **95 fr.**

CLAUDE DE FRÉMINVILLE

DES VIES EXEMPLAIRES

(roman) — **160 fr.**

FREDERICO GARCIA-LORCA

ANTHOLOGIE POÉTIQUE

tirage limité — **250 fr.**

ARTHUR KOESTLER

LE YOGI ET LE COMMISSAIRE

" La Fraternité des Pessimistes " — **180 fr.**

JACQUES SADOUL

NAISSANCE DE L' U. R. S. S.

195 fr.

PAUL TILLARD

ON SE BAT DANS LA VILLE

(roman) — **115 fr.**

CHARLOT

ÉDITIONS D'ART ALBERT GUILLOT

61, avenue de La Bourdonnais, PARIS-VIIe

EN COURS DE PUBLICATION

Une réalisation grandiose sans précédent

Pour la première fois, l'œuvre formidable de BALZAC tirée à un petit nombre d'exemplaires illustrés selon les seuls « *procédés nobles* » de la bibliophilie : *cuivres* et *bois en couleurs.*

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

DE BALZAC

ÉDITION DU CENTENAIRE

TYPOGRAPHIE COULOUMA

M. Coulouma a bien voulu se charger de la direction technique de ce travail et sa compétence garantit la qualité de cette Édition. Une élégante typographie en caractères Baskerville; un papier Vélin d'Annonay, format in-8 soleil (15 × 20); une illustration confiée à des artistes réputés, utilisant toutes les ressources du cuivre et du bois en couleurs, assureront à cette collection des Œuvres complètes de **BALZAC** le succès qu'elle mérite auprès des Bibliophiles.

La taille-douce est réalisée dans les ateliers « Coulouma » à la presse à bras. Grâce à cette collaboration technique, nous pouvons garantir à tous nos souscripteurs une qualité irréprochable et égale, ainsi qu'une publication homogène et régulière.

Tirage limité à 1.800 exemplaires numérotés

PREMIERS VOLUMES A PARAITRE
" SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE "

1. **La Maison du Chat qui pelote,** 8 bois en couleurs de GEORGES VILLA. **Décembre 1946**
2. **Le Colonel Chabert,** 8 Eaux-fortes originales de RAOUL SERRES. **Février 1947**
3. **La Femme de trente ans,** 8 bois en couleurs de PIERRE ROUSSEAU. **Mai 1947**
4. **Honorine,** 8 bois en couleurs de LE FEUVRE. **Août 1947**

Il paraîtra régulièrement 6 volumes chaque année

HATEZ-VOUS DE SOUSCRIRE

Le volume avec une suite des illustrations n°s 9 à 108. . **2.500 fr.**
Le volume. N°s 109 à 1800. . . . . **1.575 fr.**

SPÉCIMEN SUR DEMANDE

RAPP

MERCVRE DE FRANCE

N° 1000

Numéro spécial de 280 pages (hors abonnement).

Prix : 120 francs (moins 5 %).

★

EXTRAIT DU SOMMAIRE :

ALFRED VALLETTE : « *MERCVRE DE FRANCE* ». — LÉON BLOY : *LETTRES* *SA FAMILLE*. — FRANCIS JAMMES : *POEMES*. — GUSTAVE KAHN : *POEMES*. RUDYARD KIPLING : *ACHILLE AU PIED SENSIBLE, nouvelle*. — FRÉDÉRIC NIETZSCH *SUR LA « DISTINCTION »*. — LOUIS PERGAUD : *LE PRIX GONCOURT DE 1910*. HENRI DE RÉGNIER : *LA DOUBLE MAITRESSE : un chapitre inédit*. — ISABE RIMBAUD : *LETTRES A SON FRERE ARTHUR*. — ALBERT SAMAIN : *TROIS LETTR* — FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN : *LETTRES*.

★ ★

G. JEAN-AUBRY : *COMMENT TRAVAILLAIT JULES LAFORGUE (avec un inédi* — ANDRÉ BILLY : *PUDEUR*. — PAUL CLAUDEL : *L'AGNEAU MYSTIQUE*. — R DOLLOT : *PAUL VALERY EN ITALIE (avec des lettres inédites)*. — GEORGES DU MEL : *VUES SUR RIMBAUD*. — RENÉ DUMESNIL : *FLAUBERT ET LE MERCVRE* *FRANCE*. — ANDRÉ FONTAINAS : *HYMNE A L'AVENIR*. — ANDRÉ GIDE : *LE GRO* *PEMENT LITTERAIRE QU'ABRITAIT LE MERCVRE*. — PAUL LÉAUTAUD : *JOURN* *LITTERAIRE*. — FRANÇOIS MAURIAC : *MA RENCONTRE AVEC LE MERCVRE*. ADRIENNE MONNIER : *LE MERCVRE VU PAR UN ENFANT*. — RACHILDE : *QUA* *J'ETAIS JEUNE*. — MARCEL ROLAND : *MA GUERISON*. — JULES ROMAINS : *PIERR* *LEVEES*.

★ ★ ★

LETTRES A ALFRED VALLETTE DE :

G. APOLLINAIRE, A. DAUDET, A. DOUGLAS, P. GAUGUIN, R. DE GOURMO J.-K. HUYSMANS, A. JARRY, L. LE CARDONNEL, P. LOUYS, S. MALLARMÉ, M. PROU J. RENARD, J. RICTUS, SAINT-POL-ROUX, M. SCHWOB, L. TAILHADE, J. DE TIN E. VERHAEREN, WILLY, etc.

●

EXTRAITS DE PRESSE (I)

Le numéro 1000 de cette revue marque le passage de l'ancienne équipe à u plus jeune, solidaire de l'autre, mais passablement renouvelée...

La perle de la livraison, c'est le fragment du *Journal Littéraire* de Léauta

JUSTIN SAGET, *Combat*, 27-12-46.

Comment n'applaudirions-nous pas à ce riche ensemble commémoratif, prem pas vers une résurrection si longtemps attendue? Voici renoué le lien entre hier glorieusement conciliateur et un aujourd'hui qui lui doit tant — et qu beaucoup à apprendre de lui.

Y.-G. LE DANTEC, *Les Belles Lettres*, du 27-11 au 3-12-46.

Ce millième exemplaire porte au sommaire tous les grands noms qui, dep un demi-siècle, ont illustré la maison, d'Alfred Vallette à Georges Duhamel. lettrés salueront avec joie la réapparition du *Mercure*.

La Résistance de l'Ouest (Nantes), 26-12-46.

4 GRANDS SUCCÈS

Maurice SACHS

LE SABBAT

Souvenirs d'une jeunesse orageuse

« Passage au Séminaire, mariage blanc en Amérique, crises d'ivrognerie, misères diverses : voici un Villon, habillé rue Royale. » René LAPORTE.

« Une entreprise de cette envergure est un gage de grandeur dans la forme même. Lorsqu'on a tant à dire, on ne peut pas ne pas bien écrire. »
Francis de MIOMANDRE.

Charles PLISNIER

MÈRES

(I. Mes Bien-Aimés)

« Plisnier y affirme les qualités qui lui ont assuré, à travers le monde, un succès rapide : des dons de visionnaire tels qu'il réussit toujours à créer l'atmosphère. Il vous prend jusqu'à l'envoûtement. » Frédéric LEFÈVRE.

« Lorsqu'un écrivain fait accepter par des centaines de milliers de lecteurs un livre aussi éloigné de toute concession, il mérite non seulement son succès, mais l'estime des plus difficiles. » Robert KANTERS.

COLETTE

TROIS, SIX, NEUF

« L'art sans défaut de Colette, sa maîtrise sereine, tout ce qu'une vie déjà longue, riche et succulente a apporté au poète et à l'écrivain, s'inscrivent dans ces cent pages avec un si souverain éclat qu'elles suffiraient à témoigner pour la postérité de l'incomparable talent de celle qui illustre les lettres françaises depuis près d'un demi-siècle. »
Nouvelles Littéraires (le Livre de la Semaine).

Edmond BUCHET

LES VIES SECRÈTES

I. - Raisons de Famille — II. - Les Faux Départs

« Une conception qui me paraît extrêmement riche. Je m'étonne qu'aucun romancier n'ait songé, avant M. Buchet, à l'exploiter. »
Armand HOOG.

« Un maître de la peinture analytique. » A.-M. SCHMIDT.

« Une œuvre qui s'annonce comme une des plus importantes de notre époque. » Pierre DEBRAY.

Chez

CORRÉA



